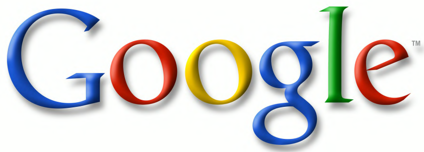
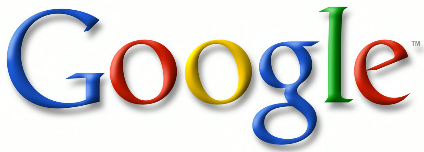




BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.





L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVIII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVIII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Les Parisiennes, ou XL Caractères généraux, pris dans les mœurs actuelles, propres à servir à l'instruction des personnes du sexe, tirés des Mémoires du nouveau lycée des mœurs. 4 *volumes* in-12; *à Neufchâtel. Et se trouve à Paris, chez* Guyot, *Libraire de* MONSIEUR, *rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.*

L'AUTEUR avoit déjà donné des préceptes & des exemples aux *Françoises*, dans l'ouvrage qui porte ce

titre, & dont nous avons rendu compte l'année dernière; il s'occupe aujourd'hui de l'instruction des *Parisiennes*; persuadé que les femmes de Paris ont un caractère particulier qui demande des leçons particulières. Ces leçons consistent dans une suite d'anecdotes ou d'historiettes morales, qui ont pour base un caractère : il n'y faut pas chercher beaucoup d'invention, ni d'intérêt ; mais l'utilité qui en résulte, est bien préférable au vain amusement que pourroient procurer les plus brillantes fictions.

Le cadre des *Parisiennes* est plus heureux que celui des *Françoises* ; l'Auteur établit une espèce de musée ou de lycée, dont les séances se tiennent chez une respectable mère de famille. Il est composé de huit dames éclairées & vertueuses qui racontent tour-à-tour des histoires propres à diriger la conduite des personnes de leur sexe, dans les différens états de fille, d'épouse & de mère : les mœurs sont l'unique objet de ce lycée; & toutes autre science que la morale, en est bannie. Si l'on en croit

l'Auteur : « la frivolité la plus ridicule
» & même la plus coupable est moins
» nuisible aux femmes que la science.
» la frivolité n'exclut pas à jamais le
» goût des choses du ménage & du
» gouvernement de sa maison ; au lieu
» que la science ôte l'amabilité, la ti-
» midité, la modestie, & qu'elle
» donne l'arrogance, la suffisance,
» l'aigreur, le mépris des détails qui
» sont le lot des femmes. Un homme
» savant peut se rapetisser par excès
» de philosophie ; une femme savante
» ne le sera jamais, elle craindroit trop
» de se compromettre ».

Les histoires de ce recueil sont peu susceptibles d'analyse. Tout leur mérite consiste dans une foule de petits détails qui ne peuvent entrer dans un extrait : mais les séances du lycée sont quelquefois ouvertes par des discours sur les objets les plus essentiels aux mœurs ; c'est là que l'Auteur se déchaîne avec un zèle ardent, contre les vices & les abus qui corrompent la société, & troublent l'union conjugale. Ses idées ne sont pas neuves à la vérité, mais elles sont présentées

avec une force & une vérité frappantes; & d'ailleurs on ne sauroit trop répéter des maximes qu'on pratique si peu :

Dans un de ces discoure, l'auteur attaque vigoureusement les deux passions favorites des Parisiennes, l'indépendance & la dissipation. Dans tout le reste du monde, une fille croit, en se mariant, faire le sacrifice de sa liberté; elle se regarde comme obligée de renoncer aux plaisirs, aux fêtes, aux assemblées, pour se consacrer au soin de sa maison, à l'éducation de ses enfans, au bonheur de son époux. A Paris au contraire, une fille gênée par ses parens, ne voit dans le mariage qu'une liberté sans bornes, & le droit de satisfaire impunément son goût pour la coquetterie & pour la dépense.

» Voyez une jeune Parisienne, dont » le mariage est arrêté ! elle n'a la tête » remplie que de folies & d'extravagances ! Vous ne l'entendez parler » que de ce qu'elle dépensera, des » libertés qu'elle se donnera, des » plaisirs qu'elle goûtera, des parures » qu'elle aura : pas un mot des soins

» du ménage : le ſeul mot d'économie
» la feroit bouder, & peut-être rom-
» proit le mariage, ſi d'ailleurs elle
» n'étoit pas infiniment preſſée de ſe
» marier. Quand elle demande à ſon
» Futur de la rendre heureuſe ; lorſ-
» que le ſoir des nôces, prête à lui
» livrer ſa perſonne, elle le voit dans
» le raviſſement, & qu'elle lui répète
» la même demande, toute la Province
» & toutes les nations de l'Europe croi-
» roient l'entendre, & ne l'entendroient
» pas, car on s'imagineroit que cela
» ſignifieroit, — Chériſſez-moi, com-
» portez-vous en bon mari, en hon-
» nête homme ; rempliſſez les devoirs
» de votre état ; appliquez-vous à vos
» affaires, & autres choſes ſemblables !
» Ce n'eſt pas cela ! Ce mot, *me ren-*
» *drez-vous heureuſe ?* dans la bouche
» d'une Mariée pariſienne, ſignifie,
» ſatisferez-vous toutes mes fantaiſies ?
» Dépenſerai-je tout ce que je vou-
» drai ? Commanderai-je excluſive-
» ment ? Me laiſſerez-vous la liberté
» de courir les bals, les aſſemblées,
» les ſpectacles ſans vous, mais envi-
» ronnée de Galans ? Vous conduirez,

» vous comme certains bons maris,
» qui, renfermés dans leur cabinet,
» travaillent, & disent à leurs épouses :
» *Prenez tous les plaisirs ; j'aurai toute*
» *la peine ; mais je jouirai en vous ;*
» *soyez heureuse, pour que je le sois !* car
» il est à Paris des époux de cette bonne
» pâte, & qui l'ont promis de bonne
» foi, en épousant une jeune personne ».

L'auteur fait dans ce même discours, une violente sortie contre *Moliere*, qu'il accuse avec quelque raison, d'enseigner de mauvaises mœurs ; *l'école des maris* lui paroît sur-tout une comédie d'autant plus dangereuse qu'elle est très-agréable, & que le poison y est préparé avec un art infini. On approuve, on loue dans cette pièce, la frivolité, la dissipation, tout ce qui fait aujourd'hui la ruine des grandes maisons, le malheur des bourgeois, le dérangement des maisons de commerce ; tout cela est présenté comme le bon ton ; la simplicité au contraire, la modestie, la retraite, y sont peintes comme un esclavage affreux & une tyrannie insupportable. *Moliere* avoit tiré cette pièce, ainsi

que *l'école des femmes*, des contes de *Bocace*, qui écrivoit dans un pays & dans un siècle, où les femmes étoient esclaves; où la jalousie des hommes faisoit le malheur de la plus aimable moitié du genre humain. Lorsque *Moliere* fit représenter à Paris ces deux ouvrages, les mœurs étoient encore très-séveres, & même un peu rudes dans la bourgeoisie: peut-être n'accordoit-on point assez aux plaisirs honnêtes, aux amusemens innocens de la société. *L'école des maris*, *l'école des femmes* pouvoient alors être utiles, pour adoucir ce qu'il y avoit de sauvage & de féroce dans les caractères; elles ne peuvent servir aujourdhui, qu'à rendre ridicules les plus saints devoirs du mariage.

Les femmes françoises, & sur-tout celles de Paris ont étrangement abusé de la galanterie nationale, de l'esprit romanesque des hommes, de leur excessive complaisance pour les caprices d'un sexe enchanteur: elles ont singulièrement interprété ce respect, ces égards, ces déférences pour les femmes, qui sont comme la base de la po-

litesse françoise; elles se sont imaginées qu'elles étoient faites pour commander, puisqu'on leur obéissoit; que les hommages qu'on leur rendoit, étoient un aveu de leur supériorité; & que l'empire de la société leur appartenoit de droit; puisque de fait, elles l'exerçoient sans aucune contestation. Notre Auteur se récrie beaucoup contre ces injustes prétentions des femmes qui semblent avoir oublié que leur seule foiblesse leur donne des droits à ce respect & à ces égards, qu'elles exigent souvent avec une hauteur ridicule. Il se plaint de la lâcheté des gens de lettres, qui, pour flatter un sexe dont le suffrage est si nécessaire à leur réputation, attribuent aux femmes les qualités des hommes, les présentent dans les romans & dans les pièces de Théâtre, comme autant d'héroïnes, & mettent des guerrières sur la scène.

» Les Sots applaudissent, avec fu-
» reur, un rôle qui les ravale, non par-
» ce que la femme a du courage, mais
» parce qu'ils montrent toute leur bas-
» sesse, toute leur poltronerie, en te-

» moignant leur joie de ce qu'elle en
» a pour eux. J'aime beaucoup mieux
» le trait arrivé dans une Ville de
» province, où l'on ne représente des
» Comedies que par hazard, lorsque
» quelque Troupe de Comédiens s'é-
» gare par-là. On y donna pour pre-
» mière Pièce, *les Amazones modernes*,
» parce que les Acteurs la savoient :
» cinq à six jeunes Bourgeois pleins
» de vigueur & de courage étoient
» au balcon : indignés de voir des
» Femmes combattre, ils sautent des
» loges sur le theâtre, se mettent de-
» vant elles & chassent à grands coups
» leurs Ennemis. Ils se retournent
» ensuite glorieux, en leur disant :
» —Faites vos affaires à-present
» tranquillement, mesdemoiselles, &
» ne les craignez pas ; s'ils reviennent
» ils auront affaire à nous, & ils re-
» grimpèrent à leurs loges. Voilà
» l'Homme, & non pas le lâche pa-
» risien : Les Actrices furent obligées
» de s'avancer, de faire une harangue
» aux Jeunes-gens, & de leur ex-
» pliquer que telle étoit la scène.
» —En ce cas-là il falloit en donner

» une autre (répondirent-ils) ; car
» celle que vous jouez-là, nous est in-
» supportable ».

C'est un préjugé reçu & accrédité aujourd'hui dans la bonne compagnie, que les femmes sont aussi propres à toutes les sciences, que les hommes, & qu'elles pourroient exercer avec succès, les mêmes fonctions, si on leur donnoit la même éducation : la physique, la géométrie, l'algèbre, la chymie, les langues sçavantes sont aujourd'hui leurs amusemens du matin ; les femmes sont le soutien des musées, des lycées, des académies ; & dans toutes ces assemblées littéraires, ce sont elles qui donnent le ton ; les gens de lettres qui dînent chez elles, les savans qui ont besoin de leur crédit, pour obtenir des pensions & des places, affectent de s'extasier sur leur génie, sur leurs talents, sur leur étonnante pénétration ; & ces femmes si pénétrantes ne se doutent jamais qu'on les flatte par intérêt, & qu'intérieurement on se moque d'elles ; de fades galans, des adorateurs surannés du beau sexe, s'écrient dans tous les cercles :

» Quelle barbarie, de prétendre » que les Femmes ne ſoient pas inſ- » truites ; qu'elles reſtent dans le » goût des minuties ? Leur eſprit » n'eſt-il pas de la même trempe que » celui des hommes ? (Sans doute, » car elles les font) ? Dans un ſiècle » éclairé comme le nôtre, continuent » les Caillettes en *culote* ; (il faut em- » ployer ce terme déſagréable, puiſ- » que le *chapeau* n'eſt plus la coëffure » diſtinctive de l'Homme), dans un » ſiècle comme le nôtre, on doit avoir » la ſage philoſophie de rendre au » Sexe des graces, ce qui lui appar- » tient, en le mettant au-deſſus de » nous, pour la délicateſſe phyſique » & morale, pour la ſenſibilité, » comme pour la beauté, & à l'uniſſon, » pour les qualités qui nous ſont » propres. Quels avantages immenſes » en réſulteront ! L'on augmentera la » ſomme du bonheur : on étendra les » connoiſſances, le goût de la ver- » tu ! Les Femmes inſtruites & ſu- » blimes, formeront des Hommes : .. » Je m'arrête avec indignation ... for-

» meront des Hommes-femmes com-
» me elles ».

L'Auteur obſerve très-bien que ces vils adulateurs des femmes ont toujours des vues odieuſes; ils ne paroiſſent exalter leurs prétendues vertus, que pour leur donner des vices réels dont ils puiſſent profiter; ils ne cherchent à les ſouſtraire à l'autorité de leurs maris, que pour écarter d'elles le ſeul protecteur qui puiſſe les défendre. Ils ont érigé les moyens de les ſéduire, en ſçavoir vivre, en aménités de mœurs, en uſages de ſociété indiſpenſables pour tous les gens honnêtes.

» C'eſt un abominable ſyſtême de
» corruption, qui fait dire depuis
» trente ans à des Hommes mépriſa-
» bles, qu'il faut reſpecter les Fem-
» mes : Oui, reſpecte une Femme,
» c'eſt ta Mère, ô toi qui porte le
» nom d'Homme ! & protége les
» autres; c'eſt ton devoir ; mais ne
» donne aux Femmes que la conſidé-
» ration qu'elles méritent par leurs
» mœurs, & la convenance de leur
» conduite . . . ».

Le *Chryſale* des femmes ſavantes ne

s'emporte pas avec plus de chaleur, que M. *Retif* contre la pédanterie des femmes, qui du temps de *Moliere*, étoit un ridicule rare, & qui est aujourd'hui devenue le bon ton, le ton à la mode ; mais il faut convenir que la mauvaise humeur entraîne l'Auteur des Parisiennes, au-delà de la vérité ; & les mêmes hyberboles qui, dans la bouche du mari de *Philaminte*, sont charmantes & très-comiques, paroissent extravagantes dans les écrits d'un Philosophe : il n'y a que le zèle de M. *Retif*, pour une bonne cause, qui puisse faire excuser l'exagération qu'on remarque dans le passage suivant.

» Une Femme instruite est insup» portable, par sa morgue, par son » aigreur, par son orgueilleuse suffi» sance, par l'esprit de domination » qui l'anime : Et pour que le ma» riage soit heureux, je l'ai cent fois » éprouvé, il faut que la Femme, » bornée dans ses connoissances en » tout genre, écoute sans cesse, avec » une surprise d'admiration, ce que » lui raconte son Mari : sur-tout il » ne faut pas qu'elle puisse lui repro-

» cher une fausse date, ou une faute
» de géographie! Maudites soient les
» Mères qui font apprendre cette
» science à leurs Filles, & qui ôtent
» à l'Epoux le plaisir, en dissertant
» le soir, en famille, sur les lieux
» qu'il a parcourus, d'en dire la si-
» tuation à sa manière, d'en décrire
» les Habitans, les mœurs à sa fantai-
» sie, & d'être écouté avec cet inté-
» rêt, que donne la curiosité pour
» des choses inconnues! O Marâtres,
» que vous faites de mal, par ces
» vaines sciences!... Maudites soient
» les Mères qui menent leurs Filles
» aux spectacles corrupteurs de la
» Capitale, où l'on voit des *Ecoles*
« *des Maris*, des *Trois Cousines*, des
» *Hommes à bonne-fortune*; de fades
» Comédies-ariettes, ou des farces
» dégoûtantes! Maudites soient les
» Mères qui apprennent à leurs Filles
» autre chose que l'économie, la
» douceur & la soumission!... Mes-
» dames & bonnes-amies, il faut que
» les Hommes sachent tout, afin de
» le conter aux Femmes, afin d'en
» être écoutés avec plaisir, avec avi-

» dité ; afin de leur inspirer de l'atta-
» chement, du respect ».

M. *Retif* n'est pas le premier qui se soit élevé contre les mœurs licencieuses des pièces de *Dancour*, de *Dufreni*, de *Legrand*, de *Regnard*, de *Montfleuri*, & de la plûpart des Auteurs de notre ancien-théâtre comique ; mais ni lui, ni personne ne s'est encore avisé de remarquer que la licence même de ces pièces, prouve l'inutilité du théâtre pour la réforme des mœurs. Pourquoi, lorsque ces ouvrages ont paru sur notre scène, y avoit-il à Paris beaucoup plus de mœurs, qu'il n'y en a aujourd'hui, quoique l'on nous donne, au lieu de Comédies, des Homélies si édifiantes ? Pourquoi les mœurs se sont-elles corrompues, à mesure que le théâtre s'est épuré ? en voici la raison ; *Dancour*, *Legrand* & les autres ont peint des mœurs vicieuses à la vérité, mais qui n'étoient pas générales à beaucoup près, & qui par là même, ont dû paroître ridicules & blâmables à la majeure partie de la nation : mais aujourd'hui ces mœurs devenues universelles & passées en quelque sorte

en principes, choqueroient tout le monde, si on les exposoit sur la scène; personne ne veut rire de soi-même. Notre siècle en est venu à cet excès de corruption qui couvre la débauche d'un vernis de décence & même de philosophie. A l'hypocrisie de la religion, a succédé l'hypocrisie des mœurs; le vice en action, & la vertu en paroles, voilà ce qu'il nous faut; & tous les spectateurs sont contens d'eux-mêmes, lorsqu'ils entendent sur le théâtre, un vain jargon d'honnêteté, qui semble les dispenser d'en avoir la réalité dans le monde: delà cette fureur avec laquelle on applaudit toutes les maximes & les sentences vertueuses, même les plus triviales, tous les traits d'humanité, tous les actes de générosité & de grandeur d'ame, quelque romanesques qu'ils soient: tous ces projets de réformer le théâtre, de le faire servir à épurer les mœurs, sont autant de chimères & d'illusions: le théâtre n'a été & ne sera jamais qu'un objet d'amusement; & le contraste de nos mœurs, avec le ton actuel de la scène

françoise, prouve que le théâtre n'a pas en effet autant d'influence sur les mœurs, qu'on se l'imagine.

Ce n'est pas aussi la première fois qu'on se plaint de l'usage d'offrir des cartes aux convives, après le repas; mais personne n'a déclamé contre cet abus avec plus d'énergie & d'éloquence, que M. *Retif*.

« Il est un usage criminel, auquel » les Honnêtes-gens foibles se sou» mettent par pusillanimité; c'est » d'offrir le jeu, pour consumer le reste » de la journée, après un long dîner. » Le moment où l'on auroit plus » besoin d'un exercice moderé, ou » du repos; celui où se fait la plus » importante des fonctions animales; » où la liberté seroit nécessaire, est » précisément celui où l'on s'enferme, » où l'on se livre à un travail occu» pant, qui met en action les organes » de la sensibilité, avec une force in» concevable: vous voyez des femmes, » des hommes, tandis que le chile » s'élabore, en proie à l'espérance, à la » crainte, à la fureur; les besoins de » la nature ne sont pas sentis; les prin-

» cipales excrétions ne se font pas,
» & des maladies horribles commen-
» cent !.... C'est au Gouvernement
» que je m'adresserois, pour interdire
» cet amusement funeste, destructif du
» genre humain ; puisque la raison est
» éclipsée, c'est à la loi à nous conduire :
» hé ! quels motifs plus puissans, que
» ceux que j'exposerois au Législateur !
» la santé détruite, moins encore que
» les mœurs ! qu'attendre d'un joueur,
» d'une joueuse ? pas même la justice :
« les joueurs possesseurs de terres, pro-
» priétaires de grandes fortunes, de-
» viennent durs, égoïstes ; ils con-
» centrent tout en eux-mêmes, & ne
» contribuent qu'à faire subsister des
» intrigans ; ils ruinent le commer-
» çant, l'artisan, par les dettes im-
» menses qu'ils contractent ; ils de-
» viennent ainsi les causes d'une mul-
» titude de banqueroutes, de la mi-
» sère profonde de familles laborieuses,
» les assassins de la femme, des enfans
» du malheureux qu'ils ont ruiné ;
» ils deshonorent la Nation, & le
» Gouvernement, qui ne les punit pas,
» en proportion de leur crime : Voilà

» une partie des motifs que je don-
» nerois, pour faire interdire le jeu
» de chambre, tel qu'il existe. J'in-
» terdirois à jamais les cartes; j'en
» déclarerois l'inventeur infâme: je
» supprimerois les billards publics,
» j'ordonnerois aux maîtres d'occu-
» per utilement leurs valets, qui vont
» y perdre le temps & la probité!
» tous les jeux sont criminels, quand
» il y a quelqu'un d'accablé de travail
» dans le Royaume, & des malheu-
» reux à soulager ».

Rien ne prouve mieux l'impuissance & la vanité de la philosophie moderne, que le résultat des projets & des systêmes d'éducation, dont nous sommes accablés depuis vingt ou trente ans; quel fruit a-t-on recueilli de ces plans, de ces méthodes, de toutes ces théories pompeuses & brillantes? la destruction presque totale de l'éducation en France. Les philosophes n'ont jamais plus déraisonné que sur cet objet important, parce qu'ils ont parlé de ce qu'ils ne connoissoient pas, & qu'ils ont cherché à changer

ce qui étoit établi, plutôt qu'à faire mieux. J'avoue que j'ai été fort surpris de voir que M. *Retif* vouloit mettre toute la jeunesse françoise sous la discipline des moines. Il a raison sans doute de souhaiter que l'éducation des enfans des pauvres & des artisans, ne soit pas négligée; mais ignore-t-il que le gouvernement y a pourvu; qu'il y a dans Paris des écoles de charité tenues par des religieux, très laborieux & très-édifians, qui enseignent aux enfans avec beaucoup de zèle, les principes de la religion, & leur apprennent très-bien à lire & à écrire? pourquoi donc charger de cette fonction les capucins? pour la classe au dessus de celle des pauvres, il y a des écoles & des maîtres dans tous les quartiers de Paris, sous l'inspection de M. *le Grand Chantre de* la Cathédrale, pourquoi donc vouloir faire des maîtres d'école, des *Cordeliers & des Augustins?* quelle est cette manie de supposer des abus qui n'existent pas, pour avoir le plaisir d'annoncer des réformes? n'y a-t-il pas pour la bourgeoisie & les classes

ſupérieures, dix collèges remplis de maîtres auſſi pieux qu'éclairés, conſommés par une longue expérience, dans l'art d'élever la jeuneſſe? pourquoi donc M. *Retif* demande-t-il que la bourgeoiſie ſoit dévolue aux *Bénédictins*, & les plus hautes claſſes *aux Oratoriens*.

Qu'on ne ſe récrie pas ſur cette inſtitution monachale! ajoute l'Auteur. Mais comment ne pas ſe récrier contre un projet auſſi inutile, que peu réfléchi. L'état religieux eſt, ſans-doute très-reſpectable en lui-même; il offre encore des hommes diſtingués par leurs vertus & par leurs lumières; mais par une ſuite malheureuſe des progrès de l'irreligion parmi nous, peut être auſſi par la conduite peu décente de pluſieurs religieux indignes de l'habit qu'ils portoient, on ne peut ſe diſſimuler que cet état ne ſoit tombé aujourd'hui dans un prodigieux diſcrédit & dans une eſpèce de mépris; les cloîtres ſe dépeuplent & ſemblent ne plus offrir un aſyle qu'au rebut de la ſociété, qu'à ces ſujets que

le monde rejette, & qui, sans talents, sans ressource, envisagent du moins dans cette profession, une vie assurée & paisible, M. *Retif* peut-il l'ignorer, & cependant c'est à de tels hommes, qu'il veut confier l'espoir de la postérité. Qu'il commence donc par leur donner à eux-mêmes l'éducation & les sentimens convenables, qu'il fasse revivre l'antique esprit de la religion, qu'il rende aux moines la considération qu'ils ont perdue, qu'il repeuple les communautés religieuses, d'hommes pieux & sçavans, & alors même on n'aura pas besoin d'eux pour l'éducation de la jeunesse; d'autres fonctions plus analogues à leur état, & non moins utiles à la société, les occuperont assez, sans qu'il soit nécessaire de changer les couvens en colléges.

Ce seroit un excellent moyen de rendre les moines utiles, dit M. *Retif* : ainsi parce qu'on ne sçait que faire des moines, parce qu'on ne les croit bons à rien, il faut les charger de la fonction la plus importante, la plus délicate, la plus difficile. Quel raisonnement ?

M.

M. *Retif* a donc oublié, que lui-même, exige qu'un instituteur ne soit *ni trivial, ni rabacheur, ni capricieux, ni dur, ni frivole, ni gourmand, ni paresseux ou indolent, ni emporté : ses qualités*, selon lui, *doivent être la fermeté sans rigueur, la bonté sans foiblesse, l'activité sans précipitation, une prudence consommée, une pureté de mœurs exemplaires ; la justesse d'esprit, la science sans pédanterie.* Se flatte-t-il de trouver ces qualités dans les moines? M. *Retif* a-t-il oublié qu'il a dit, en parlant des couvents de filles : rien de plus opposé au bon sens, à la nature, à la raison, que de faire élever par des dévotes consacrées à la retraite, au célibat, des filles destinées à vivre dans le monde; en raisonnant d'après ses principes, pourquoi les religieux seroient-ils plus propres à élever les garçons, que les religieuses à élever les filles? M. *Retif* auroit dû s'en tenir à la peinture des mœurs & du caractère des femmes; en voulant sortir de sa sphère, & parler de ce qu'il n'entendoit pas, il a donné dans des absurdités, qui font toujours peu d'honneur à un Ecrivain.

Les *Parisiennes*, ainsi que les *Françoises*, prouvent que l'Auteur connoît très-bien les femmes : ces deux ouvrages seront beaucoup plus instructifs pour elles, que cette foule de romans, plus capables de les séduire que de les éclairer; elles trouveront dans les caractères tracés par M. *Retif*, tous les devoirs mis en actions. Une vérité frappante, anime tous ses tableaux, tous ses portraits sont d'après nature, il peint la société, le monde tel qu'il est, & non des chimères & des êtres de raison, comme la plupart des romanciers. Il descend dans une foule de petits détails, que les Auteurs dédaignent souvent, parce qu'ils n'ont pas l'art de les faire valoir; il se met à la portée de tout le monde, & ne rougit pas quelquefois de paroître trivial, pour être plus utile.

Mais dans ses réflexions générales, dans ses projets de réforme, dans ses diatribes sur les abus de la société, il est ordinairement plus déclamateur que philosophe; la manie d'être singulier & original, l'entraîne au-delà du vrai, le jette dans les hyperboles;

ce peintre si vrai des mœurs & des caractères, devient une espèce d'énergumene agité de convulsions frénétiques, & ce qui choque le plus les gens de goût, il débite avec enthousiasme les idées les plus rebattues, & donne pour des oracles, des lieux communs réchauffés.

Pour le style, il est presque toujours diffus, négligé, inégal; tantôt emphatique & boursoufflé, tantôt rampant, souvent infecté de néologisme, bravant l'usage & insultant à la langue; mais ces défauts sont presque couverts par la chaleur, l'énergie & l'intérêt qu'il fait répandre sur tout ce qu'il écrit; & il a un mérite que n'ont pas toujours des Ecrivains plus élégans, plus purs & plus corrects; il se fait lire.

Je suis, &c.



LETTRE II.

Sur des assertions de M. de Guignes, *concernant la Bibliothéque de Sorbonne.*

AGRÉEZ, Monsieur, que je prévienne le compte que vous devez rendre du premier volume des *Notices & Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, par une réclamation que semble exiger l'honneur & de la maison de Sorbonne, & du dépôt dont elle m'a confié la direction.

A la tête du premier volume, M. *de Guignes* a placé *un Essai sur les caractères Orientaux de l'Imprimerie Royale*, où on lit pag. XLVII. « Les » MSS. orientaux ramassés par M. *de* » *Breves*, n'ont été d'aucune utilité » aux sçavants pour lesquels il les » avoit acquis, & ils *sont restés dans* » *l'oubli le plus profond, dans la Bibliothèque de Sorbonne* où celle du Car-

» dinal *de Richelieu* a passé.... On » regrettera toujours que ces Manuscrits aient été ainsi enlevés au Roi » qui les avoit achetés. S'ils étoient en » hébreu, & s'ils concernoient l'Ecriture Sainte, ils pourroient convenir » au lieu où ils sont déposés ; mais des » Manuscrits qui n'ont *aucun rapport à* » *la Religion*, & qui par cette raison, » *sont restés jusqu'à présent inconnus*, » devroient être placés dans la Bibliothèque du Roi, *où les sçavants peuvent les consulter.* »

Voilà, Monsieur, de la part de M. *de G.*, des assertions bien claires, bien précises & cependant très-peu fondées. *Les Manuscrits de Breves, ne sont point dans la Bibliothèque de Sorbonne ; ils n'y ont jamais été.* Si M. *de G* s'étoit donné la peine de venir en Sorbonne, d'y examiner nos MSS. Orientaux, il auroit épargné à la maison de Sorbonne, des reproches peu mérités, & à moi un désaveu désagréable, mais nécessaire : il auroit vu avec surprise que nous avons peu de MSS. Orientaux, provenants de la Bibliothèque de M. le Cardinal *de*

dit M. de *G.*, p. XCVIII, signés *Boissy*, mais *Blaise*.

M. de *G.* peut s'assurer, par lui-même, des faits que j'avance; je me ferois un honneur & un plaisir de lui en fournir les preuves, en lui communiquant l'inventaire de 1648 & le recollement de 1660. Quoique notre Bibliothèque ne soit pas publique, on y accueille tous ceux qui veulent puiser dans les sources. M. le *Camus* son Confrère, des Gens de lettres étrangers & nationnaux y viennent fréquemment. Il est vrai que notre Bibliothèque est très-riche en livres qui ont *rapport à la religion*; mais cette espèce de livres n'en exclut pas les autres; il y a dans cette Bibliothèque, une collection peut-être unique des premiers livres imprimés à Paris, ou plutôt en Sorbonne, où fut établie la première presse du Royaume; il y a aussi beaucoup de premiéres éditions en langues latine, grecque, hébraïque, orientale. La partie des belles-lettres, de la jurisprudence, de l'histoire, n'y est point négligée, celles de la médecine, & de l'histoire naturelle sont très-cu-

rieuses. M. le Cardinal de *Richelieu* n'est pas le seul bienfaiteur de notre bibliothèque, M. *Lemasle*, Prieur *des Roches*, son Secrétaire, le Docteur *Petit-pied* & d'autres Sorbonistes l'ont enrichie de livres rares, qu'on trouveroit difficilement dans d'autres Bibliothèques.

Si M. de *G.* eut ouvert les ouvrages de *Robert Etienne*, *Lacaille*, *Chevillier*, *Lindanus*, *Richard Simon*, *Lelong*, *Kennicot*, *Maittaire*, *&c.*, il auroit été convaincu que les livres soit imprimés, soit manuscrits de la Bibliothèque de Sorbonne, ne *sont point restés dans un profond oubli*; que les savans *les ont consultés*, & peuvent encore *les consulter*, avec autant de facilité, *que dans la Bibliothèque du* Roi.

Pardonnez, Monsieur, la longueur de cette lettre. Le nom de M. de *G.*, est si imposant dans la littérature, les faits qu'il avance, peu honorables pour la maison de Sorbonne, sont consignés dans un ouvrage qui a des droits si évidens sur l'estime & la confiance publiques, qu'une simple dénégation n'auroit pas suffi pour les détruire; il falloit au moins en indiquer les preu-

ves, ce que je ne pouvois faire, sans passer les bornes d'une lettre ordinaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

GAYET DE SANSALE, Bibliothécaire de Sorbonne.

Paris, 31 *Janvier* 1788.

LETTRE *de M. l'Abbé de* St. Leger, *au Rédacteur de l'Année Littéraire. Sur les vies des Architectes & des Sculpteurs, avec la description de leurs Ouvrages; à Paris chez* Debure *l'aîné*, 2 *vol.* in-8°.

Paris, 19 *Février* 1788.

CET ouvrage imprimé, il y a sept ou huit mois, Monsieur, vous a échappé, & il m'a paru mériter l'attention de vos lecteurs. Le premier volume, consacré aux Architectes, est précédé d'un discours sur l'Architecture, & sur ses progrès; de même que le second qui contient les vies des Sculpteurs, en présente un autre sur les progrès de la Sculpture. Ce livre auquel M. *d'Argenville*, Maître

des Comptes, a travaillé pendant 40 ans, est particulièrement destiné à relever la gloire moderne de la Nation, relativement à l'Architecture & la Sculpture; & il fait suite à l'abrégé de la vie des plus fameux Peintres, publiée en 1762, par le père de l'Auteur, qui en prépare actuellement une nouvelle Edition revue & augmentée des articles des Artistes célèbres, morts depuis 25 ans. En attendant ce nouveau fruit du travail de M. d'*Argenville* & de son goût pour les Beaux-Arts, permettez que j'occupe pour quelques instants, vos lecteurs, des deux volumes qu'il a publiés sur les Architectes & les Sculpteurs.

Il est très-vrai, en général, que les Etrangers ont été & sont encore plus soigneux que nous, de conserver la mémoire de leurs artistes; les Italiens, par exemple, ont une foule de Biographies de leurs Architectes & de leurs Sculpteurs, tandis que nous avons beaucoup négligé les nôtres: aussi M. *d'Argenville*, pour la partie des artistes italiens, n'a-t-il eu rien de mieux à

faire que d'abréger Vasari, Pascoli, Baldinucci, Temanza &c., en joignant ses propres réflexions à celles de ces Biographes, sur le mérite & les défauts des monumens d'architecture & de sculpture dont ils ont parlé. Pour les Artistes françois, destitué de secours, M. *d'Argenville* a été obligé de rassembler lui-même les notices sur leurs personnes, & de voir ou de s'en rapporter à ceux qui ont vu leurs monuments, pour fixer sur ce point le jugement du public. Cette partie de l'ouvrage de M. *d'Argenville* étant neuve & plus intéressante pour nous, je m'y attacherai de préférence.

Les restaurateurs de l'architecture & de la sculpture en France, sont *Lescot* & *Gougeon*. C'est aussi par eux que commence l'histoire des Architectes & des Sculpteurs françois. Pierre *Lescot*, Abbé de Cluny & Chanoine de l'Eglise de Paris, né en 1510, vécut sous les régnes de *François I*, de *Henri II*, de *Charles IX*, de *Henri III*. Il débuta dans la carrière de l'architecture, par le dessin du Louvre, qu'il fit vers 1541; en 1548, il continua la construction de

ce Palais, dont on lui doit la partie qui forme l'angle de face, en entrant par le côté de St. Germain-l'Auxerrois. *Lescot* fut merveilleusement secondé par la sculpture, tant pour la portion du Louvre qui lui appartient, que pour la Fontaine des Innocens, regardée avec raison, comme l'un des premiers modèles de la belle architecture en France. Commencée sous *François I*, cette Fontaine fut achevée en 1550, & *Lescot* mourut en 1578. « Malgré tous les éloges qu'il mérite, dit notre Auteur, il faut convenir que l'emploi de l'ordre corinthien est peu convenable à une Fontaine; que les frontons sans ressauts, vers leur extrémité, ne sont pas à imiter, & que l'idée d'une tour creuse avec des croisées dans les entre-pilastres, n'est point heureuse. La perfection de la sculpture de cette Fontaine, peut seule en faire disparoître les défauts ».

Les François, qui depuis *Lescot*, se sont fait un nom dans l'architecture, sont *Philibert Delorme*, *Jacques Androuet du Cerceau*, *Clement Metezeau*, *Jacques de Brosse*, *Etienne Ange*

rateurs qui ayent existé, mais sans laisser de fortune, parce qu'il dissipa toujours, & que ses dissipations le firent souvent poursuivre par les créanciers qui le harceloient sans cesse.

Il se pourroit que, dans le nombre des Architectes françois & étrangers dont il donne les vies, M. *d'Argenville* en eût oublié quelques-uns aussi *fameux* que plusieurs de ceux dont il parle. Parmi les françois, je ne trouve point le P. *de Creil*, Chanoine régulier de Ste. Geneviève, son Architecte qui avoit bâti le joli portail de l'Eglise (détruite) de Ste. Catherine la Culture à Paris, ainsi que d'autres morceaux estimés des connoisseurs, tant dans la Capitale qu'en Province *. L'Allemagne n'a fourni à M. *d'Arg.* qu'un seul Architecte, *Elie Hol* : est-ce

* Je n'y trouve pas non plus, Louis *de Foix*, que Philippe II, Roi d'Espagne, préféra à tous les Architectes de l'Europe, pour la construction de l'Escurial ; qui, de retour en France, creusa en 1579, un nouveau Canal à l'Adour, bâtit en 1585 le fanal connu sous le nom de la *Tour de Cordouan*, &c, &c.

que cette nation n'en a pas donné d'autres qui méritoient également une place dans son ouvrage ? Je n'y trouve pas un seul Flamand : or la Flandre a certainement produit plus d'un Architecte habile & devenu célèbre hors de son pays même. Je me rappelle un Venceslas *Coberger*, premier Architecte des Archiducs *Albert* & *Isabelle*, à Bruxelles. Né à Anvers en 1560, il étudia l'Architecture & la Peinture, sous *Martin de Vos*, & alla perfectionner son goût en Italie, où il séjourna quelque temps. De retour dans sa patrie, *Coberger* construisit plusieurs Eglises à Bruxelles, à Louvain, à Anvers, & ailleurs ; il déssécha les marais des environs de Dunkerque & de Bergues-St.-Vinox, fit écouler dans la mer, plusieurs eaux dormantes, qui infectoient l'air du canton ; bâtit des fontaines, & eut beaucoup de part à l'établissement & à la construction des Monts de Piété dont il obtint la surintendance générale. Cet Artiste mort en 1630, à Bruxelles, étoit encore versé dans la connoissance des Médailles. Il avoit composé un ouvrage considérable sur la Peinture,

l'Architecture, la Sculpture, les images des Dieux & les Médailles impériales, dont on ignore le sort. En 1621, il publia en Flamand à Malines, une Apologie des Mont-de-Piété *in*-4°. *Isaac Bullart*, le *Moréri*, de 1740, & d'autres ouvrages historiques, n'ont pas oublié *Coberger*, que d'autres nomment *Koberger*. Si j'avois le loisir de faire des recherches ultérieures, je ne doute presque pas qu'elles n'indiquassent d'autres Architectes de mérite, dans les différentes Nations, qui réclameroient aussi leur article dans l'ouvrage de M. d'*Argenville*. Mais de pareilles omissions ne prouvent autre chose, que la difficulté de porter un livre de cette nature, au dégré de perfection dont il est susceptible. Qu'étoient dans l'origine, nos premiers Dictionnaires historiques ? Rien ou presque rien, en rien, au mérite de ceux qui en eurent la première idée & qui l'exécutèrent d'abord. *Est quodam prodire tenus, si non datur ultrà.* On aura toujours une obligation réelle à M. d'*Argenville* d'avoir, comme l'on dit, rompu la glace, en donnant un ouvrage qui

manquoit à notre littérature. Une critique ſévère trouveroit probablement de légères mépriſes dans cet ouvrage très-eſtimable d'ailleurs : par exemple, on pourroit dire à l'Auteur que s'il eût ouvert l'article d'*Inigo Jones*, dans le Dictionnaire hiſtorique de feu M. *de Chaufepié*, celui qu'il a donné ſur ce célèbre Architecte Anglois, contiendroit quelques particularités aſſez curieuſes, pour être remarquées, entr'autres qu'il avoit deſſiné de ſa main les principales antiquités de la chrétienté, dont le Manuſcrit original étoit entre les mains de *Jean Webb* qui publia en 1655, à la ſollicitation du Docteur *Harvey*, de *Selden* & d'autres ſçavans, l'ouvrage de *Jones*, ſur le monument de la plaine de Salisbury, Edition rare, en tête de laquelle on voit le portrait de l'Auteur, gravé par *Hollar*, ſur l'original peint par *Van-Dyck*; Edition dont j'ajoute qu'il y a un exemplaire ici à la Bibliothèque du Roi, où ſont auſſi la réponſe de *Charleton*, imprimée en 1662, *in*-4°., la défenſe de *Jone*, par *Webb*, publiée en 1665, *in-fol.*, ainſi que les trois

ouvrages réunis dans l'édition *in-fol.* de 1725, dont l'Exemplaire du Roi, quand je l'ai vu il y a 18 ou 20 ans, étoit défectueux de la partie du volume, qui doit contenir la vie d'*Inigo Jones.* J'en dis autant de *Christophle Wren*, autre célèbre Architecte Anglois, dont *Chaufepié* a donné aussi l'article que M. d'*Argenville*, auroit bien fait de consulter pour le sien, où je trouve *Oxon* pour la ville d'*Oxford*, dont le nom latin est *Oxonium*, & une *Scenographie*, dont la description & la figure se trouvent, selon notre Auteur, dans les ouvrages de *Wren*: il est évident que M. d'*Arg.* a voulu parler d'une *Sélénographie*, ou description de la Lune, dans laquelle *Wren* a exprimé ses montagnes, ses cavités, ses taches, &c.

Quelques Articles de nos Architectes François, me fourniroient aussi quelques remarques, (1); mais je vou-

(1) A la pag. 317, M. d'Argenville affirme que Jacques Androuet du Cerceau, étoit natif d'Orléans, & il avertit en note, que d'autres prétendent qu'il nâquit à Paris d'un marchand de vin, qui avoit pour

lois parler du deuxième volume consacré aux Sculpteurs, ainsi que des deux discours de M. d'*Argenville* sur l'Architecture & la Sculpture ; & je m'apperçois que cette lettre est déjà trés-étendue : je la finis donc, Monsieur, par les assurances des sentimens avec lesquels

Je suis, &c.

---

enseigne un cerceau d'or, dont ses fils se firent une espèce de seigneurie. La Croix du Maine, Ecrivain contemporain de cet Architecte, le dit en effet *Parisien*, & ajoute qu'il retint le surnom de du Cerceau, *pour avoir un cerceau ou cercle pendu à sa maison, pour la remarquer & y servir d'enseigne ;* la Croix du Maine indique une Description du pays & comté du Maine, gravée par cet Artiste (ouvrage dont notre Auteur ne dit rien.)

P. S. Dans l'errata qui est à la fin de son volume, M. d'*Argenville*, d'après les Registres de l'Académie de Peinture, dit *Servandoni* Florentin (& non pas Lyonnois,) mort à Paris le 19 Janvier 1766, âgé de 70 ans & 9 mois.

LETTRE III.

Histoire des événemens Militaires & Politiques de la derniere Guerre, dans les quatre parties du Monde. Troisiéme Edition, revue corrigée & augmentée par Mdme. Long-champs, *de l'Académie de la Rochelle, 3 volumes in-12. avec cette Epigraphe tirée du sixiéme livre de l'Enéide de Virgile.*

Parcere subjectis & debellare superbos.

A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez la Veuve Duchesne, *Libraire, rue St. Jacques*, 1787.

QUand un Ouvrage paroît pour la premiére fois, Monsieur, on a le droit de le juger. Mais deux éditions déjà épuisées d'un livre sont de sûrs garants de son mérite. Celui dont je

vous annonce la troisiéme édition, étoit déjà intéressant par le sujet, l'Auteur a su répondre à l'attente du Public & satisfaire sa curiosité. Sa maniére simple & précise, son impartialité, ont réuni tous les suffrages. Cette troisiéme édition ne peut qu'être mieux accueillie ; & l'Auteur a su profiter des critiques justes & éclairées, & puis, un ouvrage gagne toujours à être retouché : dans son avertissement, il rend compte de ce qu'il y a de nouveau dans cette édition, & il n'a dit rien que de vrai. Il prend pour devise *Rien de trop*, & ce n'est pas celle de tous nos Historiens, ni de tous nos Ecrivains. Il s'excuse même de n'avoir pu parler d'une foule de Héros du second ordre, que les loix de proportions ne permettent pas de faire entrer dans un cadre si étroit : & on doit lui savoir gré sur-tout de n'avoir point orné son livre de carte géographique : ç'eut été sans doute un agrément de plus ; mais aussi le livre eut été bien plus cher, & hors de la portée de la classe la plus nombreuse de celle qui lit ; l'Auteur y a suppléé

par un Tableau particulier des Isles Antilles & de l'Amérique Septentrionale, considérée sous les rapports de l'Histoire & de la Géographie. En un mot cette édition est considérablement augmentée, & revue avec soin. Ainsi le sujet est intéressant, l'Histoire bien écrite, & l'Edition perfectionnée; il n'en faut pas davantage pour faire écouler cette édition aussi rapidement que les deux précédentes.

Je suis, &c.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE IV.

La Vie de Frederic, *Baron* de Trenck, *écrite par lui-même, & traduite de l'allemand en françois, par M. le Baron* de B***, *avec cette Epigraphe :*

Flectere si nequeo superos, acheronta movebo.

Deux parties qui font un volume in-12, *seconde Edition, revue & corrigée. A Metz, & à Paris, chez* Belin, *Libraire, rue* St. Jacques, *près de* St. Yves.

Les hommes qui ont eu de grands malheurs & un grand courage, sont

toujours sûrs d'exciter le plus vif intérêt. On n'examine guères si le dérèglement de leurs passions & les écarts de leur conduite, devoient être une cause nécessaire de leurs disgraces ; on trouveroit de la cruauté à leur reprocher des fautes qui ont été punies avec trop de rigueur ; l'excès du châtiment fait oublier les torts : notre pitié absout le coupable, & condamne la punition qui ressemble à la vengeance. Nous ne prétendons point examiner si *Frederic II* abusa de son pouvoir, dans le traitement affreux & d'une cruauté raffinée qu'essuya le Baron *de Trenck* ; la compassion publique a décidé la question : mais il paroît que ce grand Prince montra long-temps beaucoup d'indulgence pour les fautes du jeune Baron ; qu'ensuite il crut devoir lui infliger une correction militaire, par un emprisonnement d'une année ; que le Baron irrita son Juge par son évasion ; que ses ennemis profitèrent de sa fuite en Autriche, pour lui supposer des projets de vengeance ; & pour le représenter au Roi, comme un ennemi

violent & implacable. L'abrégé rapide que nous allons faire de sa vie, suffira peut-être pour prouver que les infortunes du Baron *de Trenck* ne doivent pas être entièrement imputées au Roi de Prusse.

Frederic Trenck, né le 16 Février 1726, à Kœnisberg en Prusse, d'une des plus anciennes maisons du pays, montra de si bonne heure le caractère fougueux & indisciplinable qui le conduisit de malheurs en malheurs, qu'à l'âge de seize ans, il s'étoit déjà battu trois fois en duel. Cela n'empêcha point qu'il ne fût présenté au Roi, qui lui fit un accueil très-gracieux, & le fit entrer dans ses Gardes du Corps, en qualité de Cadet, avec la promesse d'un prompt avancement. Il faut sçavoir que la discipline de cette compagnie étoit très-sévère sous *Frederic II* : si les Gardes du Corps se comportoient bien, ils faisoient un chemin très-rapide ; sans quoi, ils étoient cassés pour la moindre faute, ou relégués dans les régiments de garnison. Le Roi ayant examiné avec soin, les talens & les dispositions de

Trenck, le nomma cornette des Gardes du Corps, lui donna des marques continuelles de bonté, lui parla comme un père, *devint son instituteur & son ami* : ce sont les propres expressions de l'Auteur. Enfin le Baron étoit distingué à la Cour & admis parmi les sçavans & les gens de lettres, que le Roi y avoit appellés. *Trenck* étoit un très-bel homme; il fut aussi distingué par une *très-grande Dame*, qui le rendit en peu de jours *le plus heureux mortel de Berlin*. Quelque mystère qu'il affecte de répandre sur sa bonne fortune, il n'en dit que trop pour faire soupçonner que cette très-grande Dame étoit une Princesse. Quoi qu'il en soit, son amante lui fournissoit plus d'argent qu'il n'en pouvoit dépenser, & bientôt son équipage fut le plus brillant de tous ceux des Officiers de son corps. La dépense qu'il faisoit, fut remarquée. On commença à faire des conjectures. Toutefois, dit-il, on ne découvrit rien, à l'exception du Roi qui le faisoit observer dans ses fréquentes échappées. Deux fois il fut mis aux

arrêts ; mais le Roi se contenta de ses excuses & sourit en lui accordant son pardon.

En 1744, la guerre se déclara entre la maison d'Autriche & la Prusse. Nous n'entrerons point dans le détail des faits militaires du Baron ; il s'y distingua, & obtint l'ordre du mérite. De retour à Berlin, il mit moins de prudence dans son intrigue amoureuse ; & un Lieutenant lui ayant fait des plaisanteries sur le secret de ses amours, *Trenck* lui fit mettre l'épée à la main, & lui porta un coup dans le visage. Le Dimanche suivant, lorsqu'après la parade, il se présenta pour faire sa cour, le Roi lui dit : *Monsieur, le tonnerre gronde & pourroit vous écraser, prenez-y garde.* La chose en resta là. Quelques jours après, étant arrivé trop tard à la parade, le Roi l'envoya aux arrêts à Potzdam, où il resta plus long-temps que de coutume. Au lieu de demander grace, il se plaignit, & il continua d'y rester. Il ne recouvra sa liberté, que trois jours avant la campagne de Silésie. Le Baron aimoit beaucoup la chasse,

& quoiqu'elle fut sévèrement défendue, il ne laissoit pas d'y aller. Un jour il en revint que l'armée avoit décampé, à peine il put atteindre l'arrière-garde. Le Roi avoit remarqué son absence; mais il lui pardonna en lui disant, *prenez-garde à vous, & songez à mieux remplir vos devoirs.* » Ainsi » finit cette affaire, ajoute l'Auteur, » pour laquelle *j'aurois mérité d'être* » *cassé.* Je ne remarquai pas au reste » que le Roi m'en fît plus mauvaise » mine; seulement, quand j'avois l'hon- » neur de manger à sa table, il faisoit » quelquefois des plaisanteries sur » les personnes qui aimoient par trop » la chasse, ou qui ayant la tête trop » chaude, cherchoient querelle aux » autres pour la moindre bagatelle ».

C'est pourtant à peu-près à cette époque que commence la première détention du Baron de *Trenck*, dans la citadelle de Glatz. Il faut savoir ce qui l'occasionna. Il avoit un Cousin Germain du même nom, qui commandoit les *Pandoures* au service d'Autriche; il eut l'imprudence d'entrer en correspondance pendant la guerre, avec ce

cousin, pour lui demander des chevaux; il en reçut cette réponse : « le » *Trenck* Autrichien n'est point en » guerre avec le *Trenck* Prussien, son » cousin. Il est au contraire très-aise » d'avoir pu retirer des mains de ses » Hussards, les chevaux qui apparte- » noient à celui-ci, & il les renvoie ». Ce jour-là même il se présenta devant le Roi, qui le reçut froidement & qui lui dit : *puisque votre cousin vous a renvoyé vos chevaux, vous n'avez plus besoin du mien.* Peu de jours après la bataille de Sorau, le Baron reçut une autre lettre de son cousin, conçue en ces termes : « Je vois par votre » lettre de Berlin, que vous desire- » riez obtenir de moi des chevaux » hongrois, afin de vous en servir » contre mes Hussards & mes Pan- » doures. Je me suis apperçu avec » plaisir dans la dernière campagne, » que le *Trenck* Prussien étoit aussi » un bon soldat. Pour vous donner » des preuves de mon attachement, » je vous ai en conséquence renvoyé » vos chevaux, que mes gens avoient » pris; mais si vous en voulez avoir

» de hongrois, tâchez d'enlever les » miens de vive force à la campagne » prochaine, ou bien venez joindre » votre cousin, qui vous recevra à » bras ouverts, vous traitera comme » son fils & son ami, & vous procu- » rera tous les avantages que vous » pouvez souhaiter ».

Une correspondance de cette nature, en temps de guerre, & sur-tout sous un gouvernement aussi militaire que celui du Roi de Prusse, étoit une faute très-grave. Le Baron auroit dû porter cette lettre au Roi ; & s'expliquer sur ce qu'elle contenoit ; il ne fit autre chose qu'en rire avec ses amis ; mais le Commandant du corps avec qui il avoit eu une affaire, ayant été sur le point de se battre ensemble au pistolet, envenima le rapport qu'il fit au Roi de cette correspondance, & le Baron de *Trenck* fut enfermé comme criminel, dans la citadelle de Glatz ; il n'étoit cependant pas dans un cachot, mais dans la chambre de l'Officier de garde ; il pouvoit se promener sur les remparts, & on lui avoit laissé ses gens pour le servir. L'argent ne lui

manquoit pas ; la bonne amie de *Berlin* envoyoit les ducats par milliers, & il tenoit table ouverte. Il écrivit au Roi, & demanda à être jugé par un conseil de guerre ; se soumettant d'avance à toutes les punitions qu'on voudroit lui infliger, s'il étoit trouvé coupable. Un ton aussi décidé de la part d'un jeune homme à qui le Roi croyoit peut-être faire grace, ne lui plut pas. Le Baron n'obtint point de réponse ; ce qui le mit au désespoir, & l'engagea à user de tous les moyens possibles, pour se procurer sa délivrance.

Il est inconcevable que le Baron de *Trenck*, recevant pendant sa captivité, & des lettres & de l'argent de *Berlin*, n'eût pas appris que le Roi ne l'avoit condamné qu'à un an de prison, puisque le Roi s'en étoit expliqué hautement à la mère même du Baron. Il est presque impossible qu'il n'en ait pas été instruit par sa mère & son illustre amie : mais la fougue de son caractère le porta à tous les excès, pour se mettre en liberté, & ces excès ne ser-

virent qu'à aigrir de plus en plus *Frédéric II.*

Après avoir rapporté le premier moyen qu'il mit en usage pour s'évader, & qui ne lui réussit point, voici ce qu'il ajoute : « huit jours étoient à peine écoulés depuis cette fâcheuse tentative, que le Major *Doo* vint me voir accompagné d'un Adjudant & de l'Officier de garde. Après avoir visité tous les coins & recoins de ma chambre, il m'adressa enfin la parole, & taxa de seconde trahison, les efforts que j'avois faits pour obtenir ma liberté. Je l'interrompis alors pour lui demander combien de temps je devois rester en prison. Il me répondit que la détention d'un traître, qui avoit eu des correspondances avec l'ennemi, n'avoit d'autre terme limité que la volonté du Roi. Dans l'instant même, je lui arrachai son épée sur laquelle j'avois depuis long-temps les yeux fixés ; je m'élançai hors de la porte, & renversai la sentinelle du haut en bas des escaliers ; je passai ensuite devant le corps de garde, où les soldats étoient sous les armes pour m'arrêter ; je

courus à eux l'épée à la main ; je frappai de côté & d'autre pour m'ouvrir un chemin ; je blessai quatre hommes, les autres eurent peur & se rompirent ; je montai enfin sur le rempart, & me précipitai sans hésiter, dans le fossé, où je tombai sans me faire le moindre mal, tenant encore l'épée au poing. Personne n'avoit d'armes chargées ; personne ne vouloit risquer de faire la même culbute, afin de me poursuivre ; il falloit donc prendre un détour en passant par la ville ; or, avant qu'on put être arrivé à la porte, j'avois déjà une demi-heure d'avance. Cependant dans un passage étroit, une sentinelle vint pour s'opposer à ma fuite ; quoiqu'elle eut la bayonnette au bout du fusil, je l'eus bientôt désarmée & la blessai au visage. Durant cette action, une seconde sentinelle voulut me prendre par derrière ; je m'en apperçus & me jettai avec précipitation par-dessus les palissades auxquelles malheureusement je restai accroché par un pied. Je reçus alors un coup de bayonnette à la lèvre supérieure, & la sentinelle me retint par les pieds, jusqu'à ce que

d'autres soldats fussent arrivés à son secours. Comme je me défendois en désespéré, j'en fus extrêmement maltraité, & l'on me rapporta dans ma prison à demi-mort ».

Lorsque le Baron de *Trenck* entreprit ce coup désespéré, il n'avoit plus que trois semaines à attendre, pour obtenir avec honneur sa liberté. Que pouvoit penser le Roi de sa conduite ? N'étoit-il pas forcé de redoubler de rigueur, & de soupçonner de plus en plus la fidélité du Baron ; sur-tout quand celui-ci en vint au point de corrompre à force d'argent, la plûpart des Officiers de la garnison, à la tête desquels il avoit formé le projet de s'enfuir, tambour battant, en Bohême ? Mais ce projet échoua. Nouvelle tentative qui fut plus heureuse. Nous passons les détails qui sont infinis, mais enfin il gagne un Lieutenant, nommé *Schell*, qui favorise son évasion & s'enfuit avec lui. « A peine, dit-il, avions-nous fait cent pas, que nous rencontrons le Major avec l'Adjudant. *Schell* recule, monte sur le rempart qui n'étoit pas fort escarpé en

cet endroit, & se précipite en bas. Je le suis, & tombe heureusement, à quelques meurtrissures près : mais mon pauvre ami n'avoit pas eu le même bonheur, il s'étoit démis le pied ; aussi-tôt il tire son épée, me la présente & me prie de le tuer, puis de me sauver : c'étoit un petit homme très délicat. Loin de me prêter à sa demande, je le prends à brasse-corps, le jette de l'autre côté des palissades ; ensuite le chargeant sur mon épaule, je me mets à courir, sans trop savoir où j'allois ».

Nos fugitifs passent une rivière à la nage, gagnent les montagnes & arrivent enfin, non sans beaucoup de peine, sur les frontières de la Bohême. Dès ce moment tous les biens du Baron furent confisqués ; il écrivit au Roi pour lui rendre compte de sa conduite. On peut bien penser qu'il n'en eut pas de réponse : on jugera de son caractère, d'après ce qu'il ajoute : « Je ne voulois point demander grace, & le Roi ne pouvoit, ni ne vouloit, dans une affaire de cette nature, avouer publiquement

» qu'il s'étoit laissé tromper. *mon en-*
» *têtement, en un mot, refusoit de céder*
» *au sien; & il m'auroit fallu une armée,*
» *pour gagner mon procès* ». Je ne sais dans quel gouvernement il est permis à un sujet de traiter ainsi d'égal à égal, avec son souverain. C'est donc à dire que, si le Baron de *Trenck* avoit eu une armée, il auroit demandé justice à son Roi, en bataille rangée.

Le voilà donc étranger en Bohême, sans argent, sans protecteur, âgé seulement de vingt ans; ce qui excuse un peu tous ses écarts. Il résolut d'aller à pied trouver sa mère à Elbing en Prusse, afin d'obtenir d'elle quelques secours, & de pouvoir entrer au service de Russie. *Schell* ne voulut point l'abandonner. Après une marche de plus de trois cent lieues, après avoir essuyé toute sorte de dangers & d'avanies, après une foule d'aventures désagréables & tristes, qu'il faut lire dans le journal de leur voyage, *Trenk* laisse en chemin son ami malade, & arrive enfin chez sa mère, qui remonte son équipage, & le détermine malheureusement à se rendre à Vienne, auprès

de son cousin, pour obtenir du service. Il quitte donc la Prusse, il reprend *Schell* où il l'avoit laissé, & ils arrivent à Vienne, au mois d'Avril 1747. Là nos deux fugitifs se séparent; *Schell* part pour l'Italie; le Baron partage avec son ami, l'argent qui lui restoit.

C'est ici qu'il faut faire connoître le cousin du Baron, qu'il trouva prisonnier à l'Arsenal; il ne dit point de quoi on l'accusoit; on vouloit, dit-il, s'emparer de ses richesses qui étoient considérables; mais il y a lieu de croire, d'après le caractère qu'il en trace lui-même, & d'après les faits atroces qu'il en rapporte, qu'il étoit détenu pour de justes raisons. Le *Trenck Prussien*, avoit eu des écarts de jeunesse; mais il étoit aimable & généreux. Le *Trenck* Autrichien étoit un méchant homme, qui avoit exercé dans son métier de Pandour toute sorte de perfidies & de cruautés, qui voulut même faire assassiner son cousin à Vienne, qui ne lui laissa ensuite ses biens que comme une source de malheurs qu'il avoit bien prévus; qui vécut en Athée, & consomma deux

crimes d'empoiſonnement, pour perſuader au peuple qu'il étoit mort en ſaint. Liſez dans la vie du Baron toutes ces circonſtances qui font friſſonner : je rapporterai ſeulement le portrait qu'il nous en donne, & qui nous ſemble un peu ménagé, d'après tout ce qu'il raconte d'un homme ſi odieux.

» C'étoit un homme dont les » talens étoient ſupérieurs, & l'am» bition ſans bornes. Son dévouement » pour ſa ſouveraine tenoit du fana» tiſme, & ſa hardieſſe de la témérité ; » ſon eſprit étoit ruſé, ſon cœur mé» chant, vindicatif, inſenſible ; ſon » avarice enfin étoit ſi grande, qu'il » étoit impoſſible qu'elle le devînt » davantage, quoiqu'il n'eut que » trente-trois ans, quand il mourut. » Il ne vouloit d'ailleurs être l'obligé » de perſonne au monde, & il auroit » été capable de ſe défaire de ſon » meilleur ami, s'il avoit cru lui devoir » quelque reconnoiſſance, ou s'il » avoit pu s'emparer de ſon bien ».

Notre Baron, après avoir couru le riſque d'être tué par des ſcélerats que ſon couſin avoit apoſtés, réſolut

de s'éloigner pour jamais de son dangereux parent, & son premier projet fut de passer aux grandes Indes : mais la Providence en disposa autrement. Il rencontre à Nuremberg un Général Russe, parent de sa mère, & il entre au service de Russie, où il se rendit bientôt, après avoir failli d'être livré par un traître, aux mains de ses ennemis.

Notre héros, jeune encore, d'une belle figure, d'une belle taille, brave & accompagné du bruit de ses aventures, fut très-bien accueilli à la Cour de Russie, par l'Impératrice *Elisabeth*, ennemie particulière du Roi de Prusse, & conséquemment par ses Ministres & ses favoris. Il ne tarda point à avoir des bonnes fortunes, & entr'autres une intrigue bien extraordinaire avec une jeune Princesse; car il ne lui falloit pas moins que des Princesses. Voici comme il raconte cette aventure.

« Dînant un jour chez le Lord *Hyndfordt*, je me trouvois assis auprès d'une fille charmante, d'une des meilleurs maisons du pays, qui étoit

promiſe en mariage, quoique ſeulement agée de dix-ſept ans, à un vieux militaire de ſoixante. Ses yeux me découvrirent bientôt qu'elle m'auroit préféré à ſon prétendu. Les ayant entendus à demi mot, je haſardai de lui dire ce que j'en penſois, & lui témoignai la part que je prenois à ſon ſort. Mais quel fut mon étonnement quand elle me répondit : *ô Dieu ! pourriez-vous me ſauver du malheur que je redoute ? à ce prix, il n'y a rien que vous ne ſoyez en droit d'exiger de moi.* On conçoit facilement l'impreſſion que dut faire ſur une homme de vingquatre ans une déclaration auſſi ſubite. La Demoiſelle étoit d'une beauté raviſſante, ſon ame de la plus parfaite ingénuité, & elle étoit Princeſſe. Mais l'ordre pour le mariage venoit d'être donné par la Cour, & il ne reſtoit, pour rompre cet engagement, d'autre expédient qu'une prompte fuite, avec tous les dangers qui en ſont inſéparables. Le lieu ne convenant pas à une plus longue explication, quoique nos cœurs fuſſent déjà d'accord, je demandai un rendez-vous ;

qui me fut assigné pour le lendemain dans le jardin de Troitz, où je passai trois heures délicieuses avec elle, grace à sa femme de chambre, qui étoit une Georgienne, & qui, pendant ce temps-là, nous surveilloit... Nous nous jurames un amour éternel... Cependant la Cour ne devoit partir pour Pétersbourg qu'au nouvel an, & l'époque du mariage de ma nouvelle amie étoit fixée au premier Août... N'ayant pu par aucun moyen éloigner le jour fatal à nos amours, le mariage fut célébré avec magnificence; mais je n'en restai pas moins le véritable époux de la Princesse, malgré toutes les formalités de l'Eglise grecque. Mon amie avoit si bien sçu s'arranger, que j'eus autant de facilité à l'aller voir depuis son changement d'état, que j'en avois eu, lorsqu'elle demeuroit encore chez sa mère, &c. ».

Cette intrigue très-condamnable finit promptement avec la Princesse, qui meurt de la petite vérole, dans un délire affreux, appellant son amant pour la délivrer de son époux. Le

Baron s'en consola en peu de temps, par de nouvelles intrigues de la même espèce.

Dans ces entrefaites, expira dans sa prison, au Spitzberg, le *Trenck* Autrichien. Par son testament, il fit son cousin son héritier universel, à condition qu'il ne serviroit aucune autre puissance que la maison d'Autriche. Ayant reçu une copie de ce testament, il partit pour Vienne, où il ne tarda pas à se repentir d'avoir quitté la Russie. Il tomba dans un labyrinthe de procès d'où il lui fut impossible de sortir. « Mon cousin, dit-il, ne pouvoit pas me dépouiller des biens de son père, qui m'étoient substitués; & voulant cependant jusqu'après sa mort, me donner des preuves de sa haine, il avoit fait un testament rempli de clauses ridicules & contradictoires, qui servirent de prétexte aux détenteurs de ses biens, pour m'en dépouiller ».

Le traducteur a supprimé tout ce qui étoit relatif aux procédures que notre Baron eut à soutenir contre les personnes qui se sont emparées de

ſes biens. Ces détails coupoient le fil de faits plus intéreſſans, & groſſiſſoient les volumes fort inutilement pour les lecteurs françois. Ainſi la nouvelle traduction plus complette, que l'on annonce de ces mêmes aventures, n'aura rien de plus que ces mêmes détails de procédures, peu capables de lui faire donner la préférence ſur celle-ci. Reprenons la ſuite de cette hiſtoire.

Le Baron de *Trenck* ayant obtenu de l'Impératrice-Reine une compagnie de cavalerie, quitta Vienne pour aller rejoindre ſon régiment qui étoit en Hongrie. Ce fut-là qu'au mois de Mars 1754, il apprit la mort de ſa mère; il demanda au conſeil de guerre, un congé de ſix mois, pour aller à Dantzich, terminer avec ſes frères & ſœur, le partage de la ſucceſſion maternelle. Ses ennemis de Vienne voulant ſe débarraſſer à jamais de ſes pourſuites juridiques, & partager en paix ſes dépouilles, écrivirent à *Berlin*, qu'on eût à ſe tenir en garde contre lui, que ſon projet étoit de reſter à Dantzich, juſqu'au moment où *Fré-*

déric II partiroit pour le camp qu'il assembloit en Prusse; & que *Trenck* se proposoit de profiter de cette occasion, pour attenter à la vie du Roi. *J'ai*, dit le Baron, *pour garants de cette infâme trahison, le Duc* Ferdinand *de Brunswick & tout le ministère de* Berlin. *Avant que je fusse parti de Hongrie, le Duc* Ferdinand, *Gouverneur de Magdebourg, avoit déjà reçu ordre de faire préparer ma prison; je tiens ce fait de sa propre bouche. L'attentat exécrable, dont on me supposoit l'idée, peut seul excuser l'inhumanité avec laquelle le Grand* Frédéric *m'a traité.*

Le Baron de *Trenck* étoit sur le point de s'embarquer sur un vaisseau Suédois, pour aller passer quelque temps en Russie, lorsqu'il fut trahi, livré aux Prussiens, mené d'abord à *Berlin* où il fut interrogé; & n'ayant pas voulu répondre, conduit à Magdebourg dans le cachot qui avoit été préparé exprès pour lui.

Là, commence le récit de ses longues souffrances, & des tentatives inouies qu'il fit pendant plus de neuf

lins, pour se sauver. Il faut lire toutes ces particularités vraiment attachantes & déchirantes, dans l'ouvrage même; une simple analyse en donneroit une trop foible idée. Nous rapporterons seulement quelques traits des plus frappans. Notre prisonnier avoit trouvé le moyen de gagner un vieux grenadier; par son entremise, il avoit fait parvenir à sa sœur une lettre où il lui expliquoit le projet de sa fuite, & lui demandoit des secours; mais tandis qu'il préparoit tout dans son cachot pour opérer son évasion, sa correspondance fut interceptée, & l'on obligea sa propre sœur, ce qui est vraiment barbare, de bâtir à ses frais, un horrible cachot, au fort de l'étoile, où il fut transféré, la nuit même qu'il avoit destinée pour sa fuite.

» Arrivé dans mon nouveau cachot, dit-il, Dieu! qu'apperçus je? deux serruriers, armés d'un réchaud & de leurs marteaux, avec tout le plancher couvert de chaînes. On se mit à l'ouvrage. Mes deux pieds furent attachés avec d'énormes chaînes, à un anneau scellé dans le mur. Cet

anneau étoit élévé à trois pieds de terre, de manière que je pouvois faire deux ou trois pas à droite, & autant à gauche; puis on me ceignit le corps à nud, d'une large bande de fer, après laquelle pendoit une chaîne fixée à une barre de fer, longue de deux pieds, à chaque bout de laquelle se trouvoient des menottes. Ce ne fut qu'en 1756 qu'on y ajouta un carcan... Le nom de *Trenck* avoit été incrusté en briques rouges dans la muraille, au moment de sa construction; & sous mes pieds étoit une tombe où je devois être enterré, sur laquelle on voyoit aussi mon nom, avec une tête de mort. Comme ma prison avoit été bâti de chaux & de plâtre dans l'espace de onze jours; & que j'y avois été enfermé immédiatement après, on croyoit que mon supplice ne seroit pas long. Je restai en effet pendant six mois dans l'eau qui dégoutoit sans cesse de la voûte sur mon corps; & je puis assurer à mes lecteurs que, durant les trois premiers mois, je ne pus jamais parvenir à me sécher: ma santé toutefois n'en fut

pas

pas altérée. Quand on venoit faire la visite, on étoit obligé, avant d'entrer, de laisser les portes ouvertes, l'espace de quelques minutes, sans quoi les exhalaisons des murailles, jointes à l'épaisseur de l'air, faisoient éteindre les lumières ».

Les douleurs & le désespoir affoiblirent le corps & le courage du malheureux *Trenck*, & il résolut de se détruire; mais voulant prendre son parti de sang-froid, il se détermina à attendre encore huit jours: ensuite il s'occupa à rechercher s'il lui restoit quelques moyens de s'échapper.

Ayant apperçu que les quatre portes de sa prison n'étoient que de bois, il pensa qu'il lui seroit possible d'en détacher les serrures, avec un couteau qu'il avoit apporté de la citadelle, & qu'il avoit eu l'adresse de dérober aux recherches des visiteurs.

Il essaya d'abord s'il pourroit se débarrasser de ses chaînes, & après bien des efforts il en vint à bout. Déchargé de ses fers, il se crut déjà libre. Armé de son couteau, il court à la première porte, la garniture

étant en dedans, il eut peu de peine à la détacher; mais la seconde qui étoit fermée en sens contraire, lui en donna beaucoup. Dès qu'elle fut ouverte, il apperçut le jour par la croisée du vestibule, & vit que son cachot étoit bâti dans le fossé du premier rempart.

Il redouble de travail pour forcer la troisième porte, qui, comme la première, s'ouvroit en dedans, & il eut fini au soleil couchant; il attaqua enfin la quatrième, quand, après avoir fait la moitié de l'ouvrage, la lame du couteau cassa, & tomba en partie hors de la porte. » Dieu! s'écrie-t-il, que devins-je dans ce cruel moment? Il faisoit le plus beau clair de lune; je regardois par la fenêtre, le ciel avec des yeux fixes & égarés; je tombai à genoux, je me recommandai au puissant arbitre de la mort; puis me relevant, j'empoignai le restant de mon couteau, & m'ouvris les veines du bras & du pied gauche. Je m'assis tranquillement dans le coin de mon cachot, & laissai couler mon sang. Bientôt un profond assoupissement s'empara de moi, j'ignore com-

bien de temps je sommeillai dans cet état doux & paisible : mais tout-à-coup je m'entendis appeller par mon nom ; je m'éveillai. On cria une seconde fois : *Baron de Trenck* ! je répondis alors ; Qui va là ? Et qui pouvoit-ce être, sinon mon fidèle ami, le Grenadier *Gefhard*, qui pendant que j'étois à la citadelle, m'avoit promis son secours ! cet homme compatissant s'étoit glissé sur le rampart qui dominoit ma prison, pour me consoler. Il me demanda comment je me portois : Je lui répondis : je nage dans mon sang ; demain vous me trouverez mort. *Quoi !* reprit-il, *vous mort ? Il est bien plus facile de vous sauver ici, qu'à la citadelle. Vous n'avez aucune sentinelle auprès de vous, & je saurai bien vous procurer les instrumens nécessaires.... Ne vous désespérez donc pas, Dieu vous aidera ; rapportez-vous en à moi.* Je sentis mon courage renaître. Une joie secrette s'empara de mon ame. A l'instant je déchirai ma chemise, je bandai mes plaies, & j'attendis le jour qui parut bientôt dans tout son éclat ».

Le lendemain, lorsqu'on vint pour faire la visite, on fut bien étonné de trouver les portes ouvertes, & de voir le Baron assis sur un monceau de briques, élevé des débris de son banc, qu'il avoit mis en pièces, avec le fer qui étoit attaché à ses chaînes, menaçant de tuer à coup de pierres, quiconque avanceroit. Enfin il capitula; on lui promit qu'on ne le chargeroit pas de chaînes plus pesantes. On fit visiter & panser ses plaies par un Chirurgien; mais au lieu d'une porte de bois, on en remit une autre bien garnie en fer. Il fallut songer à découvrir quelqu'autre moyen de s'évader. Le nouveau projet qu'il forma, demandoit beaucoup de temps. Dans ce long intervalle, il s'accoutuma à prendre son malheur en patience, & à se soustraire de sa situation par des occupations d'esprit. Il composa plusieurs discours, des fables, des poëmes, des satyres, qu'il récitoit tout haut, & qui se gravèrent si profondément dans sa mémoire, qu'après sa délivrance, il put les écrire & en former deux volumes. Dans un autre

temps où l'on permit de laisser les deux premières portes de son cachot, ouvertes pendant quelques heures, afin qu'il put voir le jour, la clarté dont il jouissoit, lui fit naître l'idée de s'amuser à graver avec un clou éguisé, de petits tableaux, sur le gobelet d'étain qui lui servoit à boire; & bientôt il porta cet art à un si haut degré de perfection, que ces gobelets furent estimés comme des choses précieuses, qu'on vendoit très-cher, & que les meilleurs maîtres auroient eu de la peine à imiter. Sur un de ces gobelets étoit un tableau, où l'on voyoit un oiseau renfermé dans une cage qu'un Turc tenoit à la main. On y lisoit les vers suivants, que le *Baron de Trenck* préféra de faire en françois:

Ce n'est pas un moineau
Gardé dans cette cage;
C'est un de ces oiseaux
Qui chantent dans l'orage.
Ouvrez, amis des sages,
Brisez fers & verroux;
Ses chants, dans nos bocages,
Retentiront pour vous.

Ainsi occupé, dit l'Auteur, *mes jours de douleurs s'écouloient avec une rapidité extrême.* Cependant il ne s'occupoit pas avec moins d'ardeur de son projet d'évasion. Il seroit trop long de détailler tous les petits moyens qu'il employa pour se procurer des outils, & toutes sortes de choses, par les bons offices de son fidèle grenadier; comment il fit passer des lettres à un ami de Vienne qui lui faisoit toucher de l'argent, avec lequel il corrompit plusieurs de ses gardiens & des sentinelles. Il n'y eut que le bon *Gefhard* qui parut le servir sans aucun intérêt; car sur deux mille florins que le Baron fit venir de Vienne, il en avoit promis la moitié à *Gefhard* : mais celui-ci lui remit la somme en entier, à cinq pistoles près, qui étoient tout ce qu'il avoit voulu garder pour ses peines, malgré les instances du Baron. » Honnête créa» ture ! s'écrie l'auteur, bon Pomé» ranien ! combien peu de gens seront » tentés d'imiter ton exemple ! que » ton nom, uni à ma déplorable des» tinée, soit donc immortalisé par mes

» écrits ! aussi bien ne remontrai-je
» jamais d'ame plus grande & plus
» désintéressée que la tienne ».

Pourvu d'argent, le Prisonnier songea à exécuter son premier plan, qui consistoit à s'échapper par une route souterraine, creusée sous les fondations du cachot. Il commence par se débarrasser de ses chaînes, au moyen d'une paire de limes que *Gefhard* lui procura. Aux heures des visites, il prenoit ses chaînes, de manière qu'on ne s'appercevoit de rien. Il détacha le chassis qui étoit placé dans l'épaisseur du mur de la fenêtre. Il l'ôtoit & remettoit à volonté, & s'établit ainsi une communication libre avec les sentinelles du dehors, qu'il avoit gagnées à force d'argent. La barre de ses menottes lui servit à soulever de gros madriers de chêne dont on avoit construit le plancher de son cachot. Son ouvrage avançoit, il comptoit s'échapper six jours après, & il avoit écrit à son ami de Vienne de venir l'attendre sur le glacis de Klosterberg, avec deux chevaux de main. Mais la mal-adresse de la femme de *Gefhard*, qui fut

chargée de remettre la lettre au Maître de Poste, fit naître des soupçons, & on la porta au Gouverneur de Magdebourg; le Duc *Ferdinand de Brunswick*, qui vint lui-même dans la prison, accompagné d'une suite nombreuse, présenter la lettre à *Trenck*, & lui demander qui l'avoit portée. Le Baron répondit qu'il l'ignoroit. « *Trenck*, dit » le Duc, vous vous êtes plaint jusqu'à » présent que vous n'aviez pas été entendu, ni jugé légalement; je vous » donne ma parole d'honneur que » vous obtiendrez incessamment l'un » & l'autre, & je vous promets de » vous faire ôter vos fers, si vous me » nommez la personne qui a porté » votre lettre. »

« Monseigneur, répondit le Baron, » tout le monde sçait que je n'ai » jamais mérité de ma patrie, le traitement odieux que j'en reçois, » mon cœur est exempt de reproches. » Je cherche d'ailleurs à recouvrer » ma liberté par tous les moyens qui » sont en mon pouvoir. Si toute fois » j'étois capable de trahir l'homme » compâtissant, dont la pitié a daigné

» me secourir, si j'étois assez lâche
» pour acheter mon bonheur aux
» dépens de celui d'un autre; ce seroit
» alors seulement que je mériterois
» les fers que je porte. Faites de moi
» ce qu'il vous plaira, mais songez
» que je ne suis pas encore entière-
» ment abandonné, que je suis Cap-
» taine de Cavalerie, & que je m'ap-
» pelle *Trenck*. »

Le Duc se tut, tourna le dos & sortit, disant à ceux qui l'accompagnoient, *je le plains fort, & suis émerveillé de sa fermeté.*

Cependant la situation du Baron empira par le changement de Major; il fut traité plus cruellement & plus surveillé que jamais. Le détail de ses souffrances fait frémir : mais son argent lui attira la pitié du Lieutenant de Major, & de quelques autres Officiers, qui lui procurèrent assez de facilité pour continuer son travail souterrein. Cet ouvrage dura six mois & lui coûta des peines infinies. Un jour même il manqua d'y être enterré vivant, par une grosse pierre qui se détacha derrière lui, & qui boucha

hermétiquement le passage. L'air devenoit à chaque instant plus épais ; sa respiration lui manquoit ; dans la détresse où il étoit, il travailla avec tant d'ardeur, qu'il parvint enfin à dégager la pierre, & à retourner sur ses pas. Il étoit enfin parvenu à établir une communication depuis son cachot, jusqu'au souterrein du rempart ; mais le bruit qu'il faisoit en minant, fut entendu. On le surprit au moment où sa prison étoit encore remplie de sable ; on fit raccommoder le plancher, & l'on renforça ses chaînes. Après différentes alternatives d'un traitement plus rigoureux, ou plus doux, de la part de ses gardiens, il se trouva enfin dans une position favorable pour prendre la fuite. Il avoit tellement perfectionné son souterrein, qu'il étoit impossible qu'on l'empêchât de prendre la fuite quand il le voudroit. Il sçavoit que l'Ambassadeur de Vienne travailloit à sa délivrance ; & un Lieutenant de la garnison, gagné à force d'argent, lui avoit promis de déserter publiquement avec lui. Mais il faut l'entendre lui-même.

« Rempli d'espérance & de présomption, enivré de joie, la tête me tourna. Au lieu de profiter bonnement de mes avantages, je résolus de mettre la générosité du grand *Frederic* à l'épreuve. J'attendis la visite du Major, & au moment où il entra, je lui adressai la parole en ces termes : je sçais, M. le Major, que le Duc *Ferdinand de Brunswick*, Gouverneur de la ville, est actuellement à Magdebourg ; ayez la bonté de l'aller trouver, de lui dire qu'il peut faire visiter mon cachot, doubler le nombre des sentinelles, puis me donner l'heure, où, en plein jour, il voudra que je me fasse voir hors des ouvrages du fort de l'étoile, & sur les glacis de Klosterberg, en pleine liberté ; que si je puis effectuer ce que je promets, j'ose espérer qu'il ne me refusera pas sa protection, & qu'il daignera informer le Roi de la démarche que j'ai faite, afin qu'elle puisse servir à ma justification auprès de ce Prince, & lui être un témoignage authentique de la bonne foi que j'ai toujours mise dans mes procédés. »

Le Major & les autres crurent qu'il étoit devenu fou; ils feignirent d'aller rendre compte au Gouverneur de ce qu'ils venoient d'entendre, & revinrent pour savoir le secret de leur prisonnier. Après avoir long-temps capitulé, & avoir reçu les promesses les plus positives & les plus trompeuses, il jette tout d'un coup ses chaînes à leurs pieds, il ouvre son trou; il leur donne ses armes, ses instruments, & les deux clefs des poternes, par lesquelles on sortoit des souterreins du Fort. Il leur proposa de descendre dans la galerie de trente-sept pieds, qui communiquoit aux souterreins, & de faire eux-mêmes avec leurs épées l'ouverture nécessaire pour y pénétrer, ce qui ne demandoit que quelques minutes; il leur apprit enfin qu'il avoit des chevaux qui l'attendoient depuis long-temps sur les glacis du Klosterberg, pour l'emmener aussi-tôt qu'il paroîtroit. La surprise de ces Messieurs fut sans égale; mais que résulta-t-il de cette découverte? On ne tint rien au Baron de ce qu'on lui avoit promis; on fit

construire un nouveau planchet de pierres de taille, & toute voie à la fuite lui fut ainsi fermée; il n'eût plus d'autre espérance que d'attendre la fin de la guerre de sept ans, que le Roi de Prusse avoit avec l'Autriche, pour faire agir plus vivement les personnes qui sollicitoient sa délivrance, mais elles ne l'obtinrent enfin que neuf mois après que la paix fut signée. Sa détention à Magdebourg avoit duré neuf ans, cinq mois & quelques jours. Ce fut en grande partie à la Princesse Amélie, sœur, amie & confidente du grand Frédéric, que le Baron de *Trenck* dût un bien si long-temps attendu. Les bienfaits dont elle l'accabloit, ne cessèrent point de venir le chercher jusques dans sa prison.

Nous ne suivrons point le Baron de *Trenck* à Vienne, où il eut à essuyer de nouvelles disgraces & de nouvelles attaques de la part de ceux qui s'étoient emparés de ses biens; il n'a jamais pu obtenir satisfaction sur cet article; il se marie avec une jeune personne d'une figure charmante, du caractère le plus noble, & va se fixer

à Aix-la-Chapelle; enfin il apprend la mort du grand *Frederic*, il apprend en même temps que son Auguste successeur lui accorde un passe-port pour se rendre à Berlin, qu'il le rétablit dans ses biens, & qu'un frère très-riche qu'il avoit en Prusse, avoit choisi ses enfants pour héritiers. « Sa Majesté Prussienne, ajoute-t-il, non contente de m'avoir rendu la terre de Scharlack, que le grand *Frederic* avoit confisquée, & dont la valeur est aujourd'hui quadruplée, a de plus ordonné que les revenus de ce bien dont je n'ai pas joui depuis quarante-deux ans, me seroit restitué ; il m'a enfin accordé un privilége pour mon livre, afin qu'autorisé par lui, il devînt à jamais un témoignage authentique de mon innocence & de mes malheurs. »

« Dieu ! arbitre éternel de nos destinées, tu m'as conduit au port à » travers la tempête ; reçois ici les » actions de grace d'une ame recon» noissante ; préserve tous mes sem» blables d'un sort aussi cruel que le » mien ; & s'ils doivent y être ex-

» posés, donne leur au moins les
» armes avec lesquelles tu m'as fait
» triompher. »

C'est par cette belle prière que le Baron de *Trenck* finit l'histoire des événemens heureux & malheureux qui ont rempli sa vie. Dans sa prospérité, on ne voit qu'un homme ordinaire, qui donne dans beaucoup d'écarts & de foiblesses, & qui abuse souvent de l'indulgence d'un grand Roi. Dans l'infortune, on admire son courage, les ressources de son esprit & de son adresse; son ame fière, intrépide & généreuse; il est plus grand dans sa prison, que dans les Cours de Berlin, de Vienne & de Russie; & quoiqu'il eût en partie mérité son malheur, on le plaint, & l'on condamne le Prince absolu qui l'a trop cruellement puni.

Je suis, &c.



COMÉDIE FRANÇOISE.

On a donné, Monfieur, à ce Théâtre, le Vendredi 21 Février, la première repréfentation de l'*Optimifte* ou de *l'Homme content de tout*, Comédie en cinq actes, en vers, par M. *Colin d'Harleville*. On attendoit beaucoup de l'Auteur de l'*Inconftant*, il a furpaffé toutes les efpérances. Et la foule prodigieufe de fpectateurs; que fa réputation avoit attirée, a fait éclater par les applaudiffemens les plus vifs & les plus conftans, le plaifir qu'elle éprouvoit. Il femble qu'il foit donné au talent de M. *Colin*, de féconder les fujets les plus ftériles, & les plus ingrats en apparence. On avoit été furpris des reffources qu'il a trouvées dans fon efprit & dans fa gaieté naturelle, pour varier & animer la fcène, avec un caractère qui fournit auffi peu, que celui de l'*Inconftant*: l'*Optimifte* fembloit encore donner beaucoup moins de prife au Poëte comique. Quel jeu, quel intérêt, quel mouvement theâtral promet un homme toujours content de lui-même & des autres, & privé de toute efpèce de paffion; il n'appartenoit qu'à un génie très-particulier & très-rare de rendre ce perfonnage intéreffant & comique pendant cinq actes. Le *Mifantrope*, qui paroît être

exactement en tout l'opposé de l'*Optimiste*, étoit bien plus brillant, plus facile à traiter, plus favorable aux développemens dramatiques. Une vive & ardente satyre de nos vices & de nos ridicules. La mauvaise humeur & l'indignation exagérée d'un honnête homme qui ne peut ni supporter les abus de la société, ni excuser les foiblesses humaines, a quelque chose de bien plus attachant, de bien plus théâtral, que la satisfaction uniforme & monotone d'un bon homme pour qui tout est bien.

Le *Misantrope* est un autre caractère extrêmement rare dans la société : il y a bien peu d'hommes qui ayent assez d'énergie & de sensibilité dans l'ame, assez de droiture, de franchise & de courage, pour rompre ainsi en visière au genre humain ; la misantropie est en quelque sorte l'excès de la vertu ; & les hommes ne sont pas faits pour donner souvent dans un pareil excès : l'*Optimiste* est plus rare encore, c'est un original dont on trouveroit difficilement la copie dans le monde ; c'est si l'on veut un caractère idéal, mais il est possible, & il seroit à souhaiter pour le bonheur du genre-humain, qu'il fût très-commun ; c'est un caractère neuf, heureux, aimable & piquant par sa singularité. Le Poëte comique seroit-il donc condamné à n'offrir sur la scène que des vices, des travers & des ridicules ? ne doit-on pas regarder comme une invention admirable, comme une espèce de conquête pour la

Comédie, un genre de pièce où le principal personnage est plaisant & comique, sans être ni vicieux, ni ridicule; un genre qui réjouit & amuse l'esprit, sans affliger l'ame par des difformités; qui excite le rire innocent d'une joie pure & douce, & non pas le rire cruel & insultant du mépris & de la malignité.

La morale du *Misantrope* est triste, vague, infructueuse; elle nous enseigne qu'il est ridicule de s'emporter contre des maux nécessaires & des abus inévitables; mais elle ne nous apprend pas les moyens de les supporter patiemment, en tournant nos regards vers le côté riant de la société; elle ne nous console pas, en nous montrant le bien qui se cache sous le mal apparent. Le but moral de l'*Optimiste* est de nous réconcilier avec la nature humaine & avec la société, de nous montrer en beau l'humanité & le monde. *Molière* en nous présentant le tableau de nos disgraces, nous défend de nous en affliger; mais il est bien pénible de lui obéir. M. *Collin* en nous offrant nos ressources & nos avantages, nous excite à la joie, en même temps qu'il nous la conseille. Il nous apprend le premier, le plus essentiel de tous les arts, l'art de se croire heureux, & par conséquent de l'être en effet, au milieu des peines & des contrariétés inséparables de notre condition : c'est la vraie, c'est l'unique philosophie, & toute sa pièce paroît destinée à développer & à mettre

en action, ce proverbe qui, pour être vieux & trivial, n'en est pas moins profond. *A quelque chose malheur est bon.*

M. *de Prinville*, le héros de la pièce, est donc un homme toujours extrêmement content de lui-même & des autres, qui ne se défie de personne, qui ne soupçonne rien, qui croit à peine à l'existence du mal, qui aime tous les hommes, parce qu'ils lui semblent bons, qui admire en tout son bonheur particulier, qui rend graces au ciel de tout, & dans les choses même les plus fâcheuses qui lui arrivent, trouve des avantages auxquels un autre n'eût jamais pensé; il se félicite d'être né *Européen*, *François*, *Tourangeau*, *Gentilhomme*? qu'a-t-il fait au ciel pour ne pas naître *Turc*, *Limosin*, *Paysan*. Son château est le plus beau du monde; l'aurore est plus belle chez lui que par-tout ailleurs; la campagne est plus riante. Sa fille est la plus belle & la plus accomplie qui existe, ses amis les plus sûrs & les plus affectionnés; sa femme la plus vigilante & la plus économe: ses domestiques les plus zélés & les plus fidèles. La vérité cependant est que sa fille aime en secret un inconnu. Sa femme est impérieuse & acariâtre; ses domestiques sont fripons & ivrognes, & son ami lui fait banqueroute; mais *Prinville* est un homme admirable pour tirer parti des plus grands malheurs; le tonnerre tombe sur sa grange & la réduit en cendres; il se félicite qu'il ne soit pas tombé sur son château, ou sur la grange de quelque mal-

heureux qui auroit été ruiné sans ressource ; ses domestiques ont volé à la faveur de l'incendie une bouteille de vin de tokai ; il les surprend à la boire & se félicite de ce qu'ils lui en ont laissé trois. Sa fille ne lui montre qu'un air triste & rêveur, il attribue cette tristesse à son amour pour l'époux qu'il lui destine : sa femme le contrarie impitoyablement dans ses goûts les plus chers ; il admire son zèle, son intelligence, l'énergie de son caractère : son gendre futur est sombre, mélancolique, il ne l'en croit pas pour cela plus malheureux : il se persuade qu'il *aime le chagrin*. Une banqueroute de cent mille écus qu'il éprouve de la part d'un ami est un peu plus difficile à digérer : il n'y a pas là le mot pour rire; & pour comble de disgraces, sa femme, loin de le consoler, l'accable, comme un autre *Job*, de reproches amers ; aussi il est quelque temps un peu sérieux : mais d'un côté sa fille lui déclare qu'elle renonce avec plaisir au mariage; de l'autre, l'époux qu'il lui destinoit regarde les vertus de sa fille comme une assez riche dot ; *Prinville*, attendri, pénétré de ces nobles sentiments, se trouve alors bien plus heureux qu'il n'étoit avant sa disgrace.

Il ne suffit pas au Poëte comique de peindre & de développer un caractère ; il faut encore qu'il ait l'art d'enfermer ses tableaux dans une fable intéressante ; on avoit trouvé trop peu d'action dans l'Inconstant ; M. *Colin* a prouvé par son der-

nier Ouvrage que son talent n'étoit pas borné aux détails, & qu'il savoit dessiner un plan, former & conduire une intrigue : il suppose que *Prinville*, par une suite de sa bonhommie, a reçu pour secrétaire un jeune homme qu'il ne connoît pas. Cet inconnu, qui a pris le nom de *Belfort*, montre l'Anglois à sa fille *Angélique*, en devient amoureux & s'en fait aimer; cet amour est d'autant plus intéressant, que les deux amants s'en font mutuellement un mystère, ce qui amène des situations très-délicates & très-touchantes : son secret est cependant découvert par une nièce de *Prinville*, à laquelle il confie son nom, sa naissance & sa passion, & qui lui promet de le favoriser. *Belfort* espère un moment que la banqueroute que *Prinville* vient d'essuyer rompra le mariage de sa fille avec son ancien ami *Moranville*; mais voyant que cet ami n'en est que plus ardent à presser cette union, il prend le parti de s'éloigner. Pendant qu'il se désespère, *Moranville* apprenant qu'il a un rival dans la personne de *Belfort*, forme le projet héroïque de faire la fortune de ce rival, & de l'unir à ce qu'il aime : *Belfort*, presque en même-tems, reçoit une lettre de son père, dont la fortune avoit été ruinée par le jeu, qui lui annonce qu'il a gagné cent mille livres & qu'il vient les partager avec lui. Il semble qu'il ne manque plus rien à son bonheur; mais Madame de *Prinville*, qui le croit un avanturier, ne veut point lui donner sa fille : enfin,

le père du prétendu *Belfort* arrive pour dénouer l'intrigue ; c'est un Militaire distingué, un Maréchal de Camp ; il offre d'acheter la Terre de Prinville cent mille écus, & de la donner à *Angélique* pour présent de nôces : la mère n'a plus d'objections, & le bonhomme *Prinville* apprenant que les cent mille écus gagnés par le père de *Belfort*, ont été perdus par l'ami qui lui a fait banqueroute, se félicite d'avoir si *bien pris sa revanche sans avoir joué.* Ce dénouement est très-bien filé & très-satisfaisant.

On a reconnu dans l'*Optimiste* le rare talent de l'Auteur pour le Dialogue, son naturel exquis, son imagination féconde & riante ; cette gaieté vive & franche, cette abondance de saillies, de mots heureux, de traits charmants sans aucune trace de recherche, d'affectation & de bel esprit : le rôle de la méchante femme n'a pas paru assez noble : on a trouvé aussi quelques détails un peu bas, dans la scène des Valets qui boivent le vin de Tokai : mais notre délicatesse est peut être excessive & n'est propre qu'à étouffer le vrai comique. Au reste, le succès a été complet, & l'un des plus brillants qu'on ait vu depuis long-temps, sur-tout dans le genre de la comédie, qui, par lui-même, excite peu d'enthousiasme. Nous croyons que cette pièce est fort supérieure à *l'Inconstant*, & beaucoup plus faite pour attirer la foule.

Voici quelques vers heureux que le public a saisis avec avidité, & applaudis avec transport.

La santé peut paroître à la longue un peu fade :
Il faut, pour la sentir, avoir été malade ;

. . . .

Je suis émerveillé de cette Providence
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent ;
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent.
Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie ;
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

. . . .

Et puis, j'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Etre une fois trompé, que de craindre toujours.

. . . .

L'homme dès en naissant crie & verse des pleurs,
Ces pleurs sont un langage & non pas une plainte.

. . . .

Pendant deux ans entiers, captif en un berçeau,
Il souffre — avant d'être arbre, il faut être arbrisseau.

. . . .

La nature nous a prodigué tous ses dons ;
Nous abusons de tout, & puis nous nous plaignons !

. . . .

On ne sçait ce que c'est que de payer ses dettes ;

Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.

. . . .

Ainsi donc, comme un baume en notre affliction,
Le Ciel nous envoya la consolation.
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige :
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé.
Il faut aimer les gens non pour soi, mais pour eux.

. . . .

Et quand j'aurai besoin de lui, je me dirai ;
Il vit content ; alors, je me consolerai.

. . . .

Eh quoi, mon cher ami, vous faites des heureux,
Et vous doutez encore si vous-même vous l'êtes !

. . . .

C'est avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

. . . .

Quoi ! vous avez gagné deux fois cent mille écus ?
On peut bien les gagner, quand on les a perdus.
En quelque sorte on peut faire sa destinée.

. . . .

Quel bonheur est le mien !
Pour moi d'un petit mal, il résulte un grand bien, &c.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE V.

Discours sur l'Amour de la Patrie, prononcé le 18 Novembre 1787, dans l'Eglise Cathédrale d'Orléans, devant l'Assemblée Provinciale de l'Orléanois; par M. l'Abbé de Thorame, *Membre de la même Assemblée, Chanoine & Sous-Doyen de l'Eglise Cathédrale de Blois, Vicaire général de Lisieux. A Orléans, chez* Couret de Villeneuve, *& se trouve à Paris, chez* Nyon *l'aîné rue du Jardinet,* Cuchet *rue & hôtel Serpente,* Belin *rue St. Jacques, &c.*

L'ORATEUR ne pouvoit choisir un sujet plus intéressant, plus analogue à la circonstance; en effet le patrio-

tisme doit être l'ame de ces Assemblées, établies par notre auguste Monarque, pour le seconder dans ses vues bienfaisantes, pour réformer les abus, adoucir le fardeau des impôts, les répartir avec une juste égalité & porter au pied du thrône, les vœux & les besoins des Provinces; c'est là sur-tout que les intérêts particuliers doivent se taire devant l'intérêt commun; c'est là sur-tout que les citoyens choisis dans les différens ordres de l'état, doivent s'oublier eux-mêmes, se dépouiller de toute passion, & superieurs à la crainte comme à l'espérance, ne s'occuper que du bonheur public dont ils sont les dépositaires & les ministres; la patrie les voit, les entend, elle compte sur leur probité ferme & courageuse; c'est de leur sagesse & de leurs lumières qu'elle attend le remède aux maux dont elle est depuis si long-temps affligée.

L'amour de la patrie est un sentiment qui semble d'abord particulier aux républiques; la liberté, l'égalité dont jouissent les citoyens, & qui leur

élèvent l'ame, la part qu'ils ont au Gouvernement de l'état, la frugalité même & la sévérité des mœurs, qui rend moins pénible le renoncement à soi-même, tout concourt à inspirer & à fortifier le patriotisme ; mais il ne faut pas croire que cette vertu soit étrangère aux monarchies bien reglées : & les françois sur-tout en ont donné dans tous les temps, les preuves les plus éclatantes. S'ils n'ont pas les motifs qui animent les Républicains, ils en ont d'autres non moins puissans ; La voix de l'honneur, l'amour pour leur Souverain, qu'ils sont accoutumés à regarder comme un père, plutôt que comme un maître ; l'estime pour leur nation qui, par la politesse de ses mœurs, par sa littérature, ses arts & ses richesses, tient le premier rang dans l'Europe & même dans le monde entier. Mais en général le plus noble & le plus sûr fondement du patriotisme dans les monarchies Européennes, c'est la religion. C'est aussi sous ce point de vue que M. l'Abbé *de Thorame* a dû l'envisager dans un discours chrétien. La religion chrétienne com-

mande & inspire l'amour de la patrie; elle le règle & le consacre : tel est le plan très-juste, quoique trop symétrique, que l'Orateur établit.

Bayle a osé avancer qu'une société de véritables chrétiens ne pourroit pas subsister, parce que détachés de tout, uniquement occupés d'une autre vie, & ne connoissant d'autre patrie que le ciel, ils négligeroient absolument tous les intérêts temporels. L'illustre *Montesquieu* a réfuté ce paradoxe d'une manière victorieuse. De véritables chrétiens » seroient, dit-il, des ci-» toyens infiniment éclairés sur leurs » devoirs, & qui auroient un très-» grand zèle pour les remplir : ils sen-» tiroient très-bien les droits de la » défense naturelle : plus ils croiroient » devoir à la religion, plus ils pense-» roient devoir à la patrie. Les prin-» cipes du christianisme bien gravés » dans le cœur, seroient infiniment » plus forts, que ce faux honneur des » monarchies, ces vertus humaines » des républiques & cette crainte ser-» vile des états despotiques ».

La religion commande aux chré-

tiens, l'amour de leurs semblables, le respect & la fidélité pour leur légitime souverain ; l'obéissance aux Magistrats & aux loix ; elle leur commande de remplir avec l'exactitude la plus scrupuleuse tous les devoirs de leur état, de pratiquer toutes les vertus qui font l'honnête homme & le bon citoyen ; elle leur présente dans les livres sacrés des exemples admirables de patriotisme : à ses préceptes, elle joint les motifs les plus capables de les faire observer ; & nous dispose aux plus généreux sacrifices par ses maximes & par ses promesses. Rien ne prouve mieux combien le christianisme est propre à faire de bons citoyens, que la conduite des premiers chrétiens qui, sous la tyrannie des Empereurs, au milieu de la corruption de Rome dégradée & avilie, se distinguoient par un patriotisme alors inconnu, & dont les Romains eux-mêmes ne conservoient pas les moindres vestiges.

» Rassemblés en secret dans de pieux » asyles, les chrétiens de l'Empire ne » cessoient de prier pour la conservation » du Prince, pour le salut & la félicité

» de l'état. Ce culte seul, où leurs
» concitoyens n'étoient pas oubliés,
» les séparoit du milieu d'eux. Par-tout
» ailleurs la patrie n'avoit pas de ser-
» viteurs plus fidèles, ni de plus cou-
» rageux défenseurs. Nous montons
» sur vos vaisseaux, disoit *Tertullien*
» au sénat; nous combattons dans vos
» armées, nous cultivons vos terres,
» nous partageons les soins de votre
» commerce; dans tout ce qui a rap-
» port aux devoirs de la société,
» qu'avons-nous qui nous distingue,
» si ce n'est peut-être plus d'empres-
» sement à les remplir? C'est parmi
» ceux de notre religion que vous
» trouvez vos meilleurs citoyens.
» Objets continuels de votre haine,
» causons-nous quelque trouble dans
» l'Empire? Prenons-nous part aux
» factions qui l'agitent, ou aux sédi-
» tions qui s'y élèvent. Comptez tous
» les attentats commis sur la personne
» des Empereurs, & dites s'il en est
» un que vous puissiez imputer aux
» chrétiens ».

On voit par cet exemple, que tout Gouvernement dont les vues seront

justes & saines, s'attachera beaucoup à maintenir la religion, pour conserver dans les cœurs l'amour de la patrie; en ne consultant même qu'une politique purement humaine, il proscrira sévèrement tout ce qui pourroit affoiblir le respect dû à la religion; parce que les bons chrétiens sont nécessairement de très-bons citoyens, toujours disposés à sacrifier à leurs devoirs, & au bien commun, leurs plaisirs, leurs intérêts, leurs passions particulières: chez les Romains eux-mêmes le patriotisme étoit fondé en partie sur la religion, & si quelque Philosophe s'étoit avisé d'insinuer au peuple que *Romulus* n'étoit pas fils de *Mars*, que les boucliers sacrés n'étoient pas descendus du Ciel; s'il s'étoit égayé au dépens des Prêtres Saliens & des Vierges de Vesta, qui prêtoient en effet beaucoup à la plaisanterie; il eût infailliblement éteint dans les cœurs, cet enthousiasme patriotique pour une ville sacrée, à qui les Dieux promettoient l'Empire du monde; il eût abatardi la nation sous prétexte de l'éclairer; ses railleries

eussent été des crimes d'état, quelque ingénieuses, quelque piquantes qu'elles eussent pu paroître à la bonne compagnie; l'Auteur eût été un très-mauvais Philosophe sans aucune connoissance du cœur humain, puisqu'il n'auroit pas sçu que tout ce qui tend à élever l'ame & l'imagination d'un peuple, tout ce qui peut le porter aux grandes actions & aux grandes vertus, est infiniment respectable; que l'erreur qui fait de grands hommes, des hommes vertueux, vaut mieux que la prétendue vérité qui fait des lâches, des libertins & des égoïstes: & qu'en général il n'y a rien de plus funeste au genre-humain, que cette triste & désolante philosophie qui concentre l'homme en lui-même, & détruit les précieuses illusions qui aggrandissent son être, & donnent l'essor à ses facultés. Aujourd'hui les Turcs qui n'ont pas sujet d'aimer beaucoup leur gouvernement & leur patrie, y sont encore fortement attachés par la religion: vouloir leur ôter les rêveries de l'alcoran sans rien substituer à la place, ce seroit leur ôter le cou-

rage & l'énergie qui les rend encore redoutables, & les livrer presque sans défense à leurs ennemis.

M. l'Abbé *de Thorame* voit dans *nos infidélités à la religion, la principale source de l'affoiblissement du zèle patriotique* en France : « voilà, Messieurs, ce qui nous inspire un double intérêt, lorsqu'en vous annonçant les vérités de la foi, ces vérités saintes, qui sont le salut de nos ames ; nous sentons qu'elles sont encore le rempart de l'état & le fondement le plus ferme du bonheur public. Voilà ce qui augmente l'amertume de notre douleur, lorsque nous voyons que les efforts de notre zèle demeurent inutiles. Malheureux ! encore quelques jours, & nous n'avons plus de foi, plus d'autels, ou plus qu'un vain appareil du culte sacré. Encore quelques jours ! & il ne nous reste plus de citoyens, plus de patrie ou plus que des noms vuides de sens dans toutes ces choses ».

Il ne croit pas qu'on doive attribuer cette langueur, cette indolence,

cette inertie des François au découragement que leur inspirent les maux de l'état; puisqu'au contraire, les besoins de la patrie devroient plutôt réveiller le zèle de ses enfans. » François ! s'écrie-t-il, je ne vous re» connois plus. N'est-ce pas dans les » crises les plus malheureuses de la » Nation, que vos ancêtres ont mon» tré plus de fermeté & de courage? » Rappellez-vous les journées de » *Cressy*, de *Poitiers*, de *Pavie*. A » la suite de ces batailles, non moins » désastreuses que celles de *Cannes*, » vous trouvez comme autant de » *Varron* incapables de désespérer de » la patrie, l'intrépide défenseur de » Calais; les habitans de cette ville, » célèbres par leur dévouement gé» néreux; le vaillant *Duguesclin*, dont » le bras invincible repoussa les An» glois du Royaume; & ce fameux » Connétable de Montmorency, qui » sortant des prisons de l'Espagne, » enflammé d'une nouvelle ardeur, » remplit plusieurs règnes du cours » de ses victoires, & le monde entier » de l'éclat de sa renommée. Songez

» à cette époque, la plus déplorable
» de toutes, où le successeur d'un
» Prince infortuné, Charles VII fut
» menacé de perdre la couronne. Les
» ennemis avoient établi leur empire,
» jusque dans la Capitale. La Ville
» où je vous parle; cette Ville assiégée,
» & prête à se rendre, étoit notre
» dernier asyle; & tandis que la Mo-
» narchie alloit être engloutie sous ses
» ruines, parut cette illustre Héroïne
» dont on révère ici la mémoire. In-
» terrogez ces murs témoins de son
» triomphe; observez autour de vous
» ces antiques monuments de sa
» gloire; & soit que cette fille extraor-
» dinaire fut inspirée par le Ciel, ou
» guidée par sa seule valeur, souve-
» nez-vous de quel affreux péril vos
» pères par son secours ont sauvé la
» patrie ».

En terminant cette première partie, l'Orateur se livre aux plus douces espérances; il voit déjà briller « l'au-
» rore des beaux jours que la bonté
» paternelle de notre Monarque pro-
» met à la nation : que n'entrepren-
» dra-t-il pas pour notre bonheur,

» aidé de la sageſſe des conſeils qu'il
» a puiſés parmi les principaux de la
» nation, ſecondé du génie & de
» l'activité du miniſtre qu'il a revêtu
» du même pouvoir que *Pharaon* mit
» autrefois entre les mains du ſage
» *Joſeph*, pour prévenir les malheurs
» d'une ſtérilité générale; combien de
» ſacrifices n'a-t-il pas déjà faits au
» ſoulagement de ſes peuples, com-
» bien de retranchemens autour de
» ſa propre perſonne, quel ordre,
» quelles économies portées dans
» toutes les parties de l'adminiſtra-
» tion! Au milieu de ces grands mou-
» vemens dont nous ſommes l'objet
» pourrions-nous, ô mes concitoyens!
» pourrions-nous encore reſter inſen-
» ſibles? Ah! que l'amour du bien
» public enflamme tous les cœurs;
» que tout intérêt propre s'immole à
» l'intérêt général; & qu'il ſoit dit à
» la gloire du nom françois, que
» l'époque de notre diſette eſt deve-
» nue, comme autrefois en Egypte,
» celle de l'abondance & de la proſ-
» périté de l'Empire ».

L'Orateur fait voir dans la ſeconde partie, comment la religion règle &

consacre le patriotisme. Dans les anciennes Républiques, l'amour de la patrie étoit une espèce de fanatisme aveugle, qui souvent entraînoit les hommes dans des excès contraires à la justice & à l'humanité. C'est ce fanatisme qui arma les uns contre les autres, les différens peuples de la Grèce, jaloux d'assurer l'Empire à leur patrie; qui bannit d'Athènes tant de grands hommes suspects à leurs citoyens, par la supériorité même de leur mérite; c'est l'enthousiasme pour la dignité de citoyen qui rendoit les Spartiates inhumains envers leurs esclaves, dénaturés envers leurs propres enfans: le patriotisme mal dirigé, fit des Romains un peuple de brigands & d'usurpateurs : cet *Horace* qui tue sa sœur pour avoir pleuré la mort de son amant, n'est pas un citoyen, mais un barbare; ce *Mucius Scevola* si vanté, qui se glisse dans le camp de *Porsenna* pour le poignarder, n'est pas un citoyen, mais un assassin féroce. Ces fiers républicains s'aimoient eux-mêmes dans leur patrie, & quand ils en étoient dédaignés ou offensés, leur amour propre

révolté changeoit des citoyens en ennemis ; *Alcibiade* dans son courroux oublie qu'il est Athénien & devient Spartiate : la vengeance fait un Volsque du Romain *Coriolan*.

Mais l'amour de la patrie qui, dans les Grecs & les Romains, étoit une passion, est une vertu dans le véritable chrétien : attaché au gouvernement sous lequel il est né non par un amour propre exalté, mais par des principes surnaturels & immuables, il sçait concilier le patriotisme, avec la justice & avec l'humanité : son amour pour ses citoyens n'est point exclusif, & ne lui inspire ni haine ni mépris pour les habitans des autres contrées : il est citoyen sans cesser d'être ami, d'être époux & père ; sans cesser d'être homme, & la voix de la patrie ne le rend point sourd à celle de la nature ; son zèle n'est excité ni par les honneurs, ni par les récompenses, il n'est réfroidi ni par l'injustice, ni par l'ingratitude. Le témoignage de sa conscience lui suffit : le bien public est le seul objet de ses

travaux, & ce n'est pas des hommes qu'il attend sa récompense.

La charité qui est la base du Christianisme, n'est donc qu'un patriotisme épuré. C'est à cette vertu que l'on doit une foule d'établissemens si utiles à la société & à l'humanité; & les généreux sacrifices des anciens patriotes Grecs & Romains, n'égaleront jamais l'admirable dévouement des modernes héros de la religion chrétienne, tels que *St. Vincent de Paul* & tant d'autres : ce que l'Orateur dit ici de la charité chrétienne, eût mieux convenu à la première partie où il y a plus de lieux communs que de raisonnemens : il pouvoit même s'épargner la peine d'une division aussi compassée.

Ce discours a de la chaleur & du mouvement, le style en est noble, rapide, énergique; il rappelle ces siècles brillans d'Athènes & de Rome, où l'éloquence s'unissoit à la politique. Je ne puis mieux terminer cet article que par cette apostrophe pathétique aux membres de l'Assemblée provinciale, morceau où M. l'Abbé *de Tho-*

rame, se montre aussi zèlé patriote, que bon Orateur.

» Quelles fonctions plus importan-
» tes & plus dignes de lui, que celles
» qui ont éré confiées à votre sagesse ?
» Ce n'est pas seulement par la pesan-
» teur & la multiplicité des tributs que
» le génie des inventions fiscales a
» reproduits sous tant de formes diver-
» ses, c'est plus encore, peut-être,
» par les vices d'une perception oné-
» reuse & d'une distribution inégale,
» que la misère du peuple est portée
» à son comble. Anathême au vil
» courtisan, trompeur mercénaire des
» Rois, qui n'a que le cri des impo-
» sitions dans la bouche. Son zéle
» adulateur pour l'éclat de la dignité
» souveraine, n'est qu'une avidité
» déguisée qui dévore elle-même la
» substance publique. Mais hélas ! j'ose-
» rai déplorer une vérité non moins
» douloureuse. Souvent l'intérêt pro-
» pre défend sa seule cause dans la
» cause du peuple, & ce peuple dont
» on peint si vivement la misère, ce
» peuple qui rencontre tant de pro-

» tecteurs puissans auprès du trône,
» n'en trouve plus un seul contre le
» riche, & reste toujours victime de
» sa foiblesse. Vous le verrez, Mes-
» sieurs, & pourrez-vous le voir sans
» répandre des larmes ¿ Vous verrez
» le pauvre cultivateur du champ de
» ses pères, celui qui n'a que ses
» bras pour cultiver les nôtres,
» l'homme laborieux qui n'existe que
» pour la patrie, & pour qui la patrie
» semble ne pas exister, accablé sous
» le faix de ses contributions & dans
» l'impossibilité d'y satisfaire, souffrir
» sans murmurer, la rigueur des exé-
» cutions qui fondent sur sa cabane,
» présenter de ses propres mains quel-
» ques lambeaux témoins irrécusables
» de son indigence, & disputer à
» peine la paille qui sert à son repos.
» Grand Dieu! & à côté de ce citoyen
» utile & malheureux, vous verrez
» le possesseur d'un vaste domaine,
» ce riche indolent qui ne vit que
» pour soi, & sur qui la patrie verse
» tout ce qu'elle a d'avantages & de
» douceurs, repousser le fardeau des
» charges publiques, & trouver dans

» son crédit, dans sa puissance &
» jusques dans sa fortune, des moyens
» d'en soustraire la dette aux besoins
» de l'état ».

Je suis, &c.

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire.

L'HISTOIRE, Monsieur, nous apprend que plusieurs peuples de l'antiquité ont eu leur folie. Celle des Abdéritains étoit de se livrer à des éclats de rire immodérés, & de chanter en dansant les plus beaux vers d'*Euripide*. C'étoit, comme on le voit, une folie très-gaie, & qui du moins annonçoit du goût. Nous avons aussi la nôtre, mais d'un genre bien différent. Elle est morne, triste, maussade. C'est de toutes les folies la plus malheureuse. Nous ne chantons pas avec enthousiasme les vers de *Racine* ; mais nous

raisonnons, raisonnons & toujours raisonnons pour prouver que ce qui s'est fait de son temps est détestable; que ce beau siècle dans lequel on avoit cru que la main du génie avoit tout élevé, tout régénéré, tout perfectionné, n'a cependant été éclairé, que par les foibles lueurs d'une raison à peine naissante. Il a même paru un observateur plus scrupuleux, qui en fixe la première apparition à l'année courante 1788; de sorte que suivant lui, il n'y a pas plus de deux mois que le genre humain a cessé de déraisonner. On sent que ses idées ne sont pas faites pour plaire autant que de beaux vers, & qu'il y avoit plus de plaisir avec les foux d'Abdere, qu'avec ceux de Paris. Un des caractères de la manie régnante, est de vouloir tout renverser, tout détruire. C'est la fureur des barbares. On diroit qu'un génie ennemi de la grandeur de la France, souffle dans tous les cœurs, cette rage destructive, pour nous mettre au niveau des autres nations, en abolissant les monumens qui établissoient notre supériorité sur elles.

Légiſlation, politique, éducation, tout devient l'objet des déclamations du moindre écrivailleur. S'imagine-t-il en ſe levant qu'il eſt Philoſophe; auſſi-tôt un ſaint transport le ſaiſit, & le voilà qui rend des oracles. En public, dans les converſations particulières, dans les ouvrages de toute eſpèce, ce n'eſt que projets, plans de réforme, coup-d'œil philoſophique, nouveaux eſſais, nouveaux ſyſtêmes. On eſt inondé, écraſé, anéanti. Que ce peuple étoit ſage, qui fatigué des innovations ſans ceſſe renaiſſantes, qu'on vouloit introduire dans ſon gouvernement, avoit décidé que quiconque déſireroit propoſer de nouvelles loix, paroîtroit en public la corde au cou, afin d'être puni ſur-le-champ, ſi elles n'étoient pas agréés! J'avoue que ſi le remède étoit efficace, il étoit un peu violent, & que nos mœurs ſont plus douces. En attendant qu'on ait trouvé un moyen d'arrêter les progrès de cette maladie, je vais vous rendre compte d'un ouvrage qui prouve juſqu'à quel point elle influe ſur la raiſon. C'eſt une lettre inſérée

dans le n°. 4 du Mercure de cette année, à l'article, *variétés*, qui ne sont pas des *variétes amusantes*. L'anonyme est censé voyager; pour moi, je suis persuadé qu'il ne sort pas de Paris. Quoiqu'il en soit, il arrive à Toulouse, & s'arrête à l'hôtel du Grand-Soleil; ne croyez pas cependant que ce soit l'enseigne de l'Auberge: c'est l'emblême de l'Auteur. Oui, c'est lui qui est ce Grand-Soleil, & qui va nous éclairer, en dissipant tous nos préjugés. Il falloit qu'il eût de bien fortes raisons pour passer par Toulouse, puisqu'il dit que pour y aller, il allongea son voyage de près de cent lieues; & toutes ses raisons se réduisent au desir de voir un collége, l'ancien collége des Jésuites. Mais pourquoi ce desir si vif? C'est que presque tous les hommes de sa famille, pendant plusieurs générations, y ont fait leurs premières études. Vous comprenez bien qu'il n'en nomme aucun; il fait seulement le portrait de son père & d'un de ses frères, qui, d'après ce qu'il en dit, paroît avoir été un polisson & un fort

mauvais ſujet. Voilà la fable : elle n'eſt pas bien riche ; & n'a pas demandé de grands efforts d'imagination : au reſte ce n'eſt que le prétexte de la lettre. Le véritable objet de celui qui l'a écrite, eſt d'amener une diſſertation ſur l'éducation publique, & il ne tarde pas à entrer en matière ; *les Jéſuites ne ſont plus, l'Oratoire eſt ſans émulation, parce qu'elle eſt ſans rivale ; il n'y a plus d'éducation nationale dans le Royaume. On gémit partout de ce malheur.* Oui, c'eſt un malheur, & on a raiſon d'en gémir. Qu'y a-t-il en effet de plus malheureux que de voir la jeuneſſe, douce eſpérance de l'état, abandonnée à elle-même, ſans principes, ſans mœurs, ſans connoiſſances, nous annoncer une génération perverſe. Sans doute vous en gémiſſez vous-même, plus que perſonne. Eh bien, vous avez tort. *Réjouiſſez-vous-en.* Pourquoi, me direz-vous ? Avant de répondre à cette queſtion, notre homme va vous en faire une. *Savez-vous pourquoi il n'y a plus d'éducation nulle part ?* La réponſe paroîtra facile : d'abord

il eſt faux qu'il n'y ait plus d'éducation nulle part, puiſque celle de la Capitale eſt entre les mains d'un corps ancien & recommandable, de l'univerſité, appellée à juſte titre la mère des bonnes études : en ſecond lieu, s'il n'y a plus d'éducation dans les provinces, la raiſon en eſt toute ſimple ; c'eſt que ceux qui en étoient chargés, n'exiſtent plus ; c'eſt qu'on leur a ſubſtitué non un corps, mais des membres épars & iſolés, qui ne tiennent à aucun corps, à aucune règle, qui ne connoiſſent ni unité, ni centre commun, qu'aucune inſpection générale & coercitive, ne contient dans le devoir, & qui ſont ſouvent tirannisés par l'ignorance & l'irreligion. Voilà ce que vous direz ; eh bien, vous vous tromperez encore. Ecoutez : *c'eſt que les erreurs qu'on ne détruit pas, qu'on défend même encore, tombent d'elles-mêmes*. Voilà pourquoi il n'y a plus d'éducation. Cette raiſon ne vous ſatisfait pas ? en voici une ſeconde qui ſuit immédiatement la première : *c'eſt qu'il y a plus de goût, plus d'inſtruction véritable aujourd'hui dans les*

conversations frivoles du monde, que dans les livres élémentaires des colléges. Voilà, je le répète, pourquoi il n'y a plus d'éducation nationale. L'Auteur dans l'excès de joie que lui cause le dépérissement de l'éducation, s'écrie de nouveau : *réjouissez-vous*, & il dit enfin, pourquoi. *Les Edifices gothiques tombent, & vous laissent la place pour élever de simples & majestueux Edifices d'Architecture grecque.* D'après cela, je ne vois pas pourquoi l'on en a tant voulu, jusqu'à présent à *Neron*. S'il fit mettre le feu à Rome ; s'il *se réjouit*, au milieu des ruines de sa patrie, c'est qu'il vouloit avoir de la place pour élever des Edifices simples & majestueux, & il les éleva. Cependant si au lieu de construire de beaux monumens, on n'en construit point du tout, ou qu'on n'en construise que de bizarres & de monstrueux, n'auroit il pas mieux valu laisser subsister les anciens, tout gothiques qu'ils étoient. On voit pourquoi il les appelle gothiques ; c'est qu'ils ont été bâtis dans des siècles où la raison n'avoit pas encore paru. On voit aussi ce qu'il

entend par raison. Après avoir ainsi montré jusqu'où va la sienne, il fait une légère excursion dans le pays de l'érudition. *Jamais la législation & l'éducation ne furent séparées chez les peuples de l'antiquité.* C'est faux ; *il y eût même des peuples & ce ne furent ni les moins illustres, ni les moins heureux qui n'eurent pour toute législation qu'une éducation nationale.* C'est encore faux ou inintelligible. On parle ensuite de l'ouvrage du P. *Rapin*, sur l'éloquence, & on l'appelle un excellent ouvrage *pour le temps.* Remarquez que ce tems dont on parle avec tant de mépris, étoit le siècle de *Louis XIV.* Qui ne seroit indigné en voyant tant d'ignorance, joint à tant de présomption ! qui ne s'écrieroit ? Voilà donc les détracteurs du plus beau siècle de la nation, de prétendus philosophes,

Riches pour tout mérite en babil importun,
Inhabiles à tout, vuides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule & d'une impertinence,
A décrier par-tout les lettres & la France.

Mais modérons-nous & continuons.

Voici un échantillon du ſtyle amphatique de ces Meſſieurs. *J'oſe le dire, il n'y a pas plus de ſoixante ans en Angleterre, & il n'y en a pas plus de trente en France, qu'on eſt capable de tracer un bon plan d'éducation publique.* Voilà donc, ſuivant notre Auteur, la première hegire de la raiſon en France. Elle naquit il y a trente ans. C'eſt du moins nous accorder plus que celui qui ne la fait naître que de cette année. Cette opinion eſt la plus généralement ſuivie parmi nos Philoſophes, parce que c'eſt à peu près à cette époque que parut l'Encyclopédie, le premier ouvrage qui nous apprit à penſer, & auquel le ſeul *Perrault*, de tous les écrivains du dernier ſiècle, auroit été en état de fournir quelques articles :

Mais *Perrault* plus profond, *Diderot* nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il eſt, petille de génie :
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.

Les *la Bruyère*, les *Fenelon*, les *Molière*, les *Paſcal*.

Et tous ces demi-Dieux, que l'Europe en délire

A depuis cent hivers l'indulgence de lire ;

Etoient bons pour leur temps ; mais ils n'auroient pu rien faire de passable dans le nôtre.

Ce sont de vains auteurs qui ne pensent jamais.

Jusqu'alors un tel ouvrage étoit au dessus des forces réunies des plus grands hommes ; & je n'apperçois pas même dans toute l'histoire de l'esprit humain, une autre époque où il ait été en état de se tracer à lui-même ces routes sûres qui peuvent le conduire à sa perfection. Tous ces grands hommes réunis de l'antiquité n'auroient pas pu tracer un bon plan d'éducation ; & cependant on dit plus bas que *chez les anciens, les Législateurs plioient à leurs hautes spéculations, les hommes & les choses.* Plier à ses hautes spéculations les hommes & les choses, c'est maîtriser la nature entière, c'est faire des prodiges, & l'Anonyme veut nous

faire croire que des hommes si étonnans n'auroient pas pu faire un plan d'éducation. Il regarde donc un pareil ouvrage, comme très-difficile. Non, au contraire, car il s'exprime ainsi dans la même page : *On parle sans cesse de la difficulté & même de l'impossibilité d'opérer le bien en tout genre, & on ne songe pas qu'il y a un bien qui rendroit tous les autres infiniment faciles, & qui l'est beaucoup lui-même ; c'est cette éducation nationale dont je parle.* Pourquoi donc la chose étoit-elle impossible autrefois, quoiqu'elle fût très-facile ? *C'est qu'un bon plan d'éducation nationnal n'a été possible que, lorsque l'analyse de l'entendement humain a été faite par* Locke, *chez les Anglois, & par les disciples en France :* Il est aisé de répondre que l'ouvrage de *Locke* ne rend un plan d'éducation, ni plus facile, ni plus difficile, parce que ce sont deux choses qui n'ont rien de commun entr'elles ; que pour faire un bon plan d'éducation, il faut sans doute connoître l'esprit humain, mais qu'il est très-possible de le connoître, sans l'avoir analysé

dans un écrit particulier ; que tous les grands hommes & législateurs de l'antiquité le connoissoient parfaitement, puisqu'ils plioient à leurs hautes spéculations, les hommes & les choses ; que le livre de *Locke* ne dit que ce que chacun sent au-dedans de soi-même, avec cette différence qu'on ne sent pas au-dedans de soi-même, que la matière puisse penser, comme l'avance ce Philosophe que sa hardiesse a rendu si cher à nos cerveaux brûlés. Voulez-vous que je vous prouve, d'après les raisonnemens de l'auteur, qu'il n'y a ni ne peut y avoir que des beautés triviales dans *Homère*. Ecoutez. *Pour produire des beautés neuves, il faut un art.* On avoit cru jusqu'à présent qu'il falloit du génie. *Et le secret de cet art a été dérobé à la nature, par* Locke, *& par ses dignes disciples.* S'ils ont dérobé ce secret à la nature ; il étoit donc inconnu avant eux. *Homère*, & toute l'antiquité ignorant l'art, qui n'existoit pas encore, de produire des beautés neuves, n'ont donc rien créé. ô *Perrault*, *Perrault*, que n'avois-tu l'esprit d'inventer un

pareil argument, contre les anciens ; c'en étoit fait de *Boileau*. Ces pauvres anciens, notre homme en parle comme il veut, & les fait marcher comme il lui plaît. *Si les anciens se sont trouvés quelquefois dans ces routes sûres, &c.*, *c'étoit par hazard ; ils en sortoient trop souvent, & lors même qu'ils ne les abandonnoient point, ils y restoient.* Auroit-on cru que, quand on n'abandonne pas un endroit, on y reste. C'est cependant ce que faisoient les anciens. *Ils s'y promenoient & ils n'avançoient pas.* Ils marchoient donc à reculon. Ce style paroîtra ridicule & niais aux gens sensés. les autres l'appelleront sublime & profond, parce que, de nos jours sur-tout, on admire tout ce qu'on ne comprend pas : *libidine humani ingenii obscura credendi.* Au reste on n'a vu jusqu'à présent que des mots ; on n'a marché que sur des ruines ; on n'a entendu que le fracas des erreurs & des édifices gothiques, s'écroulant de toute part ; mais on ne voit rien paroître à leur place ; point de constructions nouvelles. L'auteur n'est point un Architecte ; ce n'est

qu'un manœuvre dont l'unique talent est de démolir. Incapable d'élever la moindre chaumière, il seroit le plus heureux des hommes, si on lui permettoit d'abattre la belle colonnade du Louvre. On imagine bien où il en veut venir; on sent quel est l'objet principal contre lequel il dirige son plan de destruction. Mais il n'ose le nommer. il tergiverse, il veut qu'on le devine. Les premiers chrétiens à qui l'on donnoit avec raison le nom de Philosophes, n'usoient pas de tous ces détours. Ils parloient hautement contre le paganisme, & nommoient chaque chose par son nom. Nos prétendus philosophes ne sont pas si braves. Ils desireroient bien nous délivrer de nos préjugés; mais ils ne voudroient pas que ce fût à leurs risques & périls. Ils ne craignent pas Dieu, mais ils redoutent la sévérité du censeur public; en un mot, le titre d'Apôtre les flatte, mais celui de Martyr les épouvante. C'est ainsi qu'un de leurs coryphées si adroit, si circonspect dans ses écrits, colportoit nos plus mauvais livres de maisons en maisons,

pour en corrompre les laquais, & exerçoit dans l'obſcurité un proſelytiſme qui ne pouvoit le compromettre. Voici néanmoins un endroit où la penſée de l'Anonyme perce davantage à travers le voile dont il a cherché juſqu'à préſent à la couvrir : *Ah ! ſi l'on écarte ſeulement des enfans tout ce qui eſt faux & inintelligible, la nature toute ſeule leur enſeignera à être touchés de ce qui eſt beau, à être ſaiſis par ce qui eſt vrai.* Il n'entre rien de faux & d'inintelligible dans l'éducation actuelle des enfans. Les premiers livres, les livres élémentaires ne renferment que des règles de Grammaire, & une grammaire n'étant que le réſultat des principes d'une langue, peut être mal faite, mais ne peut pas être fauſſe. Ils ne ſont pas non plus inintelligibles ; puiſque les enfans, avec un peu de travail & d'attention, les comprennent parfaitement. Ce que l'on avance ici, feroit donc un menſonge & une abſurdité, ſi ce n'étoit quelque choſe de pire. Oui, oui, Monſieur le voyageur, vous avez beau courir la poſte, je vous

tiens. Je vois ce que vous entendez par *faux & inintelligible*, & si je ne craignois de faire un blasphême, je nommerois cet objet sacré que vous voulez immoler à la nature. Voilà la base de tous vos raisonnemens, ou plutôt la clef de toutes vos ænigmes... Vous croyez peut-être que je vais me fâcher. Point du tout. J'ai pitié de votre folie. Il faut avoir perdu l'esprit, pour rejetter de l'éducation, la seule chose, sans laquelle il ne peut y avoir d'éducation, même physique. Vous ne voulez plus d'autre école que celle de la nature, & *de la nature toute seule*. Vous prétendez donc qu'on a tort de *contrarier* les enfans dans leurs goûts, dans leurs inclinations, dans leurs penchants, de quelqu'espèce qu'ils soient, & vous regardez comme un imbécille, celui qui a dit, en parlant de l'homme moral;

Que pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Croyez moi, la nature toute seule menera bientôt vos élèves dans les

ces Messieurs qui se contentoient autrefois de se dire citoyens du monde, en sont devenus les Monarques. Ils foulent à leurs pieds les puissances, & marchent sur les trônes. Je vous dirai néanmoins que je ne suis pas la dupe de ces nouvelles divinités, & l'anonyme entr'autres, me permettra de lui exprimer, par une bouche étrangère, tous mes sentimens pour lui. Il est trop érudit, pour ne pas connoître le trait d'histoire que je vais rapporter. Un Empereur Romain qui ne manquoit pas d'esprit, mais qui n'avoit ni jugement ni bon sens, s'imagina être un Dieu, & voulut être honoré comme tel, même de son vivant. Il s'avance donc sur la place publique, habillé en *Jupiter*. Le peuple tombe à ses pieds & l'adore. Un savetier gaulois, au lieu de l'adorer, éclate de rire. *Caligula* furieux, lui demande avec le ton majestueux du maître de l'Olympe, quelle est la cause de son peu de respect & ce qu'il pense de lui. Ce que je pense de vous, répond le gaulois toujours en riant.....

. . . .

Je pense.....que vous êtes...., un grand fou.

J'ai l'honneur d'être, &c.

FERLET, *Chanoine de St. Louis du Louvre.*

Imitation de l'Epitaphe latine de Madame Louise.

Atavis edita Regibus
Et benè dilecti Regis filia,
Cui totus viluit orbis,
Hîc stat Ludovica,
Miserorum salus,
Carmelitanarum exemplar,
vivit :
Non moritur virtus;
Nou Sepelitur gloria.

Par M. le Marquis de Caraccioli.

Louise eut des Rois pour ayeux ;
Un Roi bien aimé fut son père ;
Grandeurs & pompes de la terre
Parurent viles à ses yeux :
De l'orphelin, du pauvre elle devint la mère,
Des filles du Carmel l'exemple le plus beau.
A l'abri de la mort & de sa faulx cruelle,
Louise vers les cieux prend un essor nouveau ;
Elle vit : la vertu ne peut qu'être immortelle ;
Et la gloire s'élève au-dessus du tombeau.

De Saucy.



Aux Mânes de M. le Cauchois, *Avocat au Parlement de Rouen, & défenseur & sauveur de la fille* Salmon.

TOI qu'on eut autrefois déifié dans
Rome,
Généreux le Cauchois, cœur sublime,
grand homme,
C'en est fait.... tu n'es plus!.... Et la
mort, sans pitié,
Frappe du même coup, & ta tête si chère,
Et tant d'infortunés de qui tu fus le père...
Hélas! eh l'amitié!

Ainsi lorsque, naguère, à ton zèle héroïque
L'univers accordoit la couronne civique,
Elle devoit bientôt faire place au Cyprès!
Si ton bonheur, du moins, eut été sans
nuage!
Mais l'envie en frémit, & soudain de sa
rage
Tu sentis tous les traits.

Ton bras victorieux que guidoit le génie,

A peine a, pour Salmon, vaincu la calomnie,
A peine sous tes pieds le monstre est abattu;
Contraint d'abandonner sa première victime,
Il s'indigne, il s'agite, & par un plus grand crime.
Attaque ta vertu.

Quels coups il te porta! quels tissus d'impostures
Ourdirent contre toi ses mains lâches, impures!
Dois-je ici retracer un reproche outrageant.
Mais un mot; un seul mot en absout ta belle âme,
On t'osoit accuser du gain le plus infâme,
Et tu meurs indigent!

Chez la postérité qui pour toi vient de naître;
Qui saura te venger, en te faisant connoître,
Des honneurs immortels te seront décernés;
La tombe désormais va protéger ta gloire,

Et l'on verra suivis d'une longue mémoire,
Tes jours trop tôt bornés.

Si venger l'innocent est un mérite insigne,
Si du plus noble état c'est l'emploi le plus digne,
Qui doit-on plus que toi, respecter & chérir ?
Va, je l'ose promettre à tes mânes paisibles,
Tant qu'il existera quelques ames sensibles,
Ton nom ne peut périr.

O combien de regrets à ton heure suprême !
Themis s'est affligée, oui Themis elle-même.
Eh quel homme de bien n'a pas pleuré sur toi !
Mais, vois de ton ami l'affliction profonde ;
Nulle ne la surpasse, & Salmon seule au monde
Te pleure autant que moi.

*D.** T.****

Avis sur la nouvelle édition des sermons de M. l'Abbé de Cambacérès, *augmentée d'un discours préliminaire. 3 vol. in-12, prix relié 9 liv. Chez* Mérigot *le jeune, Libraire, sur le Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

Ces Sermons sont trop connus, pour avoir besoin d'un nouvel éloge : généralement accueillis du public à la première Edition, ils réunirent les suffrages de tous les Journalistes ; nous ne pouvons donc mieux annoncer cette nouvelle Edition qu'en rappellant ici le jugement qu'ils en ont porté. Le Journal des Sçavans, Octobre 1781, en rendant compte de ces nouveaux Sermons, relève quelques négligences qui pourroient déparer un style, dont le principal mérite seroit

l'élégance, mais qui ne sont absolument rien, dit le judicieux Journaliste, & sont à peine apperçus dans une éloquence piquante, originale, rapide & entraînante, comme celle de l'Auteur de ces sermons, qui a d'ailleurs beaucoup de ces grands traits, qui distinguent l'homme éloquent, de l'homme disert. Après avoir ainsi caractérisé le nouvel Orateur, l'Auteur du Journal termine son extrait par ces paroles. « M. l'Abbé *de*
» *Cambacérès* a de la réputation, il
» nous semble qu'il en mérite encore
» davantage, & que l'impression lui sera
» plus favorable qu'à beaucoup d'au-
» tres sermonaires plus célèbres peut-
» être, avant cette épreuve de l'im-
» pression qui met tout à sa place. En
» général il traite à fond les sujets,
» & il les traite avec l'intérêt & avec
» les agrémens que ce genre peut
» admettre ». Nous n'ajouterons qu'un mot à ce jugement, c'est que si l'on se plaint du trop grand nombre de sermonaires, c'est une gloire de plus parmi tant de concurrents, d'avoir percé la foule; & sans prétendre

aſſigner les rangs, ſi quelques perſonnes ont placé M. l'Abbé *de Cambacérès*, entre *Bourdaloue* & *Maſſillon*, quand même on ne ſouſcriroit point à cette déciſion, on pourroit dire que dans une carrière auſſi brillante, c'eſt encore exceller que d'être le troiſième. Une ſeule citation ſuffira pour juſtifier cet éloge; c'eſt le morceau ſur l'immortalité de l'ame, dans la ſeconde partie du ſermon, pour le jour de Pâques. Point de peuple dit *St. Auguſtin*, ſans en excepter les payens mêmes, qui n'ait reconnu la vérité d'un avenir & d'une autre vie. Nous nous ſommes trop chers à nous mêmes pour conſentir à notre perte toute entière; l'amour-propre réſiſte en ſecret à la penſée de notre anéantiſſement. Qui, moi? diſoit un Philoſophe mourant, je pourrois me perſuader que l'eſprit, après s'être maintenu dans un corps mortel, periroit après en avoir été délivré? l'eſclave ſeroit donc moins libre après avoir briſé ſa chaîne, la lumière moins brillante après être ſortie du nuage; & l'ame priſonnière ici bas, captive & enchaînée par la

matière perdroit son immortalité en brisant sa prison & ses fers! tout se tient, tout est harmonie dans la nature; ôtez l'immortalité de l'ame, l'harmonie cesse, la chaîne est rompue, elle finit à l'homme, & l'homme ne remonte plus jusqu'à Dieu; Dieu même n'a plus dans ses œuvres une fin digne de lui, ni la vertu sa récompense. Eh! que signifient nos inquiétudes pour l'avenir? les applaudissemens de nos contemporains ne nous suffisent pas, il faut que les générations futures célèbrent nos louanges; notre ame s'élève avec fierté & s'élance dans les siècles à venir; nous voulons y porter notre nom & qu'il y vive; nous voulons exister où nous ne serons pas: rêve extravagant, pitoyable délire qui jamais ne seroit entré dans l'esprit de l'homme, si cet homme n'étoit pas immortel. La terre entière ne seroit donc qu'un tombeau, & la nature une mère malheureuse qui, penchée sur son urne funéraire, comme une ombre désolée, pleure les royaumes, les empires, les générations, & les cadavres de tant

de villes englouties dans le gouffre du néant. O homme, ô déplorable créature, quel funeste présent t'a fait le Ciel en te donnant le jour ! jetté sur cette terre couverte d'épines ; tu déchires son sein pour te nourir ; tu y tombes, tu t'y ensevélis bientôt pour jamais ; quelle dessein pour un Dieu ! quelle fin pour l'homme ! éternité, résurrection, vie à venir, vous seules pouviez expliquer l'énigme ; & si la croyance de l'immortalité de l'ame, pouvoit être fausse ou douteuse, non il n'y auroit point sur la terre de vérité aussi précieuse que ce mensonge. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, voilà le cri de l'univers & la foi de la nature. Cette vie n'est que l'ombre de celle qui nous attend ; par-tout elle trace les figures de la mort ; sa durée n'est qu'un moment ; le réveil est éternel, & nous vivons enfin, quand la mort, comme un autre *Samson*, renversant les colonnes qui soutiennent le monde, demeurera ensevelie sous ses ruines.... & comment avec une telle espérance, nos cœurs peuvent-ils encore être attachés à ce

monde ? insensés ! nous voguons sur un torrent fougueux & rapide, la terre & le rivage fuient devant nous ; & nous voulons nous y arrêter à cette terre : toujours occupés de la course, jamais du terme, nous nous roidissons contre l'impétuosité des eaux pour aborder un instant cette rive étrangère ; à peine y avons-nous touché que le courant impétueux emporte, dévore, engloutit ; & tout à disparu.

On trouve chez le même Libraire, *les Sermons du Pere Neuville*, 8 vol. *in 12* reliés, 24 liv. *les Sermons de M. l'Abbé Poulle*, 2 vol. *in-12* reliés, 5 liv. *les Sermons du P. Elisée*, 4 vol. *in 12* reliés, 12 liv. *Sermons sur la Morale, par Pleurry*, *in-12* reliés 2 liv. 10 f. *Morale tirée des Confessions de St. Augustin*, par M. l'Abbé *Grou*, 2 volumes *in-12* reliés 5 liv. *La Guide des Supérieures*, ou *Avis à une Supérieure, sur les Moyens de se bien conduire & de bien conduire les autres*, *in 8°. relié 4 liv. Les Pseaumes traduits en françois avec des Réflexions*, par le *P. G. F. Berthier*, 5 vol. *in-12* reliés 15 liv.

De Rome, *le* 6 *Février*.

Le Comte d'*Albanie*, plus connu ſous la dénomination *du Prétendant*, mourut le 31 Janvier, après une maladie de 22 jours, pendant laquelle il reçut deux fois le Viatique & la bénédiction du Pape, *in articulo mortis*. Il laiſſe une fille naturelle, reconnue depuis peu d'années ſous le nom de Comteſſe d'*Albanie*. — Le Cardinal, Duc d'*Yorck*, demeure le dernier de la maiſon *Stuart*. Il a ſignalé dans cette occaſion ſa piété & ſon courage, en rendant lui-même les derniers devoirs à ſon frère. Il en fit tranſporter le corps à ſon Evêché de Fraſcati, pour y être inhumé, & il chanta lui-même la Meſſe *corpore præſente*, & fit les autres cérémonies d'uſage. On ſent quelle victoire la piétié dut remporter ſur la nature.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE VI.

Vie de Frederic II, *Roi de Prusse, accompagnée de remarques, Pièces Justificatives, & d'un grand nombre d'Anecdotes, dont la plupart n'ont point encore été publiées. Quatre vol.* in-8°. *A Strasbourg, & à Paris, chez les principaux Libraires.*

Si *Frederic II* a été surnommé *le Grand*, ce n'est point parce qu'il fut Philosophe, car il a peut-être poussé la philosophie trop loin ; ce n'est point, parce qu'il fut Poëte, car la plûpart de ses poësies sont médiocres ; ce n'est point, parce qu'il déploya toute l'autorité du pouvoir absolu ; car il en

abusa plusieurs fois; ce n'est point parce qu'il partagea la Pologne; &c. C'est pour avoir fait de grandes choses avec de petits moyens, pour avoir renouvellé parmi nous ces prodiges de l'antiquité, où quelques poignées de braves guerriers arrêtoient, repoussoient & détruisoient des armées innombrables; pour avoir, presque seul, fait face aux plus fières puissances de l'Europe, conjurées contre lui; pour avoir démontré, par son exemple, la fausseté de la politique moderne, qui prétend qu'on ne peut faire de grandes choses, que dans les grands Etats, & avec de grandes richesses; pour avoir fait voir au contraire, qu'un petit Etat, gouverné prudemment & avec économie, peut être d'un grand poids dans la balance de l'Europe, & tenir en échec les plus superbes Potentats.

L'ouvrage que nous annonçons, n'est point une histoire de ce grand Roi, cette histoire sans doute est réservée à une plume célèbre; ce sont des Mémoires rassemblés & formés de tous les ouvrages Allemands

& françois, qui ont parlé de *Frederic II*. C'eſt une collection de matériaux, qui pourra être utile à celui qui voudra s'illuſtrer en élevant un monument hiſtorique, digne d'un ſi beau ſujet. Ces mémoires contiennent une foule d'Anecdotes, ſouvent minutieuſes, mais curieuſes néanmoins, parce que rien n'eſt indifférent de ce qui fait connoître un grand homme. On n'eſt pas même fâché de voir les foibleſſes & les petiteſſes de celui qu'on a tant admiré.

Frederic II naquit à Berlin le 24 Janvier 1712 : il étoit troiſième fils de *Frédéric Guillaume*; ſes deux frères étoient morts avant ſa naiſſance.

Son père, Prince très ſingulier, qui ne ſongeoit qu'à former des ſoldats, regardoit comme de vaines fadaiſes toutes les connoiſſances dont un Bas-Officier pouvoit ſe paſſer. La plûpart de ſes Généraux ſavoient à peine ſigner leur nom; & ils ne rougiſſoient pas plus de cette ignorance, que de ne pas ſçavoir danſer ſur la corde. Il ne ſouffroit d'autre ſçavant à ſa Cour que celui qui lui liſoit &

expliquoit la gazette, lorsqu'il passoit la soirée à fumer & à boire de la bierre avec quelques-uns de ses Généraux & de ses Ministres ; & ce savant étoit en même temps le bouffon de l'assemblée. C'est ce Prince singulier que l'on blâme, quand on voit ses actions isolées ; mais c'est ce Prince qui fut le créateur de cette armée invincible, de cette administration sans exemple, qui ont jetté les fondemens de la grandeur prussiene. Il augmenta de moitié les revenus de l'état, forma une garde de Géans, & une armée de 60000 soldats, tous grands & bien exercés.

A sa naissance, le jeune Prince fut mis entre les mains d'une réfugiée françoise, nommée *du Val de Récoule*, qui avoit été Gouvernante de son père ; cette Dame qui avoit de l'esprit & des connoissances, lui inspira le goût de la langue françoise, qu'il préféra toute sa vie à toutes les autres, & sur-tout à celle de sa nation. A l'âge de sept ans, il sortit des mains de Madame de *Récoule*. Son père qui en vouloit faire un bon soldat, dirigea tout vers ce but. Il lui donna pour

Gouverneur, le Général, Comte de *Finkenstein*, vieux Militaire, blanchi sous les armes; pour sous-Gouverneur, le Colonel de *Kalkstein* qui n'avoit pas moins d'expérience & de courage; Le Major de *Seuning* lui enseigna la fortification & les mathématiques : un François nommé *du Han de Jendun*, fut chargé de lui donner quelques autres connoissances, & un Cadet nommé *Kenzel* lui apprit à faire l'exercice. Le jeune *Fréderic*, entouré de toutes parts d'armes & de guerriers, soupiroit quelquefois après des occupations plus douces & plus paisibles. Né avec le goût des arts, il consacroit à les cultiver tous les instans où il pouvoit se dérober aux yeux de ses surveillans. Il aimoit surtout la poësie & la musique; & dès qu'il trouvoit un moment de loisir, il lisoit des livres françois, ou jouoit de la flûte. Son père, qui ne connoissoit d'autre littérature que la bible, d'autre musique que celle des mousquets & des canons, jettoit au feu ses livres françois & cassoit sa flûte, lorsqu'il le surprenoit à jouer ou à lire. Excédé

de l'inflexible févérité de son père, le Prince Royal voulut se soustraire, du moins pour quelque temps, à ses éternelles occupations, & demanda la permission de voyager. Il mouroit d'envie de voir l'Allemagne, la France, l'Angleterre & l'Italie. Mais le père qui ne concevoit pas qu'il y eut encore quelque chose à voir au monde, quand on avoit vu manœuvrer son régiment des Gardes, fut insensible à ses prières : il lui permit seulement de l'accompagner dans les petits voyages qu'il faisoit de temps en temps en Allemagne.

Ces petits voyages augmentèrent dans le Prince Royal, le desir d'en faire de plus grands; mais, convaincu que son père seroit inflexible, il résolut de partir secrettement, & confia son dessein à deux jeunes gens de ses amis, *Kat* & *Keit*, qui consentirent à l'accompagner. On emprunta de l'argent, on fixa le jour du départ, on étoit prêt à partir, lorsque le projet fut découvert. Le père étoit furieux dans ses colères, & implacable dans ses vengeances. Il fit enfermer son fils

à la forteresse de Custrin, & résolut de lui faire couper la tête. On faisoit son procès, on consultoit les Universités; & les Juges de Berlin, auxquels il distribuoit des coups de canne, quand ils ne jugeoient pas à sa fantaisie, auroient mieux aimé épargner leurs épaules, que la tête du Prince Royal. C'en étoit fait, sans l'Empereur *Charles VI* qui chargea le Comte de *Seckendorf*, de ramener le Roi à des sentimens plus doux. On eut de la peine à le faire changer; Militaire dans toutes ses actions, il regardoit son fils, comme un soldat qui manquoit à la subordination, & comme un déserteur qui méritoit la mort. *Keit* se sauva en Hollande, d'où il passa en Portugal. *Kat* fut moins heureux. Le Roi le fit décapiter sous les fenêtres du Prince Royal, auquel quatre Grenadiers tenoient la tête tournée vers l'échafaud. Lorsqu'on vint le chercher dans sa prison, pour le mener à l'exécution de son ami, il ne doutoit point qu'on ne le vint prendre pour le mener au supplice; car l'Officier qui exécutoit l'ordre, ne pouvoit retenir ses

larmes. Lorsqu'il fut vers la fenêtre sous laquelle étoit dressé l'échafaud, & qu'il vit son ami entre les mains du Bourreau, il tendit les bras vers lui, en criant, *Kat! Kat!* & aussitôt il tomba sans connoissance.

Le Prince Royal resta un an à Custrin; enfin il fut rappellé à Berlin, & l'année suivante, il épousa la Princesse *Elisabeth-Christine de Brunswick*, Nièce de l'Impératrice. Bien des choses avoient contribué à inspirer au Prince, de l'éloignement pour le sexe. Ses premières amours n'avoient pas été heureuses, & il en portoit des traces sensibles & irréparables. La jeune Princesse avoit de la beauté, & surtout un cœur excellent, qui la rend encore chère à tous ceux qui la connoissent; mais le préjugé étoit enraciné, & les obstacles physiques de la part du Prince, étoient insurmontables. Le mariage devoit être consommé le 12 Juin 1732, au château de plaisance de Salzdahlen, qui appartient au Duc de *Brunswic*. A peine les deux époux étoient-ils au lit, qu'on entendit crier de tous côtés, *au feu! au feu!*

Le Prince héréditaire se lève avec précipitation, & court avec empressement, comme pour chercher où étoit l'incendie. C'étoit une fausse alarme que ses amis avoient donnée. *Fréderic* qui craignit que sa jeune épouse n'eut été trop effrayée, la fit tranquilliser & ne voulut pas troubler son repos. Il a eu toute sa vie les plus grandes attentions pour cette respectable Princesse, que tous les Prussiens chérissent, & dont peut-être jamais personne n'a pu dire le moindre mal.

Après son mariage, *Fréderic* se fixa à Rheinsberg. C'est dans cette retraite que s'est préparé cet homme extraordinaire qui a fait l'étonnement de l'Europe. C'est là que se forma le guerrier, le héros, le politique, le philosophe, l'homme de lettres, le grand Roi. La lecture des auteurs anciens fit ses plus chères délices, depuis cette époque, jusqu'aux dernières années de sa vie; & il y consacroit tous les jours quelques heures. Il ne parloit qu'avec enthousiasme des grands guerriers de la Grèce & de Rome; & lorsqu'il fut sur le trône, il crut ne

pouvoir mieux honorer un habile Militaire, qu'en lui donnant un surnom romain.

Frédéric sentoit que, pour acquérir de la gloire, il n'étoit pas inutile de se faire ami des Philosophes, des poëtes & des gens de lettres célèbres ; & il écrivit à ceux qui tenoient alors le sceptre de la littérature & des sciences. Lettres flatteuses, louanges exagérées, il ne négligeoit rien pour attirer les effets de leur reconnoissance ; & les gens de lettres, & les Philosophes qui ne sont pas chiches de louanges, quand ils desirent d'être caressés par les Grands, louoient le Prince héréditaire au-delà de ses espérances. On lui écrivit qu'il étoit un grand poëte, un grand philosophe, un Prince incomparable. Toutes ces flagorneries s'imprimoient ; & *Frédéric* n'en étoit pas fâché, quoiqu'il eut trop d'esprit pour y croire. *Wolf*, *Rollin*, *Sgravesande*, *Maupertuis*, *Algarotti*, *Voltaire* furent honorés de sa correspondance. Le dernier sur-tout, accoutumé à encenser l'idole du jour, eût-elle été

portée du fumier sur l'autel, ne manqua pas de prôner, comme le plus grand homme de l'Univers, un Prince qui attendoit un trône, & qui lui disoit qu'il étoit le premier poëte du monde. C'est à Rheinsberg que *Frédéric* composa une réfutation des principes de *Machiavel*, sous le titre d'*anti-Machiavel* : il envoya le manuscrit à *Voltaire*, pour le corriger & le faire imprimer. *Frédéric* vouloit que cet ouvrage préparât l'Europe à son règne, & disposât les esprits en sa faveur.

En 1740, *Frédéric II* monta sur le trône. On n'avoit encore vu dans ce Prince, que l'ami des muses, de l'étude & de la paix. On s'attendoit à un règne tout opposé à celui de son père. *Frédéric* ne cessa point d'aimer & de cultiver les lettres, mais il joignit à l'amour de l'étude, toutes les qualités, tous les travaux d'un grand Roi. On crut que l'armée seroit négligée ; & il l'augmenta de quelques régimens, sans toucher à sa constitution. Les Prêtres de différentes communions se croyoient perdus ; & il rendit aux luthériens la liberté de faire

le service divin, avec toutes les cérémonies que leur avoit défendues *Frédéric Guillaume*, pour les rapprocher davantage des réformés auxquels il vouloit les réunir. Le peuple crut qu'il seroit oublié pour les beaux esprits & les spectacles; & le second jour de son règne, il fit ouvrir tous les magasins royaux, distribuer du bled à bas prix, pour faire cesser la cherté; & ordonna d'acheter des grains en Pologne, pour former de nouveaux magasins dans la Province.

Frédéric Guillaume avoit laissé à son fils, une population de 2,240,000 hommes, un revenu de 48 millions de livres, un trésor de 80 millions, & une armée de 80,000 hommes bien disciplinés. Le gouvernement étoit militaire & absolu. Ses arsénaux étoient bien fournis, & ses forteresses en état de défense. Le systême des Finances étoit sur un pied très-solide : ce Prince avoit établi un directoire général, divisé en quatre départemens, dont chacun étoit présidé par un Ministre d'Etat. A ce principal département étoit subordonné, dans chaque

Province, un collége de justice & de finances. Tous ses Ministres étoient obligés tous les jours de lui rendre compte de ce qui se passoit, & il décidoit de tout en dernier ressort. Tel est à peu près l'état où *Frédéric II* trouva son Royaume, en montant sur le trône. Il avoit senti la solidité des fondemens, sur lesquels son père avoit construit; & loin d'y rien changer, il résolut de continuer sur les mêmes principes. Il avoit formé deux plans dont il s'écarta rarement pendant tout son règne; c'étoit de gouverner ses sujets en père, & ses soldats en despote. Il alla en Prusse & en Westphalie, pour recevoir l'hommage des habitans. En faisant ce dernier voyage, il lui prit envie d'aller *incognito* jusqu'à Paris. Il prit le nom de *Dufour*, se donna pour un Comte de Bohême, & arriva ainsi jusqu'à Strasbourg: mais ayant été reconnu dans cette ville, il ne songea plus au voyage de Paris, & revint sur ses pas.

Bientôt la mort de l'Empereur *Charles VI*, changea la face de l'Europe, & donna lieu au Roi de Prusse

de faire connoître aux autres Puiſſances, ſes talens militaires. Nous n'entrerons point dans le détail de ces guerres, qui ſont racontées dans ces mémoires, comme elles l'ont été dans toutes les gazettes, c'eſt-à dire, d'une manière fort sèche & fort faſtidieuſe. Joignez y une foule de noms allemands, impoſſibles à prononcer dans notre langue, & cette lecture devient inſupportable. Il ſuffira de dire que le premier fait d'armes de *Frédéric*, fut de s'emparer de la Siléſie, qu'il a très-bien gardée depuis, quelques efforts qu'on ait faits pour la lui arracher. Dès ſes premières campagnes, il établit dans ſon armée, la diſcipline la plus ſévère. Pour établir ou conſerver cette diſcipline, il a fait des actions qui paroîtront cruelles; mais quand il étoit une fois perſuadé de la néceſſité d'une choſe, & qu'il avoit fait ſon plan, il étouffoit dans ſon ame, tous les ſentimens qui auroient pu en arrêter l'exécution. Dans la première guerre de Siléſie, voulant faire, pendant la nuit, quelques changemens dans le camp, il défendit, ſous peine

de la vie, de garder à une certaine heure du feu ou de la lumière dans les tentes. Il fit lui-même la ronde. En passant devant la tente du Capitaine *de Ziétern*, il y apperçut de la lumière, il entre & trouve le Capitaine occupé à cacheter une lettre : il venoit d'écrire à sa femme qu'il aimoit tendrement. *Que faites vous là*, lui dit le Roi, *ne sçavez-vous pas l'ordre ? Ziétern* se jette à genoux & demande grace ; mais il ne peut, ni ne veut nier sa faute. *Asseyez-vous*, lui dit le Roi, & *ajoutez à votre lettre quelques mots que je vais vous dicter*. L'Officier obeit, & le Roi dicte : *demain je périrai sur un échafaud. Ziétern* écrivit, & le lendemain il fut exécuté. Cette circonstance, ce raffinement de rigueur ne fait sûrement pas honneur à *Frédéric II.*

Dans ses premières guerres, le Roi de Prusse s'exposoit peu. A la bataille de Molwitz, il étoit caché dans un moulin près de Ratibor, sur les confins de la Pologne. Il étoit au désespoir, couché sur un grabat, lorsqu'un des chasseurs arriva du camp, & lui annonça le gain de la bataille. Cette

nouvelle lui fut confirmée un quart d'heure après par un Aide-de-Camp.

C'est principalement dans la guerre de sept ans, qui commença en 1756, que le Roi de Prusse fit éclater tous ses talens militaires, & par les victoires les plus signalées, dans le moment où on le croyoit perdu, força l'Europe qui le combattoit, de lui donner le nom de *Grand*. Les événemens de cette guerre sont trop connus, pour que nous analysions l'extrait des gazettes que nous donne l'Auteur de ces mémoires. Nous aimons mieux rapporter quelques anecdotes relatives à ces opérations guerrières, & quelquefois plus intéressantes, que des récits de combats.

Ce fut à la bataille de Prague, que *Frédéric* perdit *Schwérin*, son plus grand Général, qui se dévoua à la mort, pour lui faire gagner la bataille, quoique la Prusse ne fut point sa patrie. Il fut tué en ralliant une partie de l'armée qui fuyoit ; il arrache un drapeau des mains d'un enseigne, l'agite & s'écrie : *lâche qui refuse de me suivre* ! il marche, on le suit ;

Schwérin tombe mort sous le drapeau qu'il tenoit à la main. Ce sacrifice héroïque fut le signal de la victoire. Il avoit soixante-treize ans. Après la bataille, *Frédéric* se rendit à l'endroit où le corps de ce brave Général étoit encore couvert de sang, il le considéra quelques temps en silence, les larmes lui coulèrent des yeux, & il s'écria : *c'est un père que j'ai perdu* ! il lui fit ensuite ériger une statue de marbre dans une place publique de Berlin. Elle le représente le drapeau à la main, dans l'attitude où il fut tué.

A la bataille de Collin, où *Frédéric* fit des efforts étonnans, mais où le succès ne fut pas heureux, voulant faire retourner ses troupes à la charge pour la septième fois, & les trouvant chancelantes, il leur dit du ton le plus animé : *voulez-vous donc vivre éternellement* ? Cette exhortation singulière au milieu du feu & du carnage, les remplit d'une nouvelle ardeur, elles coururent à la mort : après la bataille, il écrivit à Milord *Marschal* ; « la fortune m'a tourné le dos

» ce jour là; je devois m'y attendre;
» elle est femme, & je ne suis pas
» galant; elle prend parti pour les
» Dames qui me font la guerre. Que
» dites-vous de cette ligue qui n'a
» pour objet que le Marquis *de Brande-*
» *bourg* ? le grand Electeur feroit
» bien étonné de voir son petit fils
» aux prises avec les Russes, les Autri-
» chiens, presque toute l'Allemagne,
» & cent mille françois auxiliaires. Je
» ne sçais s'il y aura de là honte à
» moi de succomber; mais je sçais
» bien qu'il y aura peu de gloire à me
» vaincre. »

Tout le monde sçait combien la bataille de Rosback fut glorieuse pour le Roi de Prusse, & honteuse pour les François. Il y eut 6000 prisonniers, parmi lesquels on comptoit onze Généraux & 250 Officiers. Les Prussiens prirent aussi 72 canons, 22 étendards, & une grande quantité de Croix de *St. Louis*, que les houssards attachoient à leur boutonnière par plaisanterie. Le Roi alla voir tous les Officiers blessés, & dit : *Je ne puis m'accoutumer à regarder les François*

comme mes ennemis. Depuis ce temps-là, jamais *Fréderic* n'eut de plus grands admirateurs que les François.

Dans une autre bataille, livrée contre les Russes, sur les bords de l'Oder, *Fridéric* perdit la moitié de son armée, il eut plus de 12,000 blessés, au nombre desquels se trouva le Major *Kleist*, un des meilleurs Poëtes allemands : il avoit aidé avec son bataillon à emporter trois batteries ennemies. Il avoit eu la main droite fracassée d'un coup de feu. Cet accident ne l'arrêta point, il prit son épée de la main gauche, & conduisit sa troupe à une quatrième batterie. Il n'en étoit plus qu'à trente pas, lorsqu'il fut renversé d'un coup de cartouche : quelques soldats le portèrent hors du champ de bataille, mais ils furent bientôt obligés de le quitter. Les Cosaques lui prirent tout ce qu'il avoit, jusqu'à sa chemise ; quelques autres ennemis qui passérent par là, lui donnèrent un vieux manteau & un peu de pain. Un d'entr'eux lui jetta une pièce d'argent. Il resta ainsi sans secours jusqu'au lendemain, où un

Officier Russe le fit conduire à Francfort. Il y mourut de ses blessures quelques jours après. La garnison Russe le fit enterrer avec tous les honneurs de la guerre. Comme on n'avoit point d'épée prussienne pour mettre sur le cercueil, un Officier de l'Etat-Major donna la sienne. Ce Poëte si brave avoit dit dans une de ses Odes :

Peut-être mourrai-je aussi un jour pour la patrie !

Enfin la guerre de sept ans fut terminée par un troisième traité de paix, qui assure & confirme à *Frédéric* la possession de la Silésie. Comme il dut cet avantage à la supériorité de ses armes, l'Autriche apprit à le respecter, & elle n'osa plus, pendant le reste de sa vie, lui disputer la possession de cette Province.

Nous allons maintenant recueillir quelques particularités sur l'administration politique & civile de *Frédéric II*, & l'on verra qu'il ne fut pas moins grand dans la paix, que dans la guerre. Lorqu'il conquit la Silésie, on voyoit encore dans la plûpart des villes &

des villages, les traces des dévastations de la guerre des Suédois, dont le feu cependant étoit éteint depuis cent ans. De tous côtés, on rencontroit des ruines, des édifices incendiés, des villes dont l'enceinte n'offroit plus que quelques maisons dispersées sur des places couvertes de cendres. Les fermes étoient abandonnées, & on voyoit des terres enlevées à leurs possesseurs, languir sans soins & sans culture. Ainsi, sous le règne de la maison d'Autriche, un siècle entier n'avoit pas suffi, pour détruire les traces de la dévastation, pour rétablir la population & l'agriculture; & sous le règne de *Frédéric*, quatorze années après la guerre de sept ans, qui ne causa pas moins de ravages dans cette Province que celle de trente ans, à peine apperçoit-on quelques traces d'incendie dans les villes, quelques terres négligées dans les campagnes. Quinze villes considérables, bâties auparavant de poutres posées les unes sur les autres, à la manière des Polonnois, sortent de leurs ruines aux ordres de *Frédéric*, elles offrent des

édifices de pierre, aussi commodes que réguliers. Toutes les fermes abandonnées ont retrouvé de nouveaux maîtres; quelques centaines de nouveaux villages se sont élevés dans les campagnes par les soins de *Frédéric*; & ils sont peuplés de nouveaux habitans attirés dans ces contrées par ce sage Monarque, qui ont reçu de lui des maisons commodes, des bestiaux & des terres à cultiver.

Il faut lire au commencement du troisième volume, tous les détails de l'administration, que *Frédéric* établit dans la Silésie; les Princes y apprendront la manière de gouverner une Province conquise; & l'on aura une idée de l'administration entière de la Prusse, gouvernée par les mêmes principes. Une chose bien étonnante, c'est que le Roi de Prusse ait établi pour ses finances une régie françoise. On prétend qu'*Helvetius* qui vint à Potzdam, après la guerre de sept ans, fit au Roi un tableau si avantageux de l'administration des Finances de la France, qu'il résolut aussitôt de faire venir des Financiers & des Commis de ce

Royaume. En 1766, on vit donc se répandre dans les Etats prussiens, une colonie de François qui s'établirent dans toutes les villes, sous les noms de Directeurs, Sous-Directeurs, Inspecteurs, Contrôleurs, Commis, Plombeurs, &c. On forma des Brigades de Gardes à pied & à cheval, pour faire la guerre aux contrebandiers; & ces gens là eurent des appointemens excessifs & inouis jusqu'alors, dans les Etats prussiens. On ignore si cette régie a considérablement augmenté les revenus du Roi; mais à en juger par les plaintes des sujets, ils se sont crus dix fois plus chargés qu'auparavant. *Mitchel* envoyé d'Angleterre à Berlin, disoit au sujet de ces gens: *les François ont été battus une fois à Rosbach par les Prussiens, mais ils prennent tous les jours leur revanche dans les Villes.*

Il n'est aucun pays où les loix soient aussi favorables aux petits contre les puissans, qu'elles le furent dans les Etats Prussiens, sous le règne de *Frédéric.* Il étoit difficile que les plaintes des foibles fussent rejettées par des

juges iniques & prévenus, dans un pays où tout le monde ſçavoit que le moindre ſujet pouvoit mettre lui-même ſes plaintes entre les mains du ſouverain : on ſe trompe, ſi l'on penſe que toutes ces plaintes étoient jettées au feu. Quelle qu'en fut la forme & le ſtyle, on les recevoit, on les liſoit, & on les envoyoit auſſi-tôt au Miniſtre ou au département d'où dépendoit l'affaire, en mettant quelques mots en marge pour ſervir d'inſtruction. Souvent on donnoit en même temps un ordre du Cabinet, qui enjoignoit l'information & le rapport au Roi. Il n'en falloit pas davantage pour inſpirer du ſoin & de la prudence aux Commiſſaires, & de l'impartialité aux Juges.

En 1746, *Frédéric* fit lui-même un plan de réformation de la juſtice. Il vouloit que tous les procès fuſſent terminés dans le cours d'une année, par trois inſtances, & que les frais fuſſent diminués. L'exécution fut confiée à *Coccéï*, alors Grand Chancelier. Le Roi le chargea de faire un nouveau code. *Coccéï* avoit tous les talens né-

cessaires pour répondre aux intentions du Roi. Mais quel est l'homme, quelques talens qu'il puisse avoir, qui soit capable de renverser dans l'espace de quelques années, la jurisprudence d'une nation entière. *Coccéi* a purgé les tribunaux d'une troupe de membres indignes, & d'une infinité d'abus révoltans. Il a introduit l'ordre & la régularité dans les procédures, il a aboli les anciens Tribunaux & en a formé de nouveaux. Il établit une caisse d'épices d'où l'on tiroit les appointemens des Officiers de justice, & par-là il sut fermer l'entrée des Tribunaux à l'intérêt & à l'avidité. Néanmoins *Frédéric* sentit bientôt qu'il étoit encore loin de son but, & que le code qu'il avoit fait composer sous le titre de *code Frédéric*, n'abattroit point l'hydre de la chicane. *Coccéï*, en l'honneur duquel il avoit fait frapper une médaille, en 1748, fut négligé sur la fin de sa vie. *Jarriguès* qui lui succéda, ne fut pas plus heureux. La guerre de sept ans fit perdre de vue tous les projets de réformation, & les désordres continuè-

rent. En 1776, on présenta au Roi un nouveau projet. *Furst*, alors Grand Chancelier, travailloit avec ardeur à répondre aux intentions de *Frédéric*, lorsque, trois ans après, une affaire qui fit le plus grand éclat, causa la perte du Chancelier, & montra par ses suites, combien le Roi avoit conçu d'humeur contre tous ses Tribunaux. Voici le fait :

Un Meunier, nommé *Arnold*, a son moulin sur une petite rivière, près du village de Pommerzig. Au-dessus de son moulin, cette rivière traverse la terre de Kay, qui appartient au sieur de *Jersdorf*, Conseiller provincial. Quelques années auparavant, ce dernier fait dans sa terre, un étang à carpes, dans lequel il avoit conduit l'eau de la rivière, de manière cependant qu'elle en resortoit ensuite pour retourner dans son lit ordinaire. *Arnold* prétendit que cet étang ôtoit l'eau nécessaire à son moulin, & qu'il ne pouvoit plus moudre que quelques jours de l'année. Sous ce prétexte il refuse de payer au Comte de *Schmettau*, dont il tenoit le moulin à ferme,

la quantité de bled portée par le contrat. *Schmettau* l'attaque en justice, & le meûnier est condamné. *Arnold*, au mépris de la Sentence, persiste à refuser le paiement. On ordonne exécution ; le moulin est vendu au plus haut enchérisseur, & tombe au Conseiller *Gersdorf*. *Arnold* privé de son moulin, accuse les juges de violence & d'injustice, & porte la plainte au Roi. On ordonne à la Régence de la Nouvelle-Marche d'examiner l'affaire ; on envoie sur les lieux un Conseiller & un Expert. Les Commissaires trouvent que l'étang ne fait aucun tort au moulin d'*Arnold* ; & un autre Meûnier dont le moulin se trouvoit plus haut que celui d'*Arnold*, c'est-à-dire, entre ce dernier & l'étang, dépose avec serment, que cet étang n'a fait aucun tort à son moulin, & qu'il mout comme auparavant ; d'où les Commissaires concluent qu'*Arnold* n'avoit pas plus lieu de se plaindre. *Arnold* en appelle à la Chambre de Justice de Berlin, qui confirme la première sentence. Le Meûnier se plaignit au Roi. *Frédéric* qui crut voir une ligne du puissant

contre le foible, une sorte de connivence entre le Conseiller, acquéreur du moulin, & ses Confrères; qui savoit de plus jusqu'où peut aller la tyrannie juridique des gens de robe, sur les habitans des campagnes, & qui voyoit avec humeur que tant de soins & de travaux pour la réformation de la justice, ne produisoient aucun effet, cassa le Chancelier & le Président de Custrin, fit mettre les Conseillers de la Chambre de Berlin, en prison, & envoya les Conseillers de Régence à Spandau. Il a laissé par écrit un monument précieux de la pureté de ses intentions, & de l'esprit philosophique qui l'animoit.

» Les Tribunaux, lit-on dans le » procès-verbal qu'il fit lui-même à » cette occasion, les Tribunaux doi- » vent savoir que le moindre Paysan » & même le dernier des Mendians est » un homme comme le Roi, & qu'il » faut leur rendre la justice à tous. » Devant la justice, tous les hommes » sont égaux. Le Paysan égal au Prince, » le Prince au paysan, lorsqu'ils for- » ment des plaintes l'un contre l'autre.

» Dans tous ces cas, il faut agir selon
» les règles de l'équité, sans acception
» de personnes. Un Tribunal qui com-
» met des injustices, est plus dange-
» reux & plus à craindre qu'une bande
» de voleurs : car on peut prendre des
» précautions contre les voleurs, mais
» aucun homme n'est en sûreté contre
» des scélérats, qui s'enveloppent du
» manteau de la justice, pour satisfaire
» leurs passions criminelles ».

L'instruction du peuple ne parut pas un objet indifférent à *Frédéric II*. Il ne croyoit point, comme certains faux politiques, que chaque degré de lumière de civilisation parmi le peuple, est dangereux pour le gouvernement. Il ne croyoit pas que des paysans, pour savoir lire, écrire & calculer, cessassent pour cela de se soumettre aux corvées, de payer les impôts, & de livrer leurs garçons à l'armée. En conséquence, il fit établir des écoles dans tous les villages, & fixer pour l'entretien des maîtres d'école une rente, à laquelle doivent contribuer les Seigneurs des terres & les Communautés, & il enjoignit aux

Eccléſiaſtiques de veiller ſur ces écoles. Il s'agiſſoit de trouver un nombre ſuffiſant de maîtres capables d'enſeigner ; & d'établir une méthode ſimple & générale pour l'enſeignement. On chercha un homme capable de faire un plan, & on le trouva dans la perſonne de *Felbiger*, Moine Auguſtin, Abbé de Sagan. Ce Prélat, auquel une grande partie de l'Allemagne devra un jour une révolution dans les eſprits du peuple, fut envoyé à Berlin, où il reſta quelque temps, pour obſerver dans les petites écoles, la meilleure manière d'inſtruire les enfans. A ſon retour, il fit de ſon Couvent un Séminaire de jeunes Eccléſiaſtiques & de maîtres deſtinés aux écoles. Là, on forma des ſujets qu'on envoya établir des ſéminaires de la même eſpèce à, *Breſlau*, *Glatz*, *Rauden*, &c. Les fonds néceſſaires pour l'entretien de ces Séminaires, ſont tirés de certaines contributions qu'on fait payer aux Curés catholiques, quand ils entrent en poſſeſſion de leurs bénéfices, c'eſt-à-dire, le quart d'une année de revenu. Les Séminaires ſont liés avec les pe-

tites écoles, afin que les jeunes élèves puissent s'exercer eux-mêmes dans la méthode qu'on leur enseigne. Aucun maitre d'école n'est reçu, sans avoir été instruit dans ces Séminaires ; & un Ecclésiastique qui n'y auroit pas appris la nouvelle méthode, ne pourroit être promu à un bénéfice, parce qu'on le croiroit incapable de remplir une partie de ses devoirs, c'est-à-dire, de veiller à l'éducation de la jeunesse, selon le plan du Souverain. Lorsque tous ces établissemens eurent pris une certaine consistance, *Frédéric* fit imprimer en 1784, un réglement où il entre dans le plus grand détail, sur la manière d'instruire les enfans. L'homme superficiel rira peut-être en voyant un Roi & ses conseils s'occuper de la meilleure manière d'enseigner l'*a*, *b*, *c*; mais le vrai Philosophe sera ému jusqu'aux larmes des soins de ce Héros, qui, après avoir fait trembler toute l'Europe, descend dans tous les détails d'un bon père de famille, & s'occupe sans cesse du bonheur de ses enfans. Les anciens Curés & maîtres

d'école crièrent beaucoup contre ces changemens, & les représentèrent comme dangereux pour la religion ; on les laissa crier, & l'on continua.

Nous ne finirons pas cet article, sans rapporter quelques traits qui puissent donner une idée de la manière dont *Frédéric* s'intéressoit aux progrès de l'agriculture, & au bonheur des cultivateurs. Il faisoit de temps en temps des tournées dans les différens districts de ses Etats ; il aimoit à s'entretenir, chemin faisant, avec les personnes qui pouvoient l'instruire & satisfaire sa curiosité sur certains objets. Il eut un jour une grande conversation avec M. *Fromme*, Bailli de Ferbellin : en voici quelques détails :

LE ROI.

Vous n'avez pas la maladie épizootique dans votre Canton ?

FROMME.

Non, Sire.

LE ROI.

Y a-t-elle été ?

FROMME.

Oui, Sire.

LE ROI.

Faites manger à vos beſtiaux beaucoup de ſel gemme, vous ne l'aurez plus.

FROMME.

C'eſt ce que je fais. Mais le ſel commun eſt preſque auſſi bon.

LE ROI.

N'en croyez rien. Il ne faut pas piler le ſel gemme, mais le mettre à portée du bétail, pour qu'il le lèche.

FROMME.

Je n'y manquerai pas......

LE ROI.

Comment s'appelle le Bailli de vieux Rupin ?

FROMME.

Honig.

LE ROI.

Depuis quand y est-il ?

FROMME.

Depuis la Trinité.

LE ROI.

Depuis la Trinité ! où étoit-il auparavant ?

FROMME.

Il étoit chanoine.

LE ROI.

Chanoine ! Chanoine ! qui diable a fait un Bailli de ce Chanoine ?

FROMME.

Sire, c'est un jeune homme qui a du bien, & qui a ambitionné l'honneur d'être Bailli de votre Majesté.

LE ROI.

Mais pourquoi l'ancien n'est-il pas resté ?

FROMME.

Il est mort.

LE ROI.

La veuve auroit pu garder le bailliage.

FROMME.

Elle est devenue pauvre.

LE ROI.

Ménage de femme, sans doute ?

FROMME.

Pardonnez-moi, Sire. Elle conduisoit fort bien son ménage ; mais des accidens l'ont ruinée. Cela peut arriver au meilleur économe. Moi-même j'ai éprouvé une mortalité, il y a deux ans, & n'ai point obtenu de dédommagement. Je ne sçaurois me remettre sur un bon pied.

LE ROI.

Mon enfant, je souffre aujourd'hui de mon oreille gauche, je n'entens rien de ce côté là.

FROMME.

Et le malheur, Sire, c'est que le Conseiller *Michaëlis* est attaqué de la même incommodité.

Fromme qui craignoit que cette derniere réponse n'eût déplu au Roi, resta un peu en arriere.

LE ROI.

Allons, Bailli, avancez. Restez auprès du carrosse; mais prenez garde qu'il ne vous arrive d'accident. Parlez seulement un peu haut.... Les gens de votre bailliage doivent être à leur aise.

FROMME.

Oui, Sire je puis prouver par le livre des hypothèques qu'ils ont pour cinquante mille écus de capitaux.

LE ROI.

Voilà qui va bien.

FROMME.

Un paysan qui est mort, il y a trois ans, avoit onze mille écus à la banque.

LE ROI.

Combien ?

FROMME.

Onze mille écus.

LE ROI.

C'est dans cet état qu'il faut que vous les conserviez toujours.

FROMME.

Oui, Sire, il est bon que le paysan soit à son aise ; mais alors il devient insolent. Comme, par exemple, ceux de ce canton-ci, qui m'ont déja accusé sept fois auprès de votre Majesté, pour être affranchis des corvées.

LE ROI.

Ils en avoient sujet, apparemment.

FROMME.

Je demande pardon à votre Majesté. On a examiné l'affaire, & on a trouvé que je n'avois point vexé les sujets, que j'avois toujours eu raison, & que je n'avois exigé que ce qui étoit dû. Cependant les choses en restent là. On ne punit point les paysans. Votre Majesté donne toujours raison aux sujets, & il faut que le pauvre Bailli ait toujours tort.

LE ROI.

Oh! mon enfant, je n'ai pas de peine à croire qu'on vous donne toujours raison. Vous envoyez sans doute du beurre, des chapons & des dindons au Conseiller de votre département... Menez les sujets comme vous voudrez, mais ne les vexez pas. (*Le Roi ayant vu une quantité de paysans occupés à la moisson, qui formèrent une double haie, en aiguisant leurs faucilles, dit:*)

Que Diable! que veulent ces gens? Est-ce qu'ils me demandent de l'argent,

FROMME.

Oh que non ! Sire, ils ſont pleins de joie, de la bonté que vous avez de viſiter ces contrées, &c.

C'eſt dans ces converſations familières, qu'un Roi peut trouver à s'inſtruire des affaires de ſon état; c'eſt par-là qu'*Henri* IV s'étoit mis au fait de mille détails, qui ſont toujours cachés aux ſouverains Caſaniers dans leurs Cours; c'eſt par cette douce familiarité, par cette affabilité populaire qu'il ſe fit aimer de ſes vrais ſujets; car il n'y a que le peuple qui aime vraiment ſes Rois.

Dans cette lettre, vous avez vu en *Frédéric II*, le guerrier, le politique & le Monarque. Je vous ferai voir dans une autre lettre, l'homme privé, le philoſophe, le héros, pour ainſi dire, dans ſon négligé, & vous ne l'admirerez pas moins. Si quelquefois vous trouvez à lui reprocher une foibleſſe, un trait d'humeur ou de dureté, ſouvenez-vous que tous les hommes ont leurs torts & leurs défauts; ſur-

tout les Rois qui ſont flattés & trompés. Mais j'aurai à vous citer un grand nombre de traits particuliers, très-intéreſſans, qui vous feront juger que *Frédéric* n'étoit pas moins grand dans ſa vie privée, & par la ſimplicité de ſes mœurs, que dans ſes actions publiques, & par les exploits éclatans qui ont étonné l'Europe.

Je ſuis, &c.



LETTRE VII.

Œuvres complettes de M. le Chevalier de Parny *, deux petits volumes, ornés de six figures & de deux Frontispices en taille douce. A Paris,* chez Hardouin & Gattey *, Libraires de S. A. S. Madame la* Duchesse d'Orléans *, au Palais Royal. N°.* 14.

J'AIME à vous parler, Monsieur, de M. le Chevalier *de Parny*. J'aime son naturel, sa belle simplicité, sa sensibilité vraie & touchante. Les vers de M. *de P.* partent du cœur; & il y a peu de Poëtes érotiques de qui on en puisse dire autant; par exemple, la pièce suivante est moins d'un Poëte que d'un amant, j'entens d'un homme qui a aimé.

Il eſt trop tard.

Rappellez-vous ces jours heureux
Où mon cœur crédule & ſincère,
Vous préſenta ſes premiers vœux ;
Combien alors vous m'étiez chère !
Quels tranſports, quel égarement.
Jamais on ne parut ſi belle
Aux yeux enchantés d'un amant ;
Jamais un objet infidèle,
Ne fut aimé plus tendrement.
Le temps ſçut vous rendre volage ;
Le temps a ſçu m'en conſoler.
Pour jamais j'ai vu s'envoler,
Cet amour qui fut votre ouvrage ;
Ceſſez donc de le rappeller.
En vain, plus douce & plus ſoumiſe ;
Vous ſemblez revenir à moi ;
Vous demandez en vain la foi,
Qu'à la vôtre j'avois promiſe ;
Grace à votre légèreté,
J'ai perdu la crédulité,
Qui pouvoit ſeule vous la rendre.
L'on n'eſt bien trompé qu'une fois ;
De l'illuſion, je le vois,
Le bandeau ne peut ſe reprendre,

Echappé du piège menteur
Où sa liberté fit naufrage,
L'habitant aîlé du bocage,
Reconnoît & fuit l'esclavage
Que lui présente l'oiseleur.

Cependant M. *de P.* élève la voix de temps en temps; il peut alors s'écrier, *anch'io son pittore.* Oui sans-doute, il est Poëte & vrai Poëte : l'élégie qui suit en fait preuve :

J'ai cherché dans l'absence un remède à mes maux,
J'ai fui les lieux charmans qu'embellit l'infidelle,
Caché dans ces forêts, dont l'ombre est éternelle,
J'ai trouvé le silence, & jamais le repos.
Par les sombres détours d'une route inconnue,
J'arrive sur ces monts qui divisent la nue.
De quel étonnement tous mes sens sont frappés!
Quel calme! quels objets! quelle immense étendue!

La mer paroît sans borne à mes regards trompés,
Et dans l'azur des cieux est au loin confondue.
Le zéphir en ce lieu tempère les chaleurs;
De l'aquilon par fois on y sent les rigueurs;
Et tandis que l'hyver habite ces montagnes,
Plus bas l'été brûlant dessèche les campagnes.

Le volcan dans sa course a dévoré ces champs;
La pierre calcinée atteste son passage,
L'arbre y croît avec peine, & l'oiseau par ses chants
N'a jamais égayé ce lieu triste & sauvage.
Tout se taît, tout est mort; mourez, honteux soupirs
Mourez importuns souvenirs,
Qui me retracez l'infidelle;
Mourez tumultueux désirs,
Ou soyez volages comme elle.
Ces bois ne peuvent me cacher;
Ici même, avec tous ses charmes,
L'ingrate encor vient me chercher;
Et son nom fait couler des larmes
Que le temps auroit dû sécher.

Oh Dieux, oh! rendez-moi ma raison
égarée;
Arrachez de mon cœur cette image
adorée;
Eteignez cet amour qu'elle vient ralumer;
Et qui remplit encor mon ame tout en-
tière:

Ah! l'on devroit cesser d'aimer,
Au moment qu'on cesse de plaire.

Tandis qu'avec mes pleurs, la plainte &
les regrets
Coulent de mon ame attendrie,
J'avance & de nouveaux objets
Interrompent ma rêverie.

Je vois naître à mes pieds ces ruisseaux
différens,
Qui, changés tout-à-coup en rapides
torrens,
Traversent à grand bruit les ravines pro-
fondes,
Roulent avec leurs flots le ravage & l'hor-
reur,
Fondent sur le rivage; & vont avec fureur
Dans l'Océan troublé précipiter leurs
ondes.

Je vois des rocs noircis, dont le front orgueilleux
S'élève & va frapper les Cieux.
Le temps a gravé sur leurs cimes
L'empreinte de la vétusté,
Mon œil rapidement porté
De torrens en torrens, d'abîmes en abîmes,
S'arrête épouvanté.
O nature qu'ici je ressens ton empire !
J'aime de ce désert la sauvage âpreté ;
De tes travaux hardis j'aime la majesté ;
Oui ton horreur me plaît : je frissonne & j'admire.

Dans ce séjour tranquille, aux regards des humains
Que ne puis-je cacher le reste de ma vie,
Que ne puis-je du moins y laisser mes chagrins !
Je venois oublier l'ingrate qui m'oublie,
Et ma bouche indiscrette a prononcé son nom ;
Je l'ai redit cent fois, & l'écho solitaire
De ma voix douloureuse a prolongé le son.
Ma main l'a gravé sur la pierre ;
Au mien il est entrelacé.

Un jour le voyageur, sous la mousse lé-
gére,
De ces noms connus à Cythère
Verra quelque reste effacé.
Soudain il s'écriera : son amour fut extrême;
Il chanta sa maîtresse au fond de ces déserts,
Pleurons sur ses malheurs, & relisons les
vers
Qu'il soupira dans ce lieu même.

La moitié du premier volume est consacré à *l'Amour heureux* ; dans la seconde moitié, l'Auteur soupire des Elégies. Le second volume contient un petit poëme intitulé *la Journée Champêtre*, que vous trouverez peut-être un peu long, Monsieur ; *les Chansons Madecasses* & les *Tableaux* dont je vous ai rendu compte il n'y a pas bien long temps ; les *Fleurs*, petit poëme charmant, déjà connu, *le Promontoire de Leucade* qui prouve que l'Auteur écrit en prose avec grace, & enfin différentes pièces connues pour la plûpart.

M. le Chevalier *de P.* me permettra-t-il une observation sur le fond même de ces opuscules? je trouve qu'il y règne en général trop de li-

berté ! tout eſt détaillé avec une fidélité dont nous aurions ſans peine diſpenſé notre Poëte. On croit pouvoir en cela imiter les *Tibulle*, les *Catulle*, les *Properce* ; mais on ne réfléchit pas à la diverſité du génie des deux langues qui permet tout aux Poëtes latins, & impoſe aux Poëtes françois bien plus de réſerve : M. *de P.* paroît s'en ſouvenir plus qu'un autre, ſi l'on en juge par le ſoin qu'il prend de corriger la liberté des détails, par la grace & la délicateſſe des expreſſions ; mais le fond reſte toujours le même, & cette grace, cette délicateſſe ne font que rendre ſes tableaux plus ſéduiſans & plus voluptueux. Il y a encore un défaut attaché à ces poëſies érotiques ; ſi ce n'eſt un défaut, au moins eſt-ce un déſagrément pour le lecteur ; c'eſt d'entendre toujours parler d'*Eléonore*, de *Rendez-vous*, de *Jouiſſance*, de *Lendemain*, &c. &c. En vérité, cela n'intéreſſe pas un tiers ; nos amoureux devroient être plus diſcrets, & pour un lecteur qui n'eſt point amoureux, deux volumes *d'Amours* ſont bien longs.

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Abrégé des Transactions philosophiques de la Société Royale de Londres, Ouvrage traduit de l'Anglois, & rédigé par M. Gebelin, *Docteur en médecine, Membre de la Société médicale de Londres; avec des planches en taille douce. Première partie. Histoire naturelle, tome premier*, in-8°. *A Paris, chez* Buisson, *Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins*, n°. 13.

La Société Royale de Londres, qui n'étoit d'abord qu'une assemblée de Sçavans, qui se réunissoient un jour chaque semaine, pour discourir sur différens objets des sciences & des lettres, fait remonter la date de son institution, jusqu'à l'année 1645. En 1660, ils songèrent à s'établir en

forme d'académie. Le Roi d'Angleterre, par une charte du 15 Juillet 1662, donna à cette académie le titre *de Société Royale*, confirma ses réglemens, lui accorda des priviléges, & jusqu'à des armoiries. Elle en obtint ensuite des concessions en fonds de terre; & enfin en 1681, la Société Royale a été installée dans un des palais appartenant à la couronne, pour y demeurer à perpétuité. Les *Transactions Philosophiques* ne furent commencées qu'en 1665. C'étoit d'abord un espèce de Journal, dont il paroissoit chaque mois un Numero, & qui contenoit les principaux écrits qu'on avoit lus dans les assemblées de la Société; ensuite on ne les publia que par volumes, & il en paroissoit deux par an. Ils forment aujourd'hui soixante & quinze volumes *in*-4°, où l'on trouve beaucoup de mémoires curieux sur toutes les parties des sciences. Cette collection auroit eu besoin d'un *Fontenelle*, pour être réduite en un corps d'ouvrage suivi & régulier, dont la lecture fut intéressante & agréable à tout le monde. M. *Gebelin* a entrepris

un abrégé de ces *Transactions* ; mais il s'est borné à classer les mémoires par ordre de matières, ayant soin de donner seulement une notice de plusieurs écrits qui ne sont que répéter à peu près les mêmes choses sur le même sujet. Il auroit pu éviter encore davantage ces répétitions, en fondant ensemble tous les matériaux qui tiennent à une science, au lieu de mettre à la suite les uns des autres, les mémoires qui y sont relatifs, & qui ramènent souvent les mêmes détails ; mais ce travail auroit été beaucoup plus long & plus difficile. Quoi qu'il en soit, il commence par l'*Histoire Naturelle*, qu'il a divisée en quatre parties, dont la première contient les grands Phénomènes de la Nature : *Tremblemens de terre & Volcans*. C'est celle que nous annonçons. Comme un pareil ouvrage demanderoit une trop longue analyse, nous nous bornerons à quelques particularités sur le dernier tremblement de terre qui a causé de si affreux ravages dans les deux Calabres, à Messine, & dans les parties de la Sicile, les plus voi-

ſines du Continent. Ces détails ont été pris & écrits ſur les lieux, par le Chevalier *Guillaume Hamilton*, immédiatement après le déſaſtre.

Toutes les ſecouſſes du tremblement de terre ſembloient venir avec le bruit d'un gros vent, du coté d'Occident; elles commençoient ordinairement par une commotion horiſontale, & ſe terminoient par un mouvement en tourbillon, (*Vorticoſo*) C'eſt cette dernière direction des ſecouſſes, qui a renverſé la plus grande partie des édifices. Avant chaque ſecouſſe, les nuages paroiſſoient fixes & immobiles, & immédiatement après une violente averſe, on reſſentoit une ſecouſſe. La commotion étoit ſi violente, que la cîme des plus gros arbres touchoit preſque la terre alternativement de chaque côté. On voyoit les bœufs & les chevaux étendre & écarter les jambes le plus qu'ils pouvoient, pour s'empêcher de tomber, & ils donnoient des ſignes non équivoques de l'approche de chaque commotion. On a remarqué à Roſarno, comme dans les autres villes ruinées, que les hommes qui y

ont péri, ont été généralement trouvés sous les ruines, en posture de lutter & de se roidir contre le danger, tandis que les femmes y ont été trouvées presque toutes, dans celle de l'abattement, les mains croisées sur la tête; à l'exception de celles qui avoient des enfans, qu'elles serroient dans leurs bras. Le seul bâtiment qui soit resté intact à Rosarno, est la prison de la ville, bâtie avec beaucoup de solidité, & renfermant trois fameux scélérats, qui auroient probablement perdu la vie, s'ils eussent été en liberté.

Aux environs de Laureana, deux métairies ont changé de place par l'effet du tremblement de terre. La surface de ces deux propriétés entières, couvertes de gros oliviers & de mûriers, & situées dans une vallée parfaitement unie & de niveau, a été transportée, les arbres restant à leur place, à la distance d'environ un mille de sa première situation. Cette surface étoit probablement minée par dessous, depuis long-temps, par de petits ruisseaux qui coulent des montagnes, & qui sont maintenant en pleine vue,

sur le sol nud & découvert qu'ont abandonné les deux métairies.

La ville de Polisthène étoit considérable ; on n'y voit plus une seule maison debout. D'environ six mille habitans, deux mille & cent y ont perdu la vie. » Le Marquis de *San-Giorgio*, que j'ai trouvé ici, dit l'auteur, n'a pas cessé de donner les soins les plus actifs, pour secourir ses malheureux vassaux, pour faire enlever les décombres qui remplissoient les rues, & construire des baraques dans une exposition salubre & sur un bon plan, pour les habitans qui lui restent ; il a fait construire des habitations plus considérables pour les vers-à-soie, que j'y ai déjà trouvés travaillant à mon passage. L'activité & la générosité de ce Prince sont dignes des plus grands éloges ; & autant que j'en ai pu juger, sa conduite n'a pas eu beaucoup d'imitateurs. A *Casal-nuovo*, continue le Chevalier *Hamilton*, on me montra la place où peu de temps auparavant étoit la maison de mon infortunée amie la Princesse *Gérace-Grimaldi*, qui y perdit la vie, avec plus de quatre

mille de ses vassaux, à la subite explosion du 5 Février 1783, qui anéantit totalement cette ville. Quelques-uns de ses habitans, tirés vivans de dessous ses ruines, m'ont raconté qu'ils avoient senti leurs maisons entièrement soulevées, sans que rien les préparât à cette terrible commotion. Dans quelques autres villes, des murs & des portions de maisons sont restés debout ; mais ici, vous ne pouvez distinguer ni rue, ni une seule maison ; tout est confondu dans un amas énorme de ruines. Un habitant de *Casal-Nuovo*, me dit qu'étant, au moment du tremblement de terre, sur une des hauteurs du voisinage, & jettant les yeux sur la plaine, à l'instant où il ressentit la secousse, à la place de la ville, il ne vit plus qu'un nuage de poussière blanche, ressemblant à de la fumée ; effet naturel de l'effroyable écroulement des édifices & du mortier qui s'en alloit en poussière.

C'est entre la ville d'Oppido, Casal-Nuovo & Terra-Nuova, que le tremblement du 5 Février semble s'être exercé avec plus de furie. Les baraques construites pour le reste des

infortunés habitans de l'ancienne ville d'Oppido, actuellement ruinée, sont dans une exposition salubre, à la distance d'environ un mille de l'ancienne ville. J'y trouvai le Seigneur du pays, le Prince *Cariati*, s'empressant à donner du secours à ses malheureux vassaux. Il me montra deux jeunes filles, l'une d'environ seize ans, qui étoit restée onze jours sous les ruines d'une maison à Oppido, sans la moindre nourriture : elle avoit dans ses bras un enfant de cinq ou six mois, qui périt le quatrième jour. Cette jeune fille me fit un récit circonstancié de ses souffrances ; comme elle recevoit du jour dans cette affreuse prison par une petite ouverture, elle a pu tenir un compte exact des jours qu'elle y a été ensévelie. Sa santé ne m'a pas paru altérée ; elle boit aisément, mais elle éprouve encore quelque difficulté à avaler des solides. L'autre enfant, d'environ onze ans, n'étoit restée que six jours sous les ruines ; mais dans un espace si étroit, dans une posture si gênée & si douloureuse, qu'une de ses mains pressant contre sa joue,

l'avoit presque transpercée... A *Palmi*, 1400 personnes ont perdu la vie. On n'avoit pas encore retiré & brûlé tous les cadavres. J'en vis enlever deux pendant mon séjour, & n'oublierai jamais la sombre & attendrissante figure d'une femme en habit de deuil, que je vis tristement assise sur les ruines de sa maison, soutenant à peine de ses foibles mains, sa tête penchée sur ses genoux; & suivant d'un œil où la douleur & l'inquiétude étoient également peintes, tous les coups de pioche des ouvriers qu'elle employoit à enlever des décombres, dans la triste espérance de découvrir le corps d'un enfant chéri.... La force du tremblement de terre a été bien moins considérable à Messine & à Reggio, que dans la Calabre ultérieure: sur trente mille habitans qu'on supposoit à la ville de Messine, le nombre de ceux qui ont perdu la vie n'excède pas sept cens. Le plus grand nombre des habitans, s'est refugié dans des tentes & dans des baraques, hors de la ville....Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, ajoute le Chevalier

Hamilton, que les Religieuſes qui vivent auſſi dans ces baraques, loin de leurs couvens, ſe promènent continuellement dans les environs, ſous la garde & la protection de leurs confeſſeurs. »

M. le Chevalier *Hamilton* penſe que ces tremblemens de terre ont pour cauſe l'opération d'un volcan, dont le ſiège paroît être profondément ſitué ſoit ſous le fond de la mer, entre l'iſle de Strompoli & la côte de Calabre, ſoit dans quelque partie de la plaine, aux environs d'Oppido & de Terra-Nuova, & il le croit ainſi, après avoir remarqué que le dommage dans les édifices, auſſi bien que la mortalité, a été graduellement proportionné au plus ou au moins de diſtance de ce centre ſuppoſé. Il a obſervé de même que, de deux villes également diſtantes de ce point, l'une ſur la colline & l'autre dans la plaine ou dans un fond; cette dernière avoit toujours beaucoup plus ſouffert des commotions, que la première. Preuve, ſelon lui, que la cauſe étoit dans l'intérieur de la terre, & non dans les hautes montagnes de l'Apennin, comme le prétendent quelques Phiſiciens. Il

pense encore que le fond de la mer, étant plus près du foyer volcanique, qu'il regarde comme la cause des commotions, il paroîtroit bien plus altéré que les plaines mêmes, si les regards pouvoient y pénétrer. En un mot, il est d'opinion que cette cause cachée, est la même qui a donné naissance autrefois aux Isles Eoliennes ou de Lipari; qu'il peut s'être fait quelqu'ouverture dans le fond de la mer, entre le volcan de Stromboli & la Calabre ultérieure; car tout le monde s'accorde à dire que les bruits souterreins venoient de ce côté, où la nature aura jetté les fondemens de quelque nouvelle Isle, ou de quelque volcan, qu'on verra paroître un jour hors de la mer.

En gémissant sur les désastres qu'enfantent ces grandes & terribles opérations de la nature, nécessaires sans doute à l'ensemble de ses ouvrages, on ne peut qu'être étonné de l'obstination des hommes, d'ailleurs si inconstans, à demeurer sur une terre mouvante, pour ainsi dire, sous leurs pieds, & dans le voisinage de ces

volcans allumés, & vomissant le feu sur leurs têtes. Ces calamités les effraient, les consternent pour un moment ; mais rien ne les rebute ; de nouvelles générations perpétuent de nouvelles victimes. Est-ce la nature que l'on doit accuser ? Non ; mais l'opiniâtre cupidité des hommes.

Je suis, &c.



LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire.

MONSIEUR,

On a demandé, dans un Journal, s'il n'y a point une loi qui autorise de léguer son corps à la chirurgie, après une maladie inconnue, ou si cette loi ne pourroit pas s'établir.

Permettez-moi de profiter de la publicité de vos Feuilles, pour faire connoître mon sentiment relativement à cette question. Ma réponse est négative dans les deux cas; il n'y a point de loi, il ne peut y en avoir qui autorise un pareil legs, & c'est dans le non exercice constant de la faculté naturelle de pouvoir faire le don de son corps après sa mort, & dans les inconvéniens de cette même faculté mise en usage, que je vais puiser les raisons qui m'ont paru devoir empêcher de tout temps les hommes d'user d'une li-

berté de si dangereuse conséquence ; & par conséquent tout Législateur, dont l'unique but doit être le bien de la société, de la consacrer par une loi solemnelle.

Personne n'ignore combien les anciens attachoient d'importance à la sépulture ; il falloit être un philosophe, pour dire *facilis jactura sepulchri est. Architas*, dans *Horace*, demande comme une grace à un Nautonier quelques grains de poussière.

At tu, Nauta vagæ ne parce malignus arenæ,
ossibus & capiti inhumato
Particulam dare.

Il n'y avoit qu'un Diogène qui pût plaisanter dans une matière aussi sérieuse *, un Socrate qui pût ne pas s'en occuper *, un Théodore

---

* Diogenes durior, ut Cynicus, projici se jussit inhumatum, tum amici *volucribusne & feris ? Minimè verò*, inquit, *sed bacillum propè me quo abigam ponitote. Qui poteris ? illi; non enim senties ; quid igitur mihi ferarum laniatus oberit nihil sentienti ?* Tuscul. 1, n°. 104.

* Crito, si me assequi poteris ; ut tibi

qui pût en négliger les suites * ; tout le reste des hommes faisoit cas de la sépulture, par un préjugé même de religion : on seroit resté 100 ans sur les bords du Styx sans pouvoir en franchir les bords, si l'on n'avoit pas été inhumé.

Hæc quam cernis inops, inhumataque turba est.

est-il dit à Enée à sa descente aux enfers.

Une autre crainte se joignoit à celle-là, personne ne vouloit être la proie des corbeaux ni des oiseaux sauvages.

Ελωρια κυνεσσιν
οιωνοισι τε πασι (1).

Enfin c'étoit un honneur que d'être

---

videbitur sepelito ; *ibid*, disoit à un tyran qui le menaçoit de le faire mourir & de le priver de la sépulture. Θεοδωρω ουδεν μελει ποτερον υπο γην η υπερ γης σηπεται.

* Pour épargner cette ingratitude à leurs parens, les Calatiens peuple de l'Inde, leur promettoient de les manger après leur mort.

inhumé ; ceux qui ne l'avoient pas été, étoient

mortis honore carentes.

chez les Egyptiens, qui seroient devenus fameux par leur seule manière de rendre les devoirs funèbres aux morts, ce soin des cadavres étoit encore prescrit, ou du moins conseillé par l'esprit de possession.

L'ami ne pouvant plus jouir de l'entretien de son ami, l'époux des embrassemens de son épouse, les possédoient dans des urnes, dans des cercueils, ou en momie ; le fils, inconsolable de la mort de son père, pouvoit aider une imagination vive par un simulacre présent.

L'amitié se faisoit une obligation sacrée de conserver un pareil dépôt, ou la vanité y trouvoit un aliment précieux ; l'une & l'autre concouroient souvent à élever de superbes monumens : témoin le mausolée de la Reine de Carie, & des épitaphes ou fastueuses ou tendres, annonçoient les divers sentimens de ceux qui les avoient fait construire.

Tel étoit dans le Paganisme le désir général de la sépulture * : pour le Chrétien, la possession d'une terre consacrée tout exprès, étoit un trop grand avantage pour qu'il se montrât indifférent à l'honneur d'y être déposé.

L'origine du vœu de la sépulture est donc ce qui l'a perpétué ; l'on n'a pas voulu disposer de son corps, parce que l'on a craint ou de se priver de ce qui étoit regardé comme un honneur, ou de faire un tort réel à l'amour de ceux qu'on laissoit après soi *.

---

* Je suis bien loin d'avoir cité toutes les autorités, dont fourmillent les Auteurs anciens, à l'appui de mon observation. Celle-ci ne m'auroit pas échappé.

Mater te appello qu... curam somno suspenso, levas neque te mei miseret : *surge sepeli natum.* J'ai cru n'avoir point d'incrédules à combattre.

* C'est une idée philosophique, que celle qu'*Ovide* exprime dans ces deux vers :
Jam cinis est & de *tam magno* restat Achille
Nescio quid, *parvam* quod non benè compleat urnam.

Les résultats de la loi demandée ne lui seroient pas plus favorables que son origine. Je crois qu'ils sont assez faciles à sentir pour que je sois dispensé d'en faire une longue énumération.

Le mépris d'un préjugé utile, puisqu'il contribue à la salubrité de l'air, la difficulté de pouvoir constater, ce qu'il importe qui le soit, la disparution des hommes de dessus la terre, par le dépôt de leurs corps dans cette même terre, la privation pour une famille d'une possession qui, en ne rappellant que le néant * des choses humaines, ne laisse pourtant pas de consoler, autant qu'on peut l'être, de pertes qu'on sait, hélas! ne pouvoir être évitées, sont des inconvéniens qui perdent de la considération qui leur est due, aux yeux de ceux qui ne s'arrêtent point sur des vues particulières : mais un plus

---

* Mors mea ne careat lacrymis, linquamus amicis
Merorem, ut celebrent funera cum gemitu.

redoutable à mon avis, parce qu'il intéresse la société entière, c'est l'abus qui ne peut que résulter de cette même faculté, si elle est une fois accordée. La chirurgie, qui demande ces dons, en sera elle-même bientôt surchargée.

Supposons que nous puissions résister à ce penchant qui nous attache à la terre, même après notre mort, naturellement portés à croire que les maux que nous éprouvons sont les plus grands qu'on peut souffrir, chacun à ce titre léguera son corps; le Médecin qui nous aura traités n'aura pas manqué de dire que la maladie étoit d'un genre inconnu : & en effet, combien n'en est-il pas de telles! Qui ne sera pas jaloux alors de contribuer au bien du Public en l'empoisonnant de ses dons! Paris donnera des corps, la province en infectera les routes publiques, & les vivans seront réduits à périr par les bienfaits des morts.

Voilà, si je ne me trompe, pourquoi, du moins philosophiquement parlant, la loi qui auroit autorisé à

pouvoir léguer ſon corps après une maladie d'un genre inconnu, ne s'eſt point établie, & n'a pu s'établir. Mes raiſons, comme on le voit, ſont tirées de l'origine & des réſultats d'un vœu tout contraire à une pareille loi, & ce vœu, qui a été pour les hommes au deſſus de toute autre conſidération, eſt celui de la ſépulture.

J'ai l'honneur, &c.

Par M... Avocat, à Paris.



LETTRE IX.

Elémens d'Orthographe ou Methode pour apprendre cette science parfaitement & en très-peu de temps, sans être obligé de prendre un Maître, par M. Pollet, *ancien Receveur des Domaines du Roi. Prix 4 liv. 10 s., un volume* in-8°. *de 240 pages. A Paris, chez l'Auteur, rue du Ponceau, à côté du Limonadier.*

Le bourgeois gentil-homme ne vouloit apprendre de son maître de Philosophie, ni la Logique, ni la Physique, ni la Chymie; il demandoit seulement qu'on lui enseignât l'orthographe. Aujourd'hui nos bourgeois de Paris, qui voudroient bien aussi passer pour gentils hommes, sont Philosophes, Physiciens, Chymistes, & ce qu'ils se soucient le moins de sçavoir & d'apprendre, c'est leur

langue & l'ortographe. Leur indifférence & leur ignorance sur cet article passent toute expression. Il y a peu de villes de province où l'éducation bourgeoise soit aussi négligée, à cet égard, que dans la Capitale. Je ne sçais comment concilier cette espèce de rusticité, avec le ton avantageux & important que se donne la bourgeoisie parisienne; car la première chose qui annonce une éducation cultivée, est un bon langage. On rencontre souvent dans les compagnies & dans les spectacles, des personnes vêtues avec la dernière élégance, qui se presentent avec aisance, qui ont tout cet extérieur de la politesse, qui prévient en leur faveur; on les aborde, ou on se laisse aborder, on entre en conversation, & tout-à-coup la barbarie & la grossiereté de leur langage décélent leur mauvaise éducation; on leur tourne le dos, & l'on a peur d'être surpris en mauvaise compagnie.

C'est avec beaucoup de raison que l'Auteur de ces *Elémens*, s'élève contre une ignorance aussi grossière. » Il » n'y a pas de jour dit-il, que je n'en-

» tende dire par des bourgeois d'un
» état honnête : *il est honteux, je vous*
» *fais t'excuse*, &c. & j'ai remarqué
» que ce sont toujours ceux-là qui
» parlent le plus. »

Nous souhaitons que sa nouvelle méthode leur donne l'envie & le moyen de corriger le vice de leur première éducation. Peut-être trouveront-ils son livre un peu trop cher ; car c'est encore un de leurs défauts d'être fort prodigues en dépenses superflues, & très-avares pour ce qui regarde leur instruction.

» Mais si l'on veut faire réflexion,
» ajoute M. *Pollet*, qu'il y a, dans
» Paris, trente mille *individus* qui
» ont payé un Maître, les uns pendant
» six mois, d'autres pendant un an,
» dix huit mois, pour apprendre l'or-
» thographe, & qui ne la sçavent pas,
» on trouvera à bon marché un livre
» avec lequel on peut l'apprendre seul,
» en peu de temps. »

Il seroit difficile de donner en peu de mots, une idée de sa méthode ; il faut s'en instruire dans le livre même ; nous avertissons qu'elle ne convient

point à des enfans, mais à des personnes dont le jugement est un peu formé. Encore sommes-nous persuadés que ces principes d'orthographe auroient grand besoin des éclaircissemens du Maître, qui se flatte d'enseigner parfaitement sa *science* en trente ou quarante leçons. J'ai peine à croire néanmoins que ses succès soient toujours heureux avec des disciples qui ne sçauront point les langues anciennes, d'où la plûpart de nos mots ont pris leur origine; & je ne vois pas qu'il ait trouvé dans sa méthode un remède à cet inconvénient.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE X.

Ainsi finissent les grandes passions; ou les dernières amours du Chevalier de...publiées par M. Loaisel de Tréogate. *Deux parties* in-12; *à Paris, chez* Poinçot *Libraire, rue de la Harpe, près de St. Côme*, N°. 135.

Ce Roman est en forme de lettres, que le Chevalier de ... écrit au Comte de *P.* ***, retiré dans ses terres. Vous n'y trouverez ni aventures, ni événemens singuliers, ni incidens merveilleux; tout se réduit à une galante intrigue, telle qu'on en voit tous

les jours dans le monde. Le Chevalier maltraité par l'amour, & qui paroît d'abord bien résolu de ne plus s'y livrer, rencontre bientôt dans une société, Madame de *V.*** jeune veuve, aimable & piquante; adieu ses belles résolutions. Il commence pourtant à ne se lier avec elle, que sous le nom d'ami; mais l'ami d'une jolie femme est un amant surnuméraire, qui ne tarde pas à prendre la place, dès qu'elle est vacante. C'est aussi ce qui arrive au Chevalier. Comme c'est un amoureux à grands sentimens, il s'imagine que sa belle veuve aussi passionnée que lui, va l'aimer éternellement. Pour n'être point distraits dans l'effusion de leur tendresse, ils se retirent dans une terre de Madame de *V.***, avec le beau projet de ne se quitter qu'à la mort. Je ne vous dirai point combien de mois cette passion dura; car cela n'est point marqué dans ces lettres qui n'ont point de dates; mais notre veuve, qui commence à s'ennuyer de sa solitude, saisit avec empressement le prétexte de quelques affaires, pour aller à Strasbourg,

& là elle s'abandonne avec un Colonel, plus gai que le Chevalier, à tout son goût pour le plaisir. Elle revient à Paris, où elle ramène le Colonel; le Chevalier est témoin de sa perfidie; il se plaint; on se moque de lui; il veut se tuer, il n'en fait rien; il tombe malade, il est à la mort, il en revient, & il guérit de son amour, comme de sa maladie. *Ainsi finissent les grandes passions.* On peut dire de ces passions-là qu'il en commence & qu'il en finit tous les jours un millier dans Paris, & qu'il y a bien peu de Chevaliers qui en soient la dupe, comme celui de notre Roman. L'auteur y auroit mis plus d'intérêt & de variété, si le caractère de Madame de *V.*** s'y développoit davantage; si elle agissoit, si elle parloit, si elle écrivoit; car on n'y trouve pas une seule de ses lettres. Celles du mélancolique Chevalier, qui sont presque toujours sur le ton sérieux, chagrin & grondeur, ont beaucoup trop d'uniformité & de monotonie. Au reste elles sont parsemées de détails fort agréables & d'une bonne morale, qui fait diver-

ſion & contraſte avec des peintures un peu trop galantes & trop voluptueuſes. C'eſt parmi ces premiers détails que je choiſirai quelques morceaux, pour vous donner une idée des ſentimens honnêtes & du ſtyle de l'Auteur. Voici une réflexion bien vraie ſur la littérature actuelle, & dont la tournure eſt aſſez neuve.

» Quand on eſt ſenſiblement organiſé, & que l'on veut s'épargner des déplaiſirs, il faut ignorer bien des choſes. Lorſqu'on a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que la plûpart des hommes, & qu'on a le bonheur de vivre dans la retraite, il n'eſt pas bon de ſçavoir que l'eſprit du jour n'eſt qu'un jargon ſophiſtique ſur les matières de goût, de ſentiment, & même de religion & de politique. Il eſt triſte d'apprendre que les prétendus progrès de l'eſprit ne ſont que les raffinemens bizarres de l'eſprit, que ſes prétentions, ſes écarts, ſes ignorances & ſes révolutions, ſont la plus étrange choſe du monde; car il y a des moments où le Philoſophe qui penſe à tout cela, ne ſait plus que

penser ; & s'il y pensoit trop souvent, il se pourroit qu'il finît par croire que la somme des idées de vingt siécles n'est qu'un colosse fantastique ; & que l'homme & l'esprit de l'homme tout ensemble ne sont qu'une illusion. »

J'ai remarqué une promenade du matin qui m'a paru charmante, & que je vais vous rapporter pour vous faire partager le plaisir qu'elle m'a donné. . . . .

» Tous les matins, je me lève avec le soleil, & je vais courir les champs assez loin pour varier le plaisir de la promenade. En sortant, je m'arrête d'abord au superbe coup-d'œil de cette fertile plaine qui fait la perspective du château ; j'admire ces belles moissons qui promettent la subsistance au pauvre, & l'abondance au riche ; je salue la terre nourricière de mes concitoyens : mais, après avoir joui de ce spectacle de richesse & de fécondité, après avoir marché au milieu des bleds déjà grands, à travers les vignes fleuries, c'est un plaisir pour moi d'entrer dans un chemin tortueux

de le suivre au hazard, sans sçavoir où il me conduira, de rencontrer des brebis qui bêlent, des bestiaux qui paissent, un berger soufflant dans sa cornemuse, un pêcheur côtoyant une rivière avec ses filets, un chasseur assis & déjeûnant auprès d'une fontaine, son chien d'un côté, sa gibecière & son fusil de l'autre. C'est pour moi un très-grand plaisir de traverser un petit hameau à l'heure où le soleil se lève, d'y voir une jeune paysanne filant & chantant sur le seuil de sa chaumière ; une autre tenant & caressant un enfant pendu à sa mammelle ; des hommes, des femmes conduisant leurs denrées au marché prochain, & s'occupant en cent manières de la subsistance commune. C'est pour moi un charme que je ne saurois vous rendre, de trouver ensuite un réduit plus agreste & plus sauvage ; de tomber insensiblement dans quelque vénérable solitude, parmi des chênes au tronc caverneux, qui expriment en caractères muets l'antiquité du lieu ; d'y rencontrer une Chapelle gothique & à demi rui-

née, où les anciens habitans du hameau voisin, plus religieux que leurs neveux, alloient prier tous les jours au coucher du soleil; d'y être surpris par la présence d'un vieux Bucheron qui me salue, & vient se reposer à mes côtés, qui cause avec moi de ses quatre-vingt-dix ans, des anciennes traditions du pays, & des choses extraordinaires qui se sont passées à cette Chapelle miraculeuse, où il m'apprend que le Saint apparoît encore toutes les nuits. Quand le soleil montant sur l'horison, commence à faire sentir sa chaleur, je m'approche d'un jeune arbrisseau, qui, par le doux balancement de ses feuilles, semble m'inviter à profiter de son ombrage; j'accepte son bienfait, j'en jouis avec reconnoissance; je m'étens sur l'herbe touffue, je fais ma cour aux fleurs qui réjouissent ma vue, par l'élégante variété de leurs formes & de leurs couleurs; aux flots gracieux d'un petit ruisseau gazouillant à mon oreille, & déployant plus loin à mes yeux, sa nappe argentée; aux mousses vertes

& aux lichens dorés, m'offrant un appui doux contre les troncs des vieux arbres, à qui ils servent de parure. J'adresse la parole à l'écho du lieu, qui me répond d'une voix limpide & sonore ; je lui dis mes pensées amoureuses ; je les confie au zéphir, qui va les redire aux favorables génies de l'air, s'il est vrai qu'il y ait des génies. Je bénis tous ces êtres charmans qui contribuent à mes plaisirs ; je leur prête une ame ; j'aime à penser qu'ils s'unissent à moi par le sentiment, &c. »

Cette description suffiroit pour vous faire connoître le talent de l'Auteur ; j'y veux joindre encore un passage qui vous prouvera que, s'il met peu d'imagination dans ses plans, il en met dans son style.

« La gaieté vous est bonne ; elle l'est à tout le monde ; car, à le bien prendre, il faut des hochets aux hommes plutôt que des traités de morale, & peut-être avons-nous besoin de nous accrocher à la folie, & de faire sonner ses grelots bien fort ;

pour éloigner de nous les peines, ou tout au moins les étourdir, quand elles sont arrivées jusqu'à nous. Il est tout simple d'éclaircir, comme on peut, les nuages dont la vie est couverte, & l'on ne fait point mal de prêter au temps les aîles du zéphir, afin de sentir un peu moins la pesanteur de son vol. Je sçais tout cela; mais nos dispositions dépendent-elles de nous? on a beau appeller & provoquer les jeux; on a beau s'entourer de guirlandes, & vouloir marcher toujours dans des parterres; l'absynthe croît à côté des fleurs; on la cueille avec la rose; ses feuilles s'attachent au fruit que nous préférons; & son amertume qui se fait sentir dans la coupe de la vie, au moment même où elle nous enivre, nous oblige bien souvent de la rejetter avec dégoût. »

Ces exemples, & beaucoup d'autres que je pourrois rapporter, ne laissent aucun doute que M. *de Tréogate* ne posséde les principales qualités d'un bon écrivain, & qu'il ne puisse les appliquer à des ouvrages,

plus solides & plus utiles que des Romans de galanterie. L'intérêt que nous prenons à sa réputation, nous engage à l'avertir de se préserver de l'emphase, du ton exalté, & de certaines pensées obscures qui pourroient viser au galimathias. Nous lui indiquerons ici quelques phrases qui lui serviront à reconnoître celles qui sont dans le même goût. « Femme incom-
» parable ! Dieu te fit sans doute à
» sa propre ressemblance; que dis-je ?
» tu es un écoulement de sa divinité;
» *il se versa lui-même dans ton ame,*
» *selon la mesure qu'exigeoit sa sagesse.* »

Le moindre défaut de cette dernière expression, est l'obscurité. *Dieu qui se verse lui-même* n'est pas supportable.

» En revenant de mes erreurs, je
» suis aussi revenu de celle qui m'avoit
» si fort prévenu contre un sexe en-
» chaîné à la roue générale, ainsi que
» le reste de la société. »

Un sexe enchaîné à la roue, présente une image désagréable & de mauvais goût.

» Les mouvemens de deux cœurs
» qui se communiquent, & leurs feux
» qui se confondent, *augmentant leur*
» *capacité mutuelle*, & ne faisant plus
» de leurs forces réunies qu'une seule
» & même force, les élève à un dégré
» de félicité, auquel nulle créature
» humaine toute seule n'atteindroit
» jamais. »

» Je voudrois que mon cœur pût
» se mettre dans une lettre à la place
» de ces lignes que je trace; que
» devenant visible, palpable pour toi
» seule, il allât s'offrir à tes yeux
» brûlant & enflammé comme il l'est,
» & se poser sur ton cœur comme à
» sa place naturelle. »

» Quand le délire du plaisir est à
» son comble, l'ame jouit toute seule;
» sa sphère d'activité embrasse plus
» d'objets à la fois; son domaine
» s'étend, prend sur-tout ce qui l'en-
» toure; ou plutôt elle s'identifie
» avec toutes les parties de notre
» corps, qui cesse alors d'appartenir
» à la matière; & *chacun de nos organes*
» *devient une ame*. »

Nous ne concevons pas comment l'Auteur, qui paroît très-sensé, qui aime le vrai & le naturel, a pu donner dans ces exagérations & ces folies de style. *J. J. Rousseau*, dont il est l'imitateur, est tombé quelquefois, il est vrai, dans le même défaut :

Mais quand sur un Auteur on prétend se régler,
C'est par ses beaux endroits qu'il lui faut ressembler.

Je suis, &c.



LETTRE XI.

Epître à un Philosophe, sur l'alliance de la Poësie & de la Philosophie, & sur les avantages qui en résultent. Par M. de Saint-Ange. *A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie françoise, rue Christine, aux armes de Dombes.*

Il y a deux ou trois ans que M. *de Saint-Ange* envoya cette Epître à l'Académie Françoise, pour concourir au prix de Poësie : elle fut rejettée tout d'une voix & par les Philosophes & par les Poëtes ; les premiers jugèrent qu'elle étoit trop mal raisonnée, & les seconds, qu'elle étoit trop mal écrite. On conclut que personne n'étoit moins capable que M. *de Saint-Ange*, de faire un traité d'alliance entre la poësie & la philosophie ; que d'ailleurs ce traité existoit depuis

Homère ; qu'*Horace* l'avoit renouvellé, & que *Boileau* en avoit prescrit les conditions dans son art poëtique.

Avant donc que d'écrire apprenez à penser...
Tout doit tendre au bon sens : mais pour y parvenir,
Le chemin est glissant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tôt on se noie.
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.
Aimez donc la raison. Que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.

Les Philosophes, à la vérité, peuvent dire que la philosophie moderne est autre chose que la raison & le bon sens, & qu'on s'embarrasse fort peu aujourd'hui qu'un poëte soit sensé & raisonnable, s'il n'est pas Philosophe. C'est une autre question qu'eux seuls peuvent discuter sérieusement. Mais en cela, je ne vois point de quoi ils ont à se plaindre. Presque tous nos

écrivains, soit en vers, soit en prose, pensent sans doute de même; ils paroissent se soucier fort peu de cette raison, tant recommandée par *Horace* & *Despreaux*. Ce qui leur manque à presque tous, c'est le bon sens. Ils ont de l'esprit, de la facilité, une sorte d'élégance; ils regorgent de philosophie, soit épicurienne, soit cinique, soit même quelquefois stoïque. Il ne manque à tout cela que du sens commun. Depuis *Voltaire* inclusivement, il n'y a pas six pièces de théâtre qui ne pêchent continuellement contre le bon sens. Il en est à peu près ainsi des autres ouvrages. Mais il paroît que le public n'y regarde pas de si près. C'est bien la peine, en effet, dans un siècle de lumières nouvelles, où l'esprit humain & la philosophie ont fait tant de progrès, de s'en tenir aux lumières naturelles de la raison & du bon sens.

La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.

Et c'est précisément cette voie unique, où l'on ne veut plus marcher.

On feroit étonné de la déraifon qui régne dans l'Epître de M. de *Saint-Ange*, fi l'on n'y étoit pas accoutumé par fes autres ouvrages. Nous ne citerons qu'un paffage de cette Epître philofophique, & nous choifirons le mieux écrit, fi pourtant on peut bien écrire, quand on outrage le fens commun :

. . . Si l'Enchantereffe, Idole du Poëte,
De l'antique féérie a perdu la baguette,
Elle tient en fes mains le prifme du bon fens;
Elle peut de l'erreur brifer les *Talifmans*,
Et prêter aux humains, *Ariane* nouvelle,
Le fecourable fil de la loi naturelle.
Toujours belle à ce prix, la déeffe des vers,
D'un charme inévitable enchante l'univers,
Je crois voir à trente ans une fage coquette,
Renoncer, pour mieux plaire, à l'art de la toilette;
Et par des foins plus chers, par des tons plus fenfés,
Rajeunir fes attraits chaque jour effacés.

Rien ne peut affoiblir l'intérêt qu'elle inspire,
Et sans perdre ses droits, elle a changé d'empire.

Ne diroit-on pas que la poësie & les Poëtes n'ont eu *du bon sens*, que depuis qu'ils ont renoncé aux charmes de la fiction? C'est tout le contraire; il y a plus de bon sens & de raison dans les fictions d'*Homère*, que dans les axiômes philosophiques de *Pope* & de *Voltaire*. Qu'est-ce que c'est que la poësie qui est une *Ariane nouvelle*, *& qui prête aux humains le fil de la loi naturelle*? Quel jargon est-ce là? & que signifient ces grands mots vuides de sens? Quoi? c'est la poësie moderne qui a fait connoître aux hommes *la loi naturelle*; & c'est *à ce prix* qu'elle *enchante l'univers*? mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est la comparaison de la poësie avec une *Coquette*: ce rapprochement est neuf. Examinez sur-tout *le bon sens* de cette comparaison. Une *Coquette sage*. Si elle est sage, elle n'est plus *Coquette*. Elle renonce à *trente ans à l'art de la*

toilette; c'est l'âge où elle commence d'en avoir le plus de besoin, elle y renonce *pour mieux plaire*. Elle a toujours envie de plaire, & elle renonce aux moyens qui lui ont réussi jusque-là. *Ses attraits* sont *chaque jour effacés*, & elle les *rajeunit par des tons plus sensés*. *Des tons sensés* n'ont jamais *rajeuni les attraits* d'une Coquette, sur-tout quand ses attraits sont effacés. Si elle a *changé d'Empire*, elle a perdu *ses droits de Coquette*; une femme devenue raisonnable n'a plus d'amans, elle n'a que des amis, souvent des amis bien froids; & c'est le seul point de la comparaison qui puisse convenir à la poësie philosophique. Que de fautes contre le sens commun en si peu de lignes! Quoi! dans ce siècle *Penseur*, il faudra toujours répéter aux apprentis philosophes, & même quelquefois aux maîtres, cette première leçon de l'art:

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

LETTRE XII.

Instituts politiques & militaires de Tamerlan, *proprement appellé* Timour, *écrits par lui-même en mogol, & traduits en françois sur la version persanne d'*Abou-taleb al-hosseïni, *avec la vie de ce Conquérant, d'après les meilleurs Auteurs orientaux, des Notes, & des Tables historiques, géographiques, &c. par* L. Langlez, *Officier de NN. SS. les Maréchaux de France. A Paris chez* Née de la Rochelle, *rue du Hurepoix*, Lottin de Saint-Germain, *rue St. André des Arcs*, & Didot *l'aîné, rue Dauphine, No. 116.*

Au nom de *Tamerlan* on se figure un tartare féroce & brutal, un monstre altéré de sang & de carnage, un brigand stupide qui ne sçait que ravager,

que détruire ; en un mot, un des fléaux du monde & de l'humanité ; on est loin de s'imaginer que ce barbare ait composé un traité de politique & de tactique, que ses conquêtes aient été dirigées sur un plan plein de sagesse, que dans ses expéditions militaires, il se soit toujours proposé un but, qu'il ait suivi constamment un systême, & qu'il ait lui même rédigé ce systême, pour servir de guide à ses descendans. Nos prétendus Philosophes qui voudroient nous persuader qu'il n'y a pas plus de trente ans que l'on pense, & que tous les grands hommes du siécle de *Louis XIV*, n'ont point pensé, pourront-ils concevoir qu'un tartare nourri dans les camps, ait été capable de réflexions aussi profondes.

Un Auteur aussi célèbre que *Tamerlan*, est fait pour exciter l'attention, & pour piquer la curiosité. Cet ouvrage fut le fruit de sa vieillesse. Prêt à terminer sa brillante carrière, l'infatigable Monarque jetta ses regards en arrière, & médita sur le cours varié de sa longue vie ; il écrivit les règles d'administration & les vues politiques qui

lui avoient si bien réussi. Fort supérieur à la vaine gloire de composer un livre, il ne se proposa que l'instruction & le bonheur de sa postérité. Sur le point de mourir, avant de déposer le sceptre, non content de donner à son successeur une leçon verbale bientôt oubliée, au milieu des soins du Gouvernement, & des plaisirs de la Cour, il lui remit avec son empire, un don plus précieux encore, l'art de le conserver.

La vie de *Tamerlan* que M. *Langlez* a composée d'après les meilleurs Auteurs orientaux, est très-exacte pour les faits ; mais peu agréable & peu intéressante par le fond des choses. Les deux évènemens les plus considérables, sont l'expédition des Indes & la défaite du Sultan *Bajazet* surnommé le *Foudre* ; l'expédition des Indes est regardée par les historiens orientaux, comme une guerre sainte ; soit que *Tamerlan* connoissant le caractère superstitieux de ses sujets, ait voulu exciter leur courage, par des motifs tirés de la religion, soit qu'il ait été en effet aussi fanatique qu'am-

bitieux ; il est certain que dans la plûpart de ses entreprises, il se montra comme un missionnaire guerrier. Les Indiens étoient idolâtres, & selon *Mahomet* la guerre contre les infidèles, est le plus haut dégré de gloire & de sainteté où l'on puisse parvenir ; heureux le Musulman qui périt dans ces pieux combats ; *ne dites pas*, dit l'alcoran, *que ceux qui périssent pour la cause de Dieu, sont morts, car ils vivent* :

» Les paisibles Indiens virent avec » une surprise mêlée d'horreur ces » prétendus Apôtres qui osoient soutenir la gloire du Créateur en égorgeant les hommes.

» Depuis les bords de l'Indus jusqu'à ceux du Gange, les ardens » Musulmans portèrent leurs armes » victorieuses, & laissèrent par-tout » des traces sanglantes de leur Foi. » Les villes les plus florissantes furent » réduites en cendres, & leurs défenseurs ensevelis sous les ruines ou » tués en fuyant. Les femmes, les enfans traînés en esclavage, marchoient » au milieu des ruisseaux de sang, &

» des cadavres dont la campagne étoit » couverte. Les malheureux Indiens » tomboient par milliers sous le fer » de leurs impitoyables ennemis. Mais » ceux-ci pensèrent devenir eux-» mêmes les victimes de leur propre » barbarie, par la putréfaction qui » se répandit dans l'air.

» Déhly, cette Capitale de l'In-» doustan, ne devoit pas éprouver un » sort moins rigoureux. Les Tartares, » arrivés sous ses murs, alloient en » faire le siége. Une scène d'horreur » préluda à la tragédie qu'on alloit » représenter dans la ville même. Cent » mille esclaves, qui devoient leur » salut, non à l'humanité, mais à la » lassitude de leurs Maîtres, mar-» choient à la suite de l'armée victo-» rieuse. On craignit qu'ils ne profi-» tassent de quelques circonstances » fâcheuses ou embarrassantes, pour » recouvrer la liberté, & pour délivrer » leur pays.

» Le péril étoit pressant, & le » Conseil délibéroit sur les moyens » de l'éviter, lorsque *Timour* ouvrit » un avis bien digne d'un Conquérant;

» ce fut d'égorger tous les prisonniers.
» A l'instant l'ordre est donné; &,
« dans l'espace d'une heure, périrent
» plus de cent mille infortunés. »

Les chrétiens de Géorgie éprouvèrent aussi le zèle de *Tamerlan* pour la religion. Un des plus énormes crimes qu'on reprochoit à ces infortunés, étoit de boire du vin; aussi le pieux Conquérant, arracha-t-il toutes les vignes du pays. Teflis & les principales villes de la Georgie furent inondées de sang: le fanatisme rendit les Tartares ingénieux; ils trouvèrent le moyen de déterrer les chrétiens fugitifs jusques dans les abîmes du Caucase, où ils s'étoient ensevelis; les vainqueurs s'y faisoient descendre par leurs compagnons, enfermés dans des caisses construites exprès.

Les hérétiques n'étoient pas moins odieux que les infidèles, au religieux *Tamerlan*; les habitans de Damas assiégés dans leur ville, ayant obtenu la permission de se racheter, comptèrent au Héros tartare la somme promise, & lui ouvrirent leurs portes;

mais

mais lorsqu'il eût touché l'argent, il lui prit un remords de conscience; il assembla ses principaux Officiers, & leur communiqua ses doutes sur l'orthodoxie des habitans de Damas; je me rappelle, dit-il, que ces malheureux ont autrefois donné du secours aux *Califes Ommiades* persécuteurs d'*Ali* & de la famille de *Mahomet*: c'est un crime que je ne puis leur pardonner sans offenser le Prophête. Sur ce scrupule Damas fut livré au pillage.

La guerre contre *Bajazet* ne fut pas une guerre de religion, *Tamerlan* se plaignoit que le Sultan *des Turcs*, avoit donné asyle à un insigne brigand nommé *Cora-Yousouf*; & qu'il avoit injustement dépossédé plusieurs Princes Musulmans: *Voltaire* dans son histoire générale, prétend aussi, mais sans aucun fondement, que *Tamerlan* attaqua *Bajazet* à la prière de l'Empereur de Constantinople & des chrétiens grecs. Quoi qu'il en soit, comme *Bajazet* lui-même étoit un zèlé Musulmant, *Tamerlan* fit quelques façons pour lui déclarer la guerre; il lui envoya des Ambassadeurs pour lui ex-

poser ses griefs ; & ce ne fut qu'après en avoir reçu une réponse outrageante qu'il prit la résolution de marcher contre lui : *Voltaire* le loue d'avoir observé du moins dans cette guerre, le droit des nations ; mais ce fut de sa part un trait de politique, plutôt que de justice & d'honnêteté.

La bataille se livra entre *Césarée* & *Ancyre* ; *Bajazet*, après avoir fait des prodiges de valeur & perdu deux cent mille hommes, fut forcé de prendre la fuite.

» Après la victoire, *Timour* retourna » dans son camp où il rendit graces au » Tout-Puissant, & reçut les com» plimens de ses Officiers. Harassé » de toutes les fatigues de cette jour» née, il alloit se mettre au lit, quand » on amena dans sa tente, *Bayazed*, » pieds & mains liés. A l'aspect im» prévu de ce Prince, le vainqueur » ému ne put retenir ses larmes ; il » alla au devant de lui ; ordonna qu'on » détachât ses fers, & le conduisit » dans la salle d'audience ».

« Alors, ayant fait asseoir son pri» sonnier à son côté : *Bayazed*, lui

» dit-il, n'accusez que vous-même de
» vos malheurs ; ce sont les épines
» d'un arbre que vous avez planté. Je
» ne vous demandois qu'une légère
» satisfaction, & votre refus m'a obli-
» gé à tenir envers vous une conduite
» qui m'a coûté beaucoup. Loin de
» vous nuire, je me proposois de
» vous aider dans vos guerres contre
» les Infidèles. Votre opiniâtreté a
» tout perdu. Hélas ! si le succès eût
» été différent, on sait quel traitement
» vous me réserviez, ainsi qu'à mon
» armée ; néanmoins soyez tranquille :
» vous n'avez rien à redouter ; c'est
» en vous sauvant la vie que je veux
» rendre graces au ciel de ma vic-
» toire ».

» Après avoir ainsi parlé, il com-
» manda qu'on dressât pour *Bayazed*,
» une tente auprès du pavillon impé-
» rial ; & il eut pour son illustre
» captif, tous les égards qu'on doit
» aux Infortunés ».

Cette conduite ne s'accorde guères avec les contes que les auteurs grecs & turcs ont pris plaisir à débiter, pour rendre *Tamerlan* odieux : si on les

en croit, le Prince tartare fit renfermer son ennemi dans une cage de fer si basse qu'elle servoit au vainqueur de marche-pied pour monter à cheval. Il força aussi son prisonnier d'assister à un festin de débauche, où ce malheureux Sultan eût la douleur de voir ses femmes & ses filles servir à table, presque nues. Et voilà pourquoi depuis ce temps les Empereurs turcs ne se marient plus. M. de *Voltaire* a raison de ne point adopter ces fables, mais il n'eût pas dû avancer avec autant de confiance, *qu'aucun des auteurs persans & arabes qui ont écrit la vie de* Tamerlan, *ne dit qu'il enferma* Bayazed *dans une cage de fer*; car *Ahmed Arabchah*, auteur arabe, le dit formellement en plusieurs endroits de son histoire de *Tamerlan*. Une petite anecdote consignée dans les mémoires d'*Acbar*, & rapportée par le voyageur *Bernier*, paroît plus vraisemblable & plus digne de foi.

» *Tamerlan* ayant fait venir *Bajazeth*, le jour même que ce dernier fut » pris, le considéra très-attentive» ment, & se mit à rire. Le Prince

» Ottoman indigné, lui dit avec fierté :
» *Timour*, ne te moques pas de mon
» malheur : Dieu est le distributeur
» des Empires ; il peut t'enlever de-
» main celui qu'il t'a donné aujour-
» d'hui ». Le Vainqueur reprenant
» aussi-tôt un air doux & sérieux :
» *Bayazed*, je le sais, dit-il ; à Dieu
» ne plaise, que je veuille insulter à
» tes maux : mais, en te fixant, voici
» la réflexion que ton aspect m'a ins-
» piré : il faut que Dieu fasse bien peu
» de cas des Empires, puisqu'il les
» donne à des êtres aussi disgraciés
» que nous. Tu es borgne & je suis
» boîteux ».

L'ambition ne vieillit point. *Marius* en cheveux blancs, accablé d'honneurs & d'années, vouloit aller combattre *Mithridate* ; *Tamerlan* âgé de soixante-dix ans, vainqueur d'une grande partie de l'Asie, mais toujours insatiable de conquêtes, entreprit de se rendre maître du vaste empire de la Chine ; ses généraux rébutés par tant de combats & de fatigues, ne montroient que de la répugnance pour cette expédition ; il employa pour

» pas. Il ne souffroit point qu'on s'en-
» tretînt en sa présence de brigandages,
» de meurtres & de vols ; il aimoit à
» entendre la vérité, quelque dure
» qu'elle pût être. Les bons ou les
» mauvais succès ne faisoient aucune
» impression sur son humeur. Ami des
» soldats courageux, plein de bra-
» voure lui-même, il savoit se faire
» respecter & obéir ».

Il fut assez réglé dans ses mœurs, & ne connut d'autres plaisirs, que la chasse & le jeu des échecs, dans lequel il excelloit, & qu'il a perfectionné. Quelques traits de sa vie sembleroient prouver que son caractère étoit naturellement doux & humain ; voici entr'autres une anecdote assez frappante, rapportée par M. *de Voltaire*, d'après un auteur persan, contemporain de ce Prince. » Un fameux
» Poëte persan, nommé *Hamedi-Ker-
» mani*, étant dans le même bain que
» lui, avec plusieurs courtisans, &
» jouant à un jeu d'esprit, qui consis-
» toit à estimer en argent, ce que
» valoit chacun d'eux ; je vous estime
» trente aspres, dit-il au grand *Kam*.

» La serviette dont je m'essuie, les » vaut, répondit le Monarque; mais » c'est aussi en comptant la serviette, » répartit *Hamedy* ».

Il est possible que *Tamerlan* qui aimoit beaucoup les gens de lettres, n'ait pas dédaigné de plaisanter avec un Poëte; mais les cruautés sans nombre qu'il a commises, prouvent en dépit de toutes les anecdotes, qu'il étoit naturellement féroce & sanguinaire. L'usage où il étoit dans toutes ses expéditions d'élever des tours avec les têtes qu'il faisoit couper aux Prisonniers, n'annonce pas un vainqueur fort humain; si quelquefois il a montré de la douceur & de la modération, c'est qu'il savoit très-bien plier ses passions à son intérêt : il fut aussi grand politique, que grand conquérant; il connut parfaitement les hommes & l'art de les gouverner. Et ce qui le distingue de tous les conquérans; c'est le parti qu'il a sçu tirer de la religion, pour couvrir ses vues ambitieuses. C'est ce que n'a point vu M. *de Voltaire*, qu'on nous vante, comme un Peintre si profond des

mœurs & des caractères ; l'idée qu'il nous donne de *Tamerlan*, dans son histoire générale, est absolument fausse & démentie par tous les faits.

» Il n'étoit, dit-il, ni Musulman, » ni de la secte du *Grand Lama* ; mais » il reconnoissoit un seul Dieu, comme » les lettrés chinois, & en cela mar- » quoit un grand sens, dont des peu- » ples plus polis ont manqué ; on ne » voit point de superstition, ni chez » lui, ni dans ses armées. Il souffroit » également les Musulmans, & les » Lamistes, & les Idolâtres répandus » encore dans les Indes «.

Voilà comme l'imagination de M. *de Voltaire* altère & dénature toute l'histoire ; il prête ses idées & ses manières de voir aux grands hommes qu'il affectionne ; d'un fanatique, il fait un tolérant, d'un Mahométan, un déiste, & parce qu'il n'avoit point lui-même de religion, il ne veut pas que *Tamerlan* en ait eu.

Tout a l'humeur gasconne en un Auteur gascon.

Toutes les actions de *Tamerlan*

attestent qu'il étoit Musulman zélé, de la secte *d'Aly*; qu'il favorisa la superstition, & s'en servit comme du plus puissant mobile, pour tourner les esprits à son gré : il s'honora beaucoup du titre de *Propagateur de la foi*, qui lui fut donné par le *cherif* de la Mecque, & il en remplit toute l'étendue. Plusieurs endroits de ses *Instituts* prouvent à quel point il étoit intolérant :

« Si l'on s'apperçoit, dit-il, que » dans un Royaume la Religion s'affoi» blit, que les œuvres merveilleuses » du Très-Haut sont dédaignées, ou » ses serviteurs favoris insultés, alors » un Monarque conquérant est obligé » d'entrer daus ce Royaume, avec » l'intention d'y rétablir la Religion » & la Loi de *Mohammed*. Il peut » fermement compter sur le secours » de l'Apôtre de Dieu. »

» Si, dans une contrée, le peuple » a une croyance différente de celle » des descendans du Prince des Apô» tres, (que les graces de Dieu soient » sur lui!) un Monarque doit subju» guer ce pays, pour tirer le peuple

» de la mauvaise voie. Ainsi, à mon
» entrée dans la Syrie, je châtiai ri-
» goureusement ceux qui suivoient
» une croyance erronée. »

Une pensée bien profonde de *Tamerlan*, & qui devroit être méditée par les gouvernemens modernes, est celle-ci :

» L'expérience m'a fait voir qu'une
» puissance qui n'est pas appuyée sur
» la religion & les loix, ne gardera
» pas long-temps son état & sa force ».
Il seroit bien singulier qu'un tartare, eût été réellement plus philosophe, que tous nos beaux esprits qui ont tant de prétention à la philosophie, sans en avoir les premiers élémens.

Les Courtisans de *Tamerlan* n'étoient pas des agréables, ni des petits maîtres; c'étoient les sçavans, les chefs de communautés, les Docteurs. » Ma porte,
» dit-il, leur fut toujours ouverte,
» ils firent l'ornement & la gloire de
» ma Cour. Souvent je les consultai
» sur des points de discipline religieu-
» se, de gouvernement & de science,
» j'appris d'eux à connoître ce qui
» est permis par la loi & ce qu'elle

» interdit. « Si les conquêtes de *Tamerlan* ne déposoient pas en faveur de son génie, nos philosophes, d'après de pareilles idées, ne manqueroient pas de dire que ce Prince étoit un dévot imbécille.

» Les vieillards à qui le nombre » des années avoit donné de la pré- » voyance, étoient admis dans ma » confidence; je les traitois comme » mes égaux, car ils me procuroient » de grands avantages, en me com- » muniquant leur expérience ».

» Je rassemblai, dit-il ailleurs, des » vieillards, des Religieux & des » hommes instruits dans la science de » Dieu. Je me liai avec eux. Ils me » dévoilèrent le bonheur de la Divi- » nité. Je leur vis faire des choses » surprenantes, & même des miracles; » leur commerce me fut aussi avanta- » geux qu'agréable ».

» Je rendis des ordonnances, pour » que les docteurs, les vieillards, les » derviches & tous les cénobites, qui » venoient fixer leur demeure dans » l'étendue de mes domaines, eussent » des pensions & des appointements,

---

LETTRE au Rédacteur de l'Année Littéraire.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de vous faire part de quelques réflexions philosophiques, sur un ouvrage dont vous n'avez encore fait aucune mention, & qui a pour titre : *Recherches Historiques & Politiques, sur les Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale, par un citoyen de Virginie. Chez Froullé Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.* J'ai lu dans le Mercure de France, du samedi 23 Février de cette année, un éloge pompeux & emphatique, de cet ouvrage. Le ton même du Panégyriste, m'a rendu son jugement suspect ; on loue avec transport les ouvrages de l'art qui dépendent de l'imagination & du génie, parce que c'est le cœur, c'est le sentiment qui les juge : mais les traités de morale & de politique, qui sont du ressort de l'esprit & de la raison, inspirent aux

hommes vraiment inſtruits une eſtime plus ſage & plus réfléchie : ſi le Journaliſte n'eut fait que ſe répandre en déclamations faſtueuſes ſur le mérite de cette production, peut-être eût-il pu en impoſer à ceux qui n'auroient pas été à portée de juger par eux-mêmes : mais il a eu l'imprudence de citer, & les citations qu'il a choiſies ſont préciſément la plus ſanglante critique qu'on puiſſe faire.

Le citoyen de la Virginie n'a pas voulu être l'écho de l'Abbé *de Mably*, qui avant lui avoit publié des réflexions ſur le gouvernement des Etats-Unis de l'Amérique : cet Ecrivain vraiment philoſophe dans ce ſiécle, où la philoſophie eſt ſi rare, avoit ſaiſi les grands principes d'adminiſtration fondés ſur la raiſon, la nature & l'expérience. Il n'établiſſoit point d'autre baſe de la proſpérité publique, que la vertu & les mœurs. Quel eſt en effet le but que tout gouvernement, toute inſtitution politique doit ſe propoſer ? n'eſt ce pas de rendre les hommes bons & heureux. Et qu'eſt-ce qui peut rendre les hommes bons & heu-

reux, si ce n'est la vertu & les mœurs? Le bonheur de l'homme ne consiste point dans les richesses, dans les jouissances purement physiques, dans la satisfaction des sens; combien n'y en a-t-il pas de malheureux avec tous ces avantages? il est dans son cœur, dans ses rapports avec ses semblables, dans la proportion de ses désirs avec ses facultés; dans les bornes qu'il sçait mettre à ses besoins. En vain rassembleroit-on chez une Nation, tout l'or du Pérou, toutes les productions de la Chine & des Indes, tous les miracles de l'art; tous les chef-d'œuvres de l'industrie; si cette Nation n'a ni bon sens, ni mœurs, ni principes, ni énergie dans le caractère, ni économie, ni prévoyance, elle sera réellement la Nation la plus pauvre de la terre, au milieu de ses richesses; & la plus malheureuse, au sein des plaisirs & des commodités de la vie; le luxe aura bientot tari les sources de son opulence, détruit ses arts, anéanti son commerce; elle finira par devenir esclave ou barbare, ou tous les deux à la fois. Les grands politiques, les

vrais sages ne s'occupent donc pas uniquement des moyens de multiplier les richesses, mais de les répartir dans une juste proportion ; ils favorisent le commerce autant qu'il est nécessaire, pour faire fleurir l'agriculture & les arts utiles, mais jamais assez pour introduire le luxe. Ils sçavent qu'un peuple vertueux est toujours assez riche ; & que la source des vrais biens est dans les mœurs, qui rectifient l'esprit & fortifient le corps, & non dans l'or & dans l'argent, qui énervent l'un & l'autre. Quel spectacle plus affreux pour un Philosophe sensible, pour un ami de l'humanité, que celui d'un état où les richesses tiennent lieu de tout mérite, où les hommes ne sont estimés, que parce qu'ils dépensent, où tout le systême politique se réduit à encourager les arts de luxe, à irriter la cupidité, à concentrer les fortunes dans un petit nombre de mains ; où la félicité publique n'est établie que sur les vices & sur les passions. C'est là qu'on voit un peuple immense d'esclaves, se consumer de travaux, pour satisfaire les fantaisies de quelques

riches désœuvrés. La subsistance d'un million d'hommes, dépend des caprices insensés de trois ou quatre cents *Cresus* stupides ; il faut qu'ils fassent des folies, pour que le reste de la nation ait du pain. Quand ce malheureux ordre de choses est une fois établi, je sais qu'il faut une grande révolution pour opérer une réforme ; & cette réforme n'est pas du ressort des lettres & des écrivains ; mais dans un état naissant, fondé sur le travail & la frugalité, dont les mœurs sont encore simples & pures, vouloir introduire le luxe & la corruption des mœurs, c'est un des plus grands attentats qu'on puisse commettre contre la société & contre l'humanité ; c'est cependant celui dont le citoyen de la Virginie s'est rendu coupable ; & c'est précisément cet attentat que le Panégyriste du Mercure exalte avec tant d'enthousiasme. Il commence par immoler à son auteur favori, le sage *Abbé de Mably*, & il se permet contre cet écrivain respectable, un persiflage aussi injuste qu'indécent.

« *Tout le monde sait*, dit-il, *que la*

» *doctrine politique de l'*Abbé de Mably
» *étoit un peu étrangère à l'ordre de choses*
» *où se trouve l'espèce humaine.* » Tout le monde sait aussi que l'ordre de choses où se trouve l'espèce humaine dans plusieurs états de l'Europe, est un désordre affreux ; & la doctrine de l'*Abbé de Mably* n'étoit étrangère à cet ordre, que parce qu'elle ne l'approuvoit pas lâchement, comme font tous nos écrivains à la mode, qui, pour le ton & la manière de penser, sont parfaitement au niveau des mœurs actuelles. *Plein d'enthousiasme pour les institutions de l'antiquité, & sur-tout pour celles de Lacédémone, dont il étoit en quelque sorte le représentant dans ce siècle, il ne cessoit de les proposer pour modéles, à tous les législateurs modernes.* L'*Abbé de Mably* connoissoit parfaitement l'antiquité. C'est un avantage qu'il avoit sur nos petits raisonneurs ignorans, qui ont fait leur cours de politique au Palais-royal : il savoit que les institutions anciennes avoient formé des générations d'hommes qu'on regarde encore aujourd'hui, comme la perfection de l'espèce hu-

maine. Cependant son enthousiasme n'étoit point aveugle ; il n'adoptoit point ces institutions comme anciennes, mais comme fondées sur la raison & sur la nature : il n'étoit point dans ce siècle le *représentant de Lacédémone* ; ce qui vaudroit encore mieux cependant, que d'être comme nos Philosophes, les *représentans* des Sybarites. Il ne vouloit point transporter en France, le gouvernement de Sparte ; mais il prêchoit à sa patrie, la frugalité, la tempérance, le désintéressement, le courage, vertus de tous les lieux & de tous les temps, & les seules qui puissent rendre un état florissant. *Il disoit aux Législateurs modernes : voulez-vous rendre les hommes bons & heureux, reprimez l'avarice & l'ambition, c'est-à-dire, chassez de vos états les arts & le commerce, établissez la communauté des biens, & avec elle, la pauvreté & la frugalité* : Voilà un commentaire qui défigure absolument le texte : quoi, *réprimer l'avarice & l'ambition*, signifie *chasser les arts & le commerce* ! ne sont-ils donc fondés que sur l'avarice & sur l'am-

bition ? le citoyen de la Virginie & & le Journaliste du Mercure qui exaltent si fort les arts & le commerce, sont donc les Panégyristes de l'ambition & de l'avarice ? sans doute si les arts & le commerce ne peuvent subsister qu'à l'appui des vices & des passions criminelles, il faut les bannir de la société. *Tels étoient les principes fondamentaux de son grand art de gouverner les hommes* : le Journaliste a prétendu faire une ironie, mais il dit mieux qu'il ne croit ; c'est là vraiment *le grand art de gouverner les hommes* ; & tout Législateur qui cherche à corrompre les hommes, au lieu de les rendre vertueux, est un méchant ou un sot. *On ne sera pas étonné sans doute, qu'un tel système de politique n'ait pas eu un grand succès chez les Nations modernes de l'Europe, qui croyent ne pouvoir subsister qu'en multipliant les sources des richesses, & les canaux qui les transportent sur toute la surface de la terre.* D'après l'affreuse corruption, qui règne dans la plûpart des Nations de l'Europe, il ne faut pas sans doute être étonné que le

systême politique de l'Abbé *de Mably*, n'ait pas été adopté ; mais il faut s'en affliger comme d'une calamité publique : tant pis pour les nations modernes, si elles croyent ne pouvoir subsister qu'en multipliant les sources des richesses, c'est par là au contraire qu'elles se détruiront : le Journaliste qui paroît approuver cette manière de penser, ne montre pas ici la philosophie d'un homme de lettres ; mais celle d'un Banquier & d'un Marchand.

Le citoyen de Virginie condamne sur-tout dans les observations de l'Abbé *de Mably* sur les Etats-Unis, deux principes que le Journaliste appelle gratuitement deux erreurs, & qui n'en sont pas moins deux vérités incontestables : le premier est, que la liberté de la presse établie par les Etats-Unies, est contraire au bien public. . . . .

Ecoutons sur ce sujet le citoyen de la Virginie : « l'Abbé de *Mably* se déclare, dit-il, le partisan le plus zélé du » Gouvernement Républicain, & les » principes qu'il avance sont diamétralement opposés à ceux qui con-

» viennent

» viennent aux Républicains. Rien de
» plus important pour cette espèce de
» Gouvernement, que la liberté de la
» presse. Elle est nécessaire pour éten-
» dre les connoissances utiles, pour
» corriger les abus, pour dévoiler les
» vices du Gouvernement, pour son-
» der les dispositions du Peuple, &
» préparer les esprits aux réformes que
» le besoin exige..... Dans le Gouverne-
» ment d'un seul, ceux qui sont char-
» gés des affaires de l'Administration,
» sont retenus par un frein qu'un Ré-
» publicain ne peut jamais avoir à crain-
» dre. La volonté seule du Prince suf-
» fit pour faire cesser & même pour punir
» leurs prévarications; mais dans un état
» libre, où la preuve du délit est né-
» cessaire, un pouvoir dont les trans-
» gressions sont si faciles à cacher, seroit
» d'une conséquence terrible... La pro-
» hibition, en encourageant la témé-
» rité, la malice & l'ignorance, arrête
» les Ecrivains prudens & sensés, qui
» seuls pourroient servir de frein aux
» Ecrivains téméraires. Il suffit qu'une
» chose soit défendue, pour qu'elle
» parroisse bonne. La prohibition de-

» vient un mérite qui couvre les plus
» grands défauts. Les Ecrits les plus
» misérables sont alors recherchés avec
» avidité. L'on ne voit en eux que le
» triomphe remporté sur les entraves
» dont on avoit prétendu enchaîner
» l'esprit. Par-tout où la prohibition
» subsistera, l'on sera empoisonné d'une
» quantité prodigieuse de semblables
» Ecrits. C'est le risque, non le mérite,
» qui y décidera du prix des Livres....
» Les écrits indécens, grossiers, ab-
» surdes, sont très-rares parmi nous.
» Lorsqu'une de ces Productions pa-
» roît, le bon sens suffit pour le rejetter;
» ou si le poison est caché, bientôt des
» Ecrivains sages & éclairés se hâtent
» de le dévoiler, & le font rentrer dans
» le néant, &c. »

Dans tout ce passage, le citoyen de la Virginie qu'on nous donne pour un si puissant raisonneur, est toujours à côté de la question, & n'épargne pas d'ailleurs les sophismes & les pensées fausses. S'il s'agissoit ici d'autorité, j'opposerois à celle de notre Américain, l'autorité de *Platon* qui dit expressément la même chose que

l'Abbé *de Mably*, & qui dans ses loix défend à tout citoyen, de rendre ses idées publiques, avant de les avoir soumises à l'inspection & à l'examen des Magistrats. Mais ne consultons que la raison, beaucoup plus respectable que *Platon* : dans une république sur-tout, dont la vertu est le principe, doit-on permettre à des citoyens oisifs, d'abuser de la simplicité de leurs contemporains, pour les séduire : le premier libertin doué d'une imagination vive, pourra donc impunément présenter au laborieux *Colon*, des tableaux licencieux, le dégoûter de sa vie frugale & austère, tourner en dérision la pudeur & la simplicité conjugale, essayer d'affoiblir le respect pour la religion & l'obéissance aux loix : faut-il espérer que d'autres écrivains plus sages parviendront à détruire ces funestes impressions ; comme si on ne savoit pas que le cœur est toujours du parti de celui qui l'amuse & le flatte ; que l'apôtre de la raison est bien froid & bien languissant, auprès de l'orateur des passions, & que la meilleure réfutation des mauvais

livres, est d'empêcher qu'on ne les lise. Les Ministres dans une monarchie, ont bien moins de frein, que les Magistrats dans une république. Si dans l'exercice de leur pouvoir, les Magistrats républicains ont tant de facilité de cacher leurs transgressions, comment seront-elles apperçues de l'homme de lettres, renfermé dans son cabinet? Peut-être la liberté de la presse est-elle moins funeste en Angleterre, qu'ailleurs; du moins est il certain que la liberté absolue est moins dangereuse qu'une prohibition qu'on peut facilement transgresser; ce que dit à ce sujet, le citoyen de Virginie, est juste & bien sensé, mais ce n'est pas de cela dont il s'agit, il falloit prouver qu'une prohibition sévèrement exécutée, ne vaut pas mieux qu'une entière liberté; & c'est ce qu'on ne prouvera jamais. Il étoit digne d'un sage & d'un politique, tel qu'on nous représente le citoyen de la Virginie, de s'élever contre une des plus malheureuses bizarreries de la société; qui permet presqu'indistinctement à toute espèce d'homme, l'exercice des deux

fonctions, les plus importantes peut-être pour le bonheur public, celle d'auteur & celle d'instituteur, tandis que toutes les autres professions sont soumises à une inspection & à un examen. Les hommes de lettres devroient être choisis par le Gouvernement, comme les Ministres & les Magistrats. Ils devroient écrire sous ses yeux & d'après ses vues : puisque c'est l'opinion qui gouverne le monde : il seroit d'une saine politique de s'assurer de ceux qui dirigent l'opinion, & d'empêcher l'abus des talens.

Le second principe de l'Abbé *de Mably* est que dans les Etats-Unis, il ne doit y avoir qu'une seule religion & qu'un seul culte; c'est encore le principe constant des plus fameux Législateur; principe absolument conforme à la raison, à la saine philosophie; car s'il arrive que la diversité de religions, ne cause point de troubles dans un état, ce qui est fort difficile, du moins il est impossible que ces religions regardées comme aussi bonnes les unes que les autres, n'affoiblissent le respect de chaque individu pour la sienne,

& n'inſpire enfin une ſorte d'indifférence pour toutes les religions ; d'où il doit réſulter le plus grand relâchement dans les mœurs.

Le Citoyen de la Virginie combat ces vérités avec beaucoup moins de ſuccès encore qu'il n'a fait, le premier principe ſur les dangers de la liberté de la preſſe ; il ſe permet même des aſſertions ſi dures, ſi révoltantes, ſi abſurdes, qu'il eſt très-étonnant qu'on ait pu oſer les conſigner avec approbation & avec éloge dans un ouvrage périodique, tel que le Mercure. « Nous » invitons, dit le Journaliſte, les per- » ſonnes de bonne foi qui auroient en- » core des doutes ſur cette matière, à » méditer les principes énergiques & » profonds de cet illuſtre citoyen. Elles » ſentiront que le pouvoir légitime du » Gouvernement s'étend aux ſeuls actes » qui ſont préjudiciables aux autres; » & qu'un homme ne fait point de tort » à un autre, en diſant qu'il y a vingt » Dieux, ou qu'il n'y en a point du tout: » — Que la raiſon & l'examen ſont les » ennemis naturels de l'erreur & de » l'erreur ſeule : — Que l'erreur ſeule » a beſoin d'être ſoutenue par le Gou-

» vernement, & que la vérité se sou-
» tient d'elle-même : — Que la diffé-
» rence d'opinions en matière de Reli-
» gion est utile, parce que les diffé-
» rentes Sectes font l'office des Cen-
» seurs les unes sur les autres : — Que
» l'effet de la contrainte a été de rendre
» imbécille la moitié des hommes, &
» l'autre moitié hypocrite, de soutenir
» la mauvaise foi & l'erreur par toute
» la Terre, &c. »

Les personnes de bonne foi qui liront de pareilles extravagances, ne pourront se défendre d'un sentiment d'indignation, pour l'Auteur & pour le Journaliste. Quoi ! *cet homme ne fait point de tort à un autre, en disant qu'il y a vingt Dieux, ou qu'il n'y en a point du tout ?* il est assûrement son plus cruel ennemi, puisqu'il cherche à lui ôter le bien le plus précieux & la plus grande consolation qu'il puisse avoir dans la vie : nous sçavons que les Philosophes modernes sont les Apologistes les plus ardens du luxe, des vices & des passions qui infectent la société ; mais nous avons de la peine à croire qu'ils

se déclarent les partisans d'une proposition si grossière & si choquante ; nous sommes plutôt tentés de penser que l'Auteur de cet Extrait, est absolument dénué de sens & de philosophie, puisqu'il ignore que l'existence d'un Dieu, est l'opinion la plus nécessaire à la conservation de la société, & au bonheur des hommes.

Je suis, &c.



LETTRE XIII.

Dictionnaire universel de Police, contenant l'origine & les progrès de cette partie importante, de l'Administration civile en France; les loix, Réglemens & Arrêts qui y ont rapport; les droits, priviléges & fonctions des Magistrats & Officiers qui exercent la Police; enfin un tableau historique de la manière dont elle se fait chez les principales nations de l'Europe. Par M. Desessarts, *Avocat, membre de plusieurs Académies, député de la ville de Cherbourg. Tome troisiéme. A Paris chez* Moutard *Imprimeur libraire de la Reine, de Madame & de Mdme. Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, hôtel de Cluni, 1787. avec approbation & Privilége du Roi.*

L'Infatigable Auteur de ce Dictionaire, marche à grands pas, Monsieur, dans cette vaste carriere, & l'on ne

peut qu'admirer son zèle & son activité : en voici déjà le troisiéme volume qui commence par les *Cimetières*, & finit par les *Femmes publiques*. Le commencement & la fin n'en sont pas très-agréables, mais ce n'est la faute que de l'Alphabet, l'Auteur nous avoit promis la *suite de la Notice des établissemens utiles & des réformes faites dans la Police de Paris, depuis le regne de Louis XVI*; il tient parole, & ouvre par là son troisiéme volume. Il est vrai qu'il s'excuse de ne pouvoir rendre compte, que dans le volume suivant, de deux réformes importantes ; *la destruction du Cimetière des Innocens* ; & *la construction des nouvelles Halles*, qui ne sont point encore achevées. Dès-à-présent, du moins, il parle du changement *des prisons des débiteurs*, & en parle avec la sensibilité la plus touchante. Il s'étend sur-tout avec complaisance sur l'institution précieuse *d'un Hospice de santé établi à Vaugirard, pour les Enfans trouvés atteints de la maladie Vénerienne* & sur *la méthode simple & naturelle de traiter les Enfants par le moyen de leurs meres*

& nourrices : il saisit cette occasion de rendre hommage au zèle, & aux lumières du digne Magistrat qui préside à la Police.

L'article des *Cimetieres* est très détaillé & devoit l'être, dans la circonstance actuelle. Il en est de même des *Commissaires*, dont les fonctions sont plus essentielles que jamais. L'article *Contagion* est un motif de plus de reconnoissance, pour les soins vigilans de l'administration, qui préservent la Capitale d'un fléau, en apparence, presque inévitable. Plusieurs métiers trouvent place dans ce volume, car rien n'y est oublié ; si l'on en excepte peut-être le mot *Echevins* que j'ai été surpris de ne point voir, avant *l'Ecole gratuite de Dessein* très détaillée dans ce volume & qui ne pouvoit trop l'être. *Les Dimanches & Fêtes* occupent bien de la place, & peut-être l'Auteur pouvoit-il se dispenser de remonter jusqu'à l'origine ; peut-être aussi, en traitant du *Conducteur de la Foudre*, a-t-il un peu trop donné à la Physique, & oublié qu'il ne faisoit qu'un *Dictionnaire de Police* ; on pourroit encore

trouver un peu long, l'article *Disette*, vû la rareté de cet accident, & s'étonner qu'à propos de celui de *l'éducation du Peuple*, il ait cité 40 pages de l'ouvrage de M. *Berenger*. Mais il est difficile de s'arrêter justement où il faut, dans un livre destiné à l'utilité publique : un bon citoyen a toujours peur d'omettre quelque chose d'essentiel, en voulant être précis. Après avoir parlé des *femmes publiques & des filles entretenues*, M. *D.* donne un projet de reglement à ce sujet, aussi bon, aussi exempt d'inconvénient que peut l'être un réglement, sur une matiere aussi vicieuse en elle-même.

L'auteur annonce qu'à la fin du volume suivant, il placera la table des matiéres des quatres volumes, & une table générale à la fin de l'ouvrage. Il remercie publiquement MM. les Lieutenants généraux de Police de toutes les villes du royaume, des renseignemens qu'ils se sont empressés de lui fournir ; & je crois, Monsieur, devoir, au nom du Public, joindre mes remerciemens aux siens, puisqu'en

aidant l'Auteur d'un ouvrage aussi utile & aussi essentiel, c'est en effet rendre un service au Public lui-même.

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

Description des moyens employés pour mesurer la base de Hounslow heath *dans la Province de Middlesex, publiée dans le volume 75 des Transactions Philosophiques, par le Major* William Roy. *Traduite de l'Anglois par M.* de Prony, *Inspecteur des Ponts & Chaussées. Contenant, indépendamment du Journal historique des opérations, la description la plus détaillée de tous les instrumens dont on s'est servi, la manière dont on les a construits & étalonnés, & celle de les employer aux usages ordi-*

naires : la description particulière d'un pyrometre microscopique, le plus parfait qu'on ait encore exécuté, & dont on s'est servi pour évaluer la dilatation dont les différens métaux sont susceptibles, à divers degrés de chaleur. Précédée d'un discours préliminaire du Traducteur, auquel il a joint trois Tables, dont les deux premières sont destinées à rapporter au thermometre de Réaumur, *& à la toise de l'Académie, les opérations faites avec le thermometre de* Fahreinheit, *& le pied anglois; & la troisième, à présenter le résultat des expériences sur la dilatation des métaux, faites avec le pyrometre microscopique;* & *rapportées pareillement au Thermometre de* Réaumur *& à la toise de l'Académie. Suivie de deux Tables, dont l'une contient le Tableau général de la Mesure de*

la base avec les Corrections, pour la reduction au niveau moyen de la mer, la température, &c. Et l'autre, le résultat général des expériences sur la dilatation des Métaux, joint à une description détaillée de la forme, des dimensions & du poids des verges mises en expérience. Le tout accompagné de Planches gravées en taille douce, avec beaucoup de soin, où les Plans, Coupes & Elevations des Machines & de leurs détails, sont représentés sur de grandes Echelles, & souvent de grandeur naturel. Prix 1 liv. 10 s. broché. A Paris, de l'Imprimerie de Didot *l'aîné, chez* Didot *fils aîné*, & Jombert *jeune, rue Dauphine*, 1787.

Un titre aussi étendu, dispense de rien ajouter. Personne n'étoit plus en état que le Traducteur, d'analyser l'ouvrage qu'il a traduit; & l'on ne

peut qu'applaudir au zèle qui l'a porté à enrichir notre langue d'une description sçavante : la langue angloise est une source féconde, où nous pouvons puiser avec fruit : nous pouvons aussi nous acquitter avec nos voisins, & cet échange intéressant, étend les lumières, & rend communes entre les deux peuples les connoissances.

Je suis, &c.



Épitaphe de M. le Tourneur, *mort le 24 Janvier* 1788.

CI-GIT l'éloquent *le Tourneur*,
D'Young * Imitateur fidèle;
Si digne d'être un bon modèle,
Et par l'esprit & par le cœur:
Sans éclat, sans *Fauteuil*, il termine sa vie,
Tandis que tel ou tel brille à l'Académie.

Par M. DE SANCY.

* On ne le caractérise ici, que par sa *Traduction des Nuits*, qui fut l'aurore & le midi de sa réputation; il a donné depuis d'autres productions estimables, telles que les *Poësies d'Ossian, Shakespear*, *une nouvelle traduction de Clarisse*, &c. &c.



COUPLETS A THÉMIRE.

Sur l'air. *Un Ingrat m'abandonne.*

J'AI perdu sa tendresse,
Seul objet de mes vœux ;
Thémire me délaisse,
Pour former d'autres nœuds.
O, bergère infidelle !
Quand je fus ton amant,
D'une flamme éternelle,
Tu me fis le serment.

Mais, celui qui t'engage,
Va me venger de toi :
Il est faux & volage,
Il trahira sa foi :
Bientôt une autre belle,
Deviendra son vainqueur ;
Et cette ardeur nouvelle
Causera ton malheur, *bis*

J'ai perdu sa tendresse. &c.

Par M. le Cat, à Abbeville.

De Rome, le 23 Février.

Les funérailles de *Charles-Edouard Stuart*, Comte d'*Albanie*, Prétendant à la Couronne de la Grande-Bretagne, mort le 31 janvier à l'âge de 68 ans, ont été faites, comme on l'a dit, à Frascati, dont le Cardinal Duc d'*York*, son frère, est Evêque : on sera peut-être curieux de connoître les inscriptions qui avoient été placées dans l'Eglise, lors de la cérémonie. Les armes de la maison *Stuart* étoient posées sur la façade de l'Eglise ; on lisoit au bas : *Ad insulas longè divulgatum est nomen tuum, & dilectus es in pace tuâ.* Eccl. c. 47, v. 17.

Les quatre arcades de la grande nef étoient surmontées de ces autres inscriptions :

Filii Sanctorum sumus, & vitam illorum expectamus, quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo. Tob. c. 2. v. 18. 2e. *Accipient regnum decoris, & diadema speciei de*

manu Domini Sap. c. 5. v. 17 —— 3e. *Decessit universæ genti, memoriam mortis suæ ad exemplum virtutis & fortitudinis derelinquens.* Lib. 2 Macchab. c. 6. v. 31. — 4e. *Si voluissem ire ad eos sedebam primus. Cumque sederem quasi Rex circumstante exercitu, eram tamen mœrentium consolator.* Job. c. 29. v. 25.

Le Comité chargé de l'accusation contre M. *Hastings*, est composé de 22 Membres; les chefs d'accusations sont au même nombre, & chacun des Membres du Comité doit en articuler un. Voici l'état de ces chefs d'accusations.

1. La guerre de Rohilla. —— 2. Le traité avec le Mogol. —— 3. 1°. Invasion des droits du Rajah de Benarés. 2°. Dessein de M. *Hastings* de le perdre. 3°. Expulsion de ce Rajah. 4°. Seconde révolution de Benarés. —— 5°. Troisieme révolution de Benarés. — 4. Pillage & détention des Princesses d'*Oude*. —— 5. Révolution de Farruckabad. —— 6. La ruine du Rajah Sahlono. — 7. Les contrats & les salaires excessifs. — 8. Présens reçus illégalement.

— 9. Démission de M. *Hastings*, & retention injuste du Gouvernement après cette démission. — 10. Contrat du Chirurgien-Général. — 11. Contrat de Pool-bundy. — 12. Contrat de l'Opium. — 13. Appointement de R. J. Sullivan. — 14. Trahison faite au Rajah de Gohud. — 15. 1°. Abus des reveuus. 2°. Autres abus des revenus. 16. Malversations d'*Oude*. — 17 Affaires de *Mahomet Reaa-Khan*. — 18. Le Mogol livré aux Marates. — 19. Libelle contre la Cour des Directeurs. — 20. La guerre & la paix des Marates. — 21. Correspondance de M. *Hastings*. — 22. Les droits de Fyzoola Khan, &c. avec le traité de Dang; détails sur ce traité & sa garantie; remercimens faits au bureau de Fyzoola-Khan; la demande de 5,000 chevaux; le traité de Chunar; les conséqences de ce traité. Echange pécuniaire du secours stipulé. Défense de Fyzoo-Khan par le Major *Palmer* & M. *Hastings*.

Une des plus grandes horreurs que rappelle M. Burke, fut le supplice de quelques femmes de haut rang livrées à des

bourreaux, & dont par un raffinement de cruauté on avoit arraché les mamellons. Ces images horribles firent impression sur tous les Auditeurs. Plusieurs Dames s'évanouirent, & l'Orateur lui-même épuisé par la force qu'il avoit employée dans ce tableau, perdit connoissance. On remarque que M. *Hastings* montre au contraire la plus grande sérénité, ce que quelques-uns attribuent au sentiment de son innoncence, d'autres à l'inflexibilité de son caractere. Ses cautions le conduisent chaque jour à la Chambre des Pairs, le remettent entre les mains du Chevalier *Molineux*, Huissier de la Verge-Noire, qui le conduit à la Barre. Quand la Séance est finie, le Chevalier *Molineux* rend son prisonnier à ses cautions, dont il exige de nouveaux engagemens pour le représenter à la prochaine Séance. De cettre maniere M. *Hastings* n'est en effet prisonnier que pendant le temps qu'il est obligé de comparoître devant ses Juges.



LIVRES NOUVEAUX.

Procès-Verbal des Séances de l'Assemblée Provinciale de Picardie, tenue à Amiens en Novembre & Décembre 1787; 1 vol. in-4°. *de 358 pages, broché, 5 liv.*

Le même, avec la Carte du Canal souterrein de Picardie, 5 liv. 10 s. à Amiens, chez Caron *l'aîné, Imprimeur du Roi, & à Paris chez* Onfroy, *Libraire, quai des Augustins; à Abbeville, à l'Hôtel du Bourdois, chez* Gambier, *Correspondant du Bureau des Affiches de Picardie, & chez* Pintiau & François, *Libraires; à St. Quentin; chez* Hautoy, *Imprimeur, à Péronne; chez M.* Moillet, *Procureur & Correspondant du Bureau des Affiches de Picardie; à Mondidier, chez* le Roux, *Libraire; à Boulogne, au Bureau de la Poste aux Lettres; à Calais, chez* Hamon *Libraire; à Doullens, chez* Dieu-louard*; & dans les principales Villes, chez les principaux Libraires.*

Traité de la Carie ou Bled noir, dans lequel on prouve, par une suite d'expériences & par l'analyse chymique, que la Chaux est le principal remede pour détruire cette Maladie, par M. Lapostolle, *Apothicaire du Roi, Membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens; Professeur de Chymie au Jardin du Roi, Professeur du Cours de Meûnerie & de Boulangerie; br.* in-8°. *de 160 pages, 1 liv. 4 s.*

Mémoires de Sir George Wallap; *ses Voyages dans différentes parties du Monde, &c. &c. par* M. L. C. D. 3 *vol.* in-12, *broh. 6 liv.*

Vie de Frédéric II *Roi de Prusse, accompagnée de Remarques, Pièces justificatives, & d'un grand nombre d'Anecdotes, dont la plûpart n'ont point encore été publiées; 4 vol. in-8°. brochés, 1788, 16 liv.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XV.

Vie de Frédéric II, *Roi de Prusse*, &c.
Second Extrait.

PLUS un Roi s'est fait admirer sur le théâtre du monde, par des actions brillantes & des exploits éclatans, plus on aime à le voir, pour ainsi dire, derrière la scène, dans le secret de sa vie privée; & c'est alors que les plus petites choses deviennent intéressantes, non par elles-mêmes, mais par rapport au grand homme qu'elles nous font connoître, sous un nouveau point de vue. Il est à remarquer que les Héros les plus distingués, les

Rois les plus respectables, ont été les moins fastueux dans leurs Cours : peu curieux d'une vaine représentation, ils se sont rapprochés des conditions communes, par la simplicité de leurs mœurs, par une sorte de popularité qui fait un si heureux contraste avec leur gloire & leur puissance. Ils se montrent encore au dessus des Rois vulgaires, par le mépris qu'ils font des décorations frivoles & des molles délices de la Royauté. Ils semblent leur dire : ma grandeur est en moi ; je n'ai pas besoin d'un trône pour être grand.

Frédéric II avoit reçu du Ciel une de ces ames de feu, qui, toujours actives, demandent un aliment continuel. Ce sont les ames de cette espèce qui font les grands hommes dans tous les genres. Eloigné par un père sévère de tous les plaisirs de son âge, son activité lui en fit chercher d'autres, & il en trouva dans l'étude. Il cultiva la poësie, l'éloquence, la musique : il étudia l'histoire, qui lui dévoila les fautes des Souverains, & lui indiqua les routes de la gloire ; la politique

qui l'éclaira ſur ſes vrais intérêts ; la philoſophie qui lui donna le goût des vertus. Laiſſons-le s'expliquer lui-même, à ce ſujet, dans l'Epître *à ſon eſprit* :

Dites que mon berceau fut environné
d'armes ;
Que je fus élevé dans le ſein des alarmes ;
Dans le milieu des camps, ſans faſte, ſans
grandeur,
Par un père ſévère & rigide cenſeur ;
Que je fus écolier des plus grands Capi-
taines ;
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs
d'Athènes,
Je fus ami des arts, plutôt que vrai ſçavant.
Atteſtez hardiment que la philoſophie
A dirigé mes pas, & réformé ma vie ;
Que je ſus *diſtinguer* l'homme du ſouverain,
Que je fus Roi ſévère, & citoyen humain :
Mais quoiqu'admirateur de Céſar & d'Al-
cide,
J'aurois ſuivi par goût les vertus d'Ariſtide.

Les premiers mots que *Frédéric* dit à ſes Miniſtres, en leur annonçant

la mort de son père, étoient bien dignes en effet d'*Aristide* ou de *Marc-Aurèle* : « Notre premier soin, leur » dit-il, doit être de faire le bonheur » de nos états, & celui de chacun de » nos sujets. Nous ne voulons pas que » vous les opprimiez pour vous enri- » chir ; mais plutôt que vous ayez » devant les yeux la prospérité du » pays, en même temps que nos » intérêts : car ces deux objets ne » doivent point être séparés ».

On sait comment *Frédéric* avoit épousé la Reine. Lorsqu'il fut monté sur le trône, on craignit quelque changement à l'égard de cette Princesse. Il vint la trouver dans son appartement, où il y avoit beaucoup de monde. Elle crut que cette visite imprévue lui annonçoit sa disgrace & la perte de son époux ; & elle trembloit d'avoir tant de témoins du malheur qu'elle redoutoit. Son embarras & sa foiblesse lui permirent à peine de se lever de son fauteuil, pour recevoir le Roi ; & elle fut obligée de s'appuyer sur une de ses Dames, pour aller au devant de lui. Elle prononça quelques paroles

entrecoupées, pour excuser son émotion ; mais *Frédéric* l'interrompant, lui dit : « Madame, tout le Royaume fait de quelle manière je vous ai accompagnée à l'autel ; vous savez vous-même la manière dont j'ai vécu avec vous depuis ce temps-là. (Ces premiers mots augmentèrent le trouble de la Reine, & elle faillit à se trouver mal.) Vous pensez peut-être qu'étant maître de mes actions, je romprai des engagements que j'ai contractés malgré moi, & qui ont été si mal remplis de ma part. Mais sachez, Madame, que votre patience, votre tendresse, votre douceur inaltérable, & mille autres vertus dont vous êtes douée, m'ont ouvert les yeux depuis long-temps. Jusqu'ici il y a eu dans mon caractère quelque chose, (vous le nommerez comme vous voudrez), qui m'a empêché de vous faire cet aveu. J'ai voulu attendre l'instant où, en le faisant, je pourrois convaincre tout le monde, qu'il étoit entièrement libre & volontaire. Ce moment est venu, Madame ; & je vous invite à partager avec moi un trône dont vous êtes si

digne. Oubliez, je vous prie, mes injustices passées, ou, si vous en gardez quelque souvenir, qu'il ne serve qu'à augmenter l'éclat de votre triomphe ».

La Reine douairière eut également à se louer de la tendresse & du respect de *Frédéric II.* Il lui donna le titre de Reine-mère ; & comme elle voulut l'appeller Votre Majesté, *appellez-moi toujours votre fils*, lui dit ce Roi ; *ce titre est plus précieux pour moi, que la dignité royale.*

Le sage & pieux *Rollin* étoit du nombre de ceux avec lesquels *Frédéric* entretenoit une correspondance, lorsqu'il n'etoit encore que Prince Royal ; quand il fut monté sur le trône, il lui écrivit, comme aux autres, pour lui annoncer son avénement. *Rollin* lui répondit par une longue lettre bien édifiante, où il lui détailloit les devoirs d'un Roi chrétien. La réponse de *Frédéric* commençoit à peu près ainsi : *M.* Rollin, *je trouve dans votre lettre les conseils d'un sage*, la tendresse d'une nourrice, *& l'empressement d'un ami.* Plus bas il disoit : *vos*

avis, mon cher & vénérable Rollin, *me sont beaucoup plus utiles, que les complimens faux & souvent insipides des flatteurs.* Cette phrase doroit un p . la pillule ; mais *Rollin* ne put digé er *la tendresse d'une nourrice.* Il rompit toute correspondance avec le Roi, & lui écrivit que, *comme il respectoit ses occupations importantes, il n'auroit plus l'honneur de lui écrire.*

Depuis 1744, jusqu'en 1756, *Fréderic* composa la plûpart des ouvrages que nous connoissons de lui, & de ceux que l'on donnera bientôt au public. En 1746, il avoit fini ses mémoires de Brandebourg, qui sont sans contredit son meilleur ouvrage. C'est aussi dans cet intervalle qu'il travailla à l'*histoire de mon temps*, que l'on a annoncée parmi ses œuvres posthumes. Voici comme il s'exprime à ce sujet, dans une lettre qu'il écrivit à *Voltaire*, le 12 Février 1747. « L'ouvrage qui m'occupe, n'est point dans le genre de mémoires, ni de commentaires ; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité à tout homme de se croire un être assez remarquable, pour

que tout l'univers ſoit informé de ce qui concerne ſon individu. Je peins en grand le bouleverſement de l'Europe; je me ſuis appliqué à crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations importantes, des faits de guerre les plus remarquables ; & j'ai aſſaiſonné ces récits de réflexions ſur les cauſes des événemens, & ſur les différents effets qu'une même choſe produit, quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez, ſont ſans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuſe énumération de ces minuties; & vous avez raiſon. Sur ce ſujet cependant, il faut diſtinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plûpart du temps. Si on liſoit une deſcription de Paris, où l'auteur s'amuſât à donner l'exacte dimenſion de toutes les maiſons de cette ville immenſe, & où il n'omît pas juſqu'au plan du plus vil brelan, on condamneroit ce livre & l'auteur au

ridicule; mais on ne diroit pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment, que de grands faits de guerre écrits avec concision & vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues, en se décidant, & qui exposent, pour ainsi dire, l'ame de ses opérations; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes, &c. ».

En travaillant à l'histoire, *Frédéric* prit du goût pour les historiens. Il préféroit les anciens aux modernes; & depuis cette époque, il relisoit tous les ans les plus célèbres d'entre les premiers.

Nous ne parlerons point ici du voyage de *Voltaire* à la Cour de Prusse, & de toutes les misérables tracasseries qui en furent la suite. Cette aventure littéraire, qui est à peine effleurée dans *la vie du Roi de Prusse*, a été racontée bien plus amplement & dans tous ses détails, par M. *de Luchet*, dans son *histoire de Voltaire*. Nous y renvoyons le lecteur. Contentons-nous de dire qu'il ne paroît pas

que *Frédéric* ait jamais eu beaucoup d'amitié, ni une véritable estime pour cet homme extraordinaire : & en voici une preuve. La *Métrie* ayant dit au Roi, qu'on étoit bien jaloux de la faveur & de la fortune de *Voltaire*, il répondit : *laissez faire ; on presse l'orange, & on la jette quand on en a avalé le jus.* Cette anecdote peint assez bien les desseins de *Frédéric* sur *Voltaire*. Il n'eut jamais d'autre dessein, que de faire corriger & publier ses ouvrages, par cet auteur à la mode. Il n'étoit guères possible que deux esprits de cette trempe s'aimassent de bonne foi, & vécussent long-temps ensemble.

Depuis ce temps, *Frédéric* n'admit plus dans sa familiarité, ce qu'on appelle proprement des beaux esprits, & il préféra des savans aimables & posés, dont la conversation étoit moins sémillante, mais qui ne l'exposoient pas à ces éclats indécens qui l'avoient tant tracassé.

Passons au tableau de la vie privée du *Roi de Prusse*. Il se levoit à cinq heures du matin en été, & à six heures en hiver. Un Laquais venoit allumer

ſon feu, l'habiller & le raſer; encore s'habilloit-il preſque ſeul. Sa chambre étoit aſſez belle. Une riche baluſtrade d'argent, ornée de petits amours aſſez bien ſculptés, ſembloit fermer l'eſtrade d'un lit dont on voyoit les rideaux; mais derrière les rideaux étoit, au lieu de lit, une bibliothèque, & quant au lit du Roi, c'étoit un grabat de ſangle, avec un matelas mince, caché par un paravent. A ſept heures, ſon premier Miniſtre arrivoit avec une groſſe liaſſe de papiers ſous le bras. Le premier Miniſtre étoit un ſimple Commis, à qui les Secrétaires d'Etat envoyoient toutes les dépêches; il en apportoit l'extrait. Le Roi faiſoit mettre les réponſes en marge, en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédioient ainſi en une heure. Rarement les Secrétaires d'Etat, les Miniſtres en charge l'abordoient; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le Roi ſon père avoit mis un tel ordre dans les finances, tout s'éxécutoit ſi militairement, l'obéiſſance étoit ſi aveugle, que quatre cent lieues de pays étoient gouvernées comme une

l'Abbaye. Vers les onze heures, le Roi, en bottes, faisoit dans son jardin la revue de son régiment des gardes; & à la même heure, tous les Colonels en faisoient autant dans toutes les Provinces. Il admettoit ordinairement à sa table, ses Généraux, & les Officiers de son premier bataillon. Elle étoit au commencement de vingt-quatre couverts; tout le service étoit de seize plats; tout étoit servi à la fois. Il donnoit à son maître d'hôtel, un écu par tête; mais il payoit à part, la marée, le gibier & tous les mets extraordinaires qu'il faisoit venir de pays étrangers. Il aimoit beaucoup les fruits, & il dépensoit cent mille écus par an, pour en avoir de beaux, en hiver, comme en été. Sur la fin de sa vie, sa table n'étoit plus que de huit couverts, il ne soupoit plus; mais il invitoit ordinairement à souper, quand il étoit à Berlin, trois ou quatre personnes; il assistoit à leur souper & causoit avec eux. Ce souper ne devoit coûter en tout, qu'un écu du pays; c'est-à-dire, quatre livres 10 sols environ. On ne leur servoit qu'un plat

de poiſſon. Le Roi diſoit en badinant, que rien n'étoit ſi mauvais pour la ſanté, que de trop ſouper; & ſes conviés, en quittant la table royale, alloient ordinairement faire chez eux, un ſouper plus réel. Après le dîner, il ſe retiroit ſeul dans ſon cabinet, il faiſoit des vers juſqu'à cinq ou ſix heures. Enſuite venoit un jeune homme, nommé d'*Arget* qui faiſoit la lecture. Un petit concert commençoit à ſept heures, le Roi y jouoit de la flûte, auſſi bien que le meilleur Artiſte; les concertans exécutoient ſouvent de ſes compoſitions. Lorſqu'il étoit à Berlin, il faiſoit ordinairement venir dans ſa chambre quelques gens de lettres, ou ſoi-diſant tels, & cauſoit familièrement avec eux. Sur les dernières années de ſa vie, ceux qui l'entouroient, l'avoient tourné du côté de la littérature allemande qu'il ne connoiſſoit pas; ou plutôt on prétend qu'il feignit de s'y tourner par politique, & que deſirant que le règne de ſon ſucceſſeur ne reſſemblât point au ſien, il vouloit inſpirer l'idée de ſubſtituer à Berlin, les muſes alle-

mandes. aux muſes françoiſes. Si cela eſt, ſes deſirs ont été remplis. A d'*Arget*, ſon premier lecteur, a ſuccédé *Catt*, que le Roi avoit connu & pris à ſon ſervice, dans un voyage de Hollande. *Catt* ayant été diſgracié, après avoir ſervi pendant une vingtaine d'années, on mit à ſa place l'Abbé *Duval Pirau*, qui ne fut pas long-temps en faveur. *Frédéric* demanda un nouveau lecteur à d'*Alembert*. Il en vint un qui réuſſit plus mal encore. On raconte que les premiers jours qu'il fut à Potzdam, le Roi lui fit voir quelques-uns de ſes appartemens, dans leſquels étoient pluſieurs portraits de *Joſeph II*. Le nouveau Lecteur témoigna ſa ſurpriſe, de voir ſi ſouvent l'image de cet antagoniſte de *Frédéric*; celui-ci lui répondit : *c'eſt un jeune homme qu'il ne faut pas perdre de vue.* Le Lecteur rendit ce propos dans quelques compagnies de Berlin. Le Roi l'apprit & transféra l'indiſcret, de ſon cabinet, dans un bureau de la régie.

Nous ne parlerons point des revues que *Frédéric* faiſoit de ſes troupes, à

Berlin & dans toutes ses provinces, à certain temps marqué. Ce fut là son occupation principale, & celle de toute sa vie. Lorsqu'il recevoit des visites de quelques Princes étrangers, il n'en interrompoit pas un instant ses affaires, & quand la visite duroit trop long-temps à son gré, il disoit ordinairement à table : *j'ai entendu dire que vous vouliez me quitter*. On comprenoit ce langage, & on partoit. Quelquefois aussi, il proposoit de prendre de nouveaux divertissemens chez la Reine, ou chez les Princes ses frères, & trouvoit ainsi le moyen de rentrer dans la solitude qu'il aimoit.

C'est pendant le séjour de *Voltaire* à Berlin, que *Frédéric* fit à un Prêtre, la plaisanterie suivante. Ce Prêtre, Curé de village auprès de Stettin, avoit osé, dans un sermon sur *Hérode*, faire quelques allusions qui tomboient sur *Frédéric*. Le Roi le fit venir à Potzdam, en le citant au consistoire, sous le faux nom d'un Prêtre. Le pauvre homme fut amené par des gens apostés. Le Roi prit une robe & un rabat de Prédicant. Le Marquis

d'*Argens*, & le Baron *de Poelnitz* qui avoit changé deux ou trois fois de religion, se revêtirent d'un habit semblable; on mit un tome du Dictionnaire de *Bayle*, sur une table, & le coupable fut introduit par deux Grenadiers, devant ces trois prétendus Ministres du Seigneur. Mon frère, dit le Roi, je vous demande, au nom de Dieu, sur quel *Hérode* vous avez prêché? — sur *Hérode* qui fit tuer tous les petits enfans, répondit le bon-homme. — Je vous demande si c'étoit *Hérode* premier du nom; car vous devez sçavoir qu'il y en a eu plusieurs. Le Prêtre de village ne sçut que répondre. Comment, dit le Roi, vous osez prêcher sur un *Hérode*, & vous ignorez quelle étoit sa famille? vous êtes indigne du Saint Ministère. Nous vous pardonnons pour cette fois; mais sachez que nous vous excommunierons, si jamais vous prêchez contre quelqu'un sans le connoître. Alors on lui délivra sa sentence & son pardon: on signa trois noms ridicules, inventés à plaisir. Nous allons demain à Berlin, ajouta le Roi, nous demanderons

grace pour vous à nos frères ; ne manquez pas de nous venir parler. Le Prêtre alla à Berlin chercher les trois Ministres ; on se moqua de lui ; & il en fut quitte pour cette plaisanterie & les frais de son voyage.

La constitution de *Frédéric* étoit naturellement assez foible ; mais il s'étoit formé un tempérament robuste, à force d'activité & de travaux. Sa taille étoit médiocre. Il avoit de grands yeux bleus ; son regard étoit perçant. Il parloit l'allemand d'une manière rude & sans correction ; il parloit mieux le françois, & alors sa voix étoit douce & agréable. Quand on l'approchoit pour la première fois, & que l'idée d'un si grand homme inspiroit quelque trouble, on étoit rassuré à la première question qu'il faisoit. Il avoit l'art de mettre tout le monde à son aise. Il parloit de guerre au militaire, de vers au Poëte, d'agriculture au cultivateur, de jurisprudence au jurisconsulte, de commerce au négociant, de politique aux anglois. Il aimoit à faire des questions, à instruire, & sur-tout à plaisanter ;

mais ses plaisanteries n'étoient-pas toujours assez fines, ni assez légères. Les femmes en étoient souvent l'objet. Ses courtisans mariés devoient s'attendre à être raillés sur les talens de leurs épouses. Il a demandé à des femmes, des nouvelles de leurs bâtards, & a parlé de leurs victoires à des Princes qui n'avoient jamais vu tirer un coup de fusil. Il n'estimoit pas les Médecins, & il aimoit beaucoup à faire le Médecin lui-même. Sa recette la plus ordinaire étoit l'exercice & la rhubarbe. On a trouvé un peu dure la manière dont il reçut, en 1785, quatre Médecins qu'il fit venir, pour en choisir un, & remplacer le sien qui venoit de mourir. Après leur avoir demandé leur nom, il dit à l'un, *votre père étoit un prêtre*; à un second, *votre père étoit un coquin*; à un autre, *combien avez-vous envoyé de gens dans l'autre monde*? il fit un jour cette même question à un Médecin anglois, nommé *Baylies*, qui lui répondit sur le champ: *pas tant que vous, Sire*.

Frédéric n'a pas paru constant dans

ses goûts pour la littératu re. Il y avoit long-temps, qu'il n'avoit plus de gens de lettres françois autour de lui ; les tracasseries qu'il avoit essuyées dans leur société, & l'ingratitude dont quelques-uns avoient payé ses bienfaits, lui avoient inspiré pour eux un éloignement secret. Peut-être aussi étoit-il un peu piqué que ses poësies n'eussent pas fait fortune en France ; il avoit eu à Paris un Correspondant littéraire, nommé *Thìriot*, qu'on appelloit *la mémoire de Voltaire*, parce qu'il étoit fort attaché à ce Poëte, & que sa mémoire étoit pleine de ses vers & des anecdotes de sa vie. Après la mort de ce Correspondant, *Frédéric* n'en voulut point d'autre, & les nouvelles littéraires de Paris ne l'amusoient plus. Il reçut encore pendant quelque temps celles que lui envoyoit d'*Alembert* ; mais on peut voir par une lettre qu'il lui écrivit, après une maladie, le cas qu'il en faisoit, la voici.

» Pour cette fois, mon cher, je puis bénir mon étoile ; & si vous m'aimez, vous avez quelque sujet de vous réjouir de ce que j'ai échappé

heureusement à la mort. La goutte a fait sur moi quatorze vigoureuses tentatives, & il m'a fallu bien de la constance & des forces, pour résister à tant d'attaques. Je revis enfin pour moi, pour mon peuple, pour mes amis, & aussi un peu pour les sciences; mais je dois vous dire que le mauvais fatras de vos *Laharpes*, que vous m'envoyez, m'a absolument dégoûté de la lecture. Je suis vieux, & les frivolités ne me vont plus. J'aime le solide; & si je pouvois rajeunir, je ferois divorce avec les françois, pour me ranger du côté des anglois & des allemands. J'ai vu bien des choses, mon cher d'*Alembert*: j'ai vécu assez pour voir des soldats du Pape porter mon uniforme, les Jésuites me choisir pour leur Général, & *Voltaire* écrire comme une vieille femme. J'ai peu de nouvelles à vous apprendre: comme Philosophe, vous ne vous embarrassez guère des affaires politiques; & mon académie est trop bête pour vous fournir quelque chose d'intéressant. Je viens de déclarer une nouvelle guerre aux procès, & je serois plus fier que

Persée, si, au bout de ma carrière, je pouvois détruire la cabale de ce monstre aux cent têtes. Vous avez un très-bon Roi, mon cher d'*Alembert*, & je vous en félicite de tout mon cœur. Un Roi sage & vertueux est plus redoutable qu'un Prince qui n'a que du courage. »

Frédéric étoit plus difficile que le public de Paris, qui a rafollé jusqu'à la fin, du radotage impie, & du cailletage burlesque de *Voltaire vieille femme.* Entr'autres plaisanteries qu'il fit sur les derniers ouvrages de son ancien Poëte favori, voici des vers sur *Candide* :

Candide est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle ;
A ces traits on le connoît bien
Frère cadet de la pucelle.
Leur vieux papa, pour rajeunir ;
Donneroit une belle somme ;
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme ;
Tout n'est pas bien ; lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page ;

Vous verrez même en cet ouvrage,
Que *tout est mal*, comme il le dit.

La justice, cette première vertu des Rois, étoit aussi celle à laquelle *Frédéric II* étoit le plus attaché, surtout à l'égard du peuple, qu'on se fait un jeu d'opprimer & de mépriser, presque en tout pays. Un grand nombre d'anecdotes singulières, attestent cette vérité. Rapportons-en quelques-unes.

Lorsque ce Roi fit bâtir le château de *Sans-souci*, il se trouvoit un moulin qui le gênoit dans l'exécution de son plan, & il fit demander au meûnier ce qu'il en vouloit. Le meûnier répondit que, depuis une longue suite d'années, sa famille possédoit ce moulin, de père en fils, & qu'il ne vouloit point le vendre. Le Roi le fit prier avec instances, & lui offrit même de lui faire construire un autre moulin, dans un meilleur endroit, outre le payement de la somme qu'il lui demanderoit. Le meûnier persista à vouloir garder l'héritage de ses pères. Le Roi irrité fait venir cet homme,

& lui dit : *Pourquoi ne veux-tu pas me vendre ton moulin, malgré tous les avantages que je t'ai fait offrir?* le meûnier répèta toutes ses raisons. *Sçais-tu bien*, continua le Roi, *que je puis le prendre, sans te donner un denier?* *Oui*, répondit le meûnier, *n'étoit la chambre de justice de Berlin*. Le Roi fut extrêmement flatté de cette réponse ; il vit qu'on ne le croyoit pas capable de faire une injustice. Il laissa le meûnier tranquille, & changea le plan de ses jardins.

On sçait que le Roi de Prusse faisoit battre une grande quantité de petite monnoie de mauvais aloi, que l'on nommoit pièces de six fenins. On payoit avec ces pièces les soldats, les ouvriers & une partie des pensions des officiers civils & militaires ; mais à aucune caisse royale, on ne recevoit ces six fenins ; de sorte que le Roi attiroit le bon argent dans ses coffres, pour n'en resortir jamais, & distribuoit parmi le peuple cette mauvaise monnoie. Un jour *Frédéric* passant à Potzdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec

un paysan ; il demande ce que c'est. On lui dit que le boulanger veut payer en six fenins du bled qu'il a acheté du paysan, & que ce dernier refuse de prendre cette monoie. *Frédéric* s'avance & dit au paysan : « Pourquoi ne veux-tu pas prendre cette » monnoie ? » Le paysan regarde le Roi, & lui répond avec humeur : *Les prens-tu toi ?* le Roi ne répondit pas un mot, & passa son chemin.

Un soldat sujet à s'enivrer, fut accusé & convaincu d'avoir blasphémé, de s'être répandu en injures contre le Roi, & d'avoir dit du mal des Magistrats de la ville où il étoit en garnison. Les Magistrats qui vouloient se venger, ne manquèrent pas de prononcer contre lui une sentence sévère, & de le condamner comme criminel de lèze-Majesté divine & humaine. La sentence fut envoyée au Roi ; il écrivit : « Si ce drôle-là a blasphêmé contre Dieu, c'est à Dieu à le lui pardonner ; pour les injures qu'il a dites contre moi, je les lui pardonne ; mais pour avoir dit du mal des Magistrats, je veux qu'il

soit

soit vingt-quatre heures aux arrêts. »

Un jour le Roi vit de sa fenêtre une quantité de monde qui lisoit une affiche. *Va voir ce que c'est*, dit-il, à un de ses pages. On vient lui dire que c'étoit un écrit satirique contre sa personne. *Il est trop haut*, dit-il, *va le détacher, & mets-le plus bas, afin qu'ils le lisent mieux.*

On venoit de publier un libelle contre le Roi, lorsqu'un homme qui avoit plus d'orgueil que de jugement, se plaignit de quelques critiques qu'on avoit faites sur ses ouvrages. Cet homme étoit en place; le Roi lui répondit : *De quoi diable aussi vous avisez-vous de barbouiller du papier, quand vous avez tant d'autres choses à faire?*

La ville de Greifenberg ayant été brûlée, *Frédéric* la fit rebâtir. Les habitans envoyèrent des députés au Roi pour le remercier de ce bienfait. Il leur répondit : *Il n'est pas nécessaire de me remercier; c'est mon devoir de soulager mes sujets malheureux; je suis fait pour cela.*

Dans le dernier voyage que le Roi

fit en Prusse, il fit venir M. *de Mascow*, Président de la justice, & lui parla ainsi : « Je vous ai nommé Président ; & il faut que je vous connoisse. Je suis proprement le premier Commissaire de la justice dans mes Etats, & je dois avoir soin d'y maintenir le droit & l'équité ; mais je ne puis pas tout faire par moi-même ; & il faut que j'aie des gens comme vous, pour soutenir le droit dans mes provinces. J'ai un grand compte à rendre ; car il faut que je réponde, non seulement de tout le mal que je pourrois faire, mais aussi de tout le bien que je manque de faire. Il en est de même de vous ; il faut absolument que vous jugiez avec impartialité, & sans acception de personne, le Prince comme l'ouvrier, & le gentilhomme, ainsi que le paysan. Entendez-vous ? Sans cela nous ne sommes plus amis...... Avez-vous des biens ? — Non Sire. — Etes-vous dans l'intention d'en acheter ? — Je n'ai pas de fonds pour cela. — Bon ! vous savez ce que c'est que la pauvreté, & cela vous apprendra à soutenir les malheureux ».

L'amour rigide de la justice peut rendre dur & sévère. *Frédéric* le fut quelquefois, sur-tout à l'égard des Officiers de ses armées, & dans tout ce qui regardoit la discipline militaire; mais dans tout le reste de sa vie privée & domestique, il étoit indulgent, affable & familier. Les traits qu'on vient de lire, le font respecter; ceux-ci le font aimer.

Un jour il trouva à Sans-Souci, un Marchand hollandois, il l'aborde & lui demande s'il veut voir le jardin. Le Marchand qui ne connoissoit pas le Roi, répondit qu'il ignoroit si cela étoit permis, quand le Roi y étoit. Ne vous inquiétez pas, lui dit *Frédéric*, je vous menerai. Il montra au Marchand les plus belles parties de son jardin, & lui demanda son sentiment sur plusieurs choses. Lorsqu'il lui eut tout montré, le Marchand tira sa bourse, & voulut donner de l'argent à son conducteur. *Point du tout*, dit le Roi, *il nous est défendu de rien prendre; si le Roi venoit à le savoir, nous serions punis.* Le Marchand remercia donc & se retira, dans la

persuasion qu'il quittoit l'Inspecteur des jardins. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il rencontra le Jardinier, qui lui dit assez rudement, *que faites-vous ici?* Le Roi est là. Le Hollandois raconta ce qui lui étoit arrivé, & loua beaucoup la politesse de celui qui lui avoit montré le jardin. *Et savez-vous qui c'est?* dit le Jardinier, *le Roi lui-même.* Qu'on s'imagine l'étonnement du Batave.

Un jeune Officier quittoit quelquefois son uniforme, quoique cela fut défendu sévèrement, & mettoit un habit verd, pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyoit le Roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il apperçoit le Roi, qui le reconnoît à son épée, qu'il avoit eu l'imprudence de garder. Qui êtes-vous? lui dit *Frédéric*: *Sire*, répond le jeune homme, en se remettant de sa frayeur, *Je suis un Officier, mais je me promène ici incognito.* Le Roi se mit à rire & lui dit, *Eh bien, prenez*

garde que le Roi ne vous voie, & il passa son chemin.

A la bataille de *Rosbac*, *Fréderic* vit un Grenadier françois qui se défendoit en désespéré, contre des Houssards prussiens, & qui, malgré le peu d'espoir qu'il avoit de se voir secouru, refusoit de se rendre, & préféroit la mort. Le Roi s'approche des combattans, & crie au françois : *brave Grenadier, es-tu invincible ? Oui Sire*, répondit le François, *si vous me commandiez*.

Le Roi saluoit ordinairement tous ceux qu'il rencontroit. Il se plaignit un jour à table, de ce que, lorsqu'il étoit à Berlin, il falloit qu'il eût toujours le chapeau à la main. Le Baron de *Poelnitz* lui répondit : *Eh ! Sire, pourquoi saluez-vous tous ceux qui vous saluent ? & pourquoi pas*, répliqua le Roi, *ne sont-ils pas tous des hommes comme nous ?*

Un Caporal des Gardes du Corps, qui passoit pour avoir beaucoup de vanité, mais qui avoit aussi beaucoup de bravoure, portoit une chaîne de montre, à laquelle il avoit attaché

une balle de mousquet, faute de pouvoir acheter une montre. Le Roi voulant un jour le plaisanter, lui dit : à propos, Caporal, il faut que tu sois bien économe, pour avoir pu acheter une montre. Il est six heures à la mienne ; & à la tienne, dis moi un peu quelle heure il est. Le soldat qui avoit deviné l'intention du Roi, tire aussi-tôt sa balle de son gousset, en disant : *Sire, ma montre ne marque ni cinq heures, ni six heures ; mais elle m'avertit à chaque instant qu'il faut que je meure pour votre Majesté. Tiens mon ami*, lui dit le Roi attendri, *prens cette montre, afin que tu puisse voir aussi l'heure où tu mourras pour moi* ; & il lui donna sa montre qui étoit garnie de brillans.

Au siège de Schweidnitz, il prit envie au Roi de se faire saigner en pleine campagne. Il demanda un Chirurgien ; on lui en amène un ; il descend de cheval, ôte son habit, s'assied sur une motte de terre, & le Chirurgien fait son opération. Le sang jaillissoit déjà, lorsqu'une bombe vint à tomber à quelques pas de lui, & le

couvrit de terre, lui & l'opérateur; ce dernier se sauve de toutes ses forces, & laisse le Roi dans cet état. *Frédéric*, sans s'effrayer, le rappelle & lui crie: *au moins, bande-moi le bras.* Enfin, après bien des cris & des menaces de sa part du Roi, le Chirurgien s'approche tout tremblant. *Tu es un vaillant garçon*, lui dit le Roi, *allons, dépèche-toi.* Le Chirurgien à demi-mort de peur, obéit; & *Frédéric* étant remonté sur son cheval, continua tranquillement son chemin.

Un paysan & sa femme lui présentèrent un jour un placet. Il s'informa de l'affaire & leur dit: il faut vous adresser à la chambre de justice. Nous y avons déjà été, répondit le paysan. En ce cas là, répliqua le Roi, je ne puis rien faire pour vous. *Viens*, dit alors le paysan à sa femme, *ne vois-tu pas qu'il s'entend avec la Chambre?* Le Roi rit de bon cœur, & prit le placet.

Un vieux Sergent auquel on avoit promis une place, étoit toujours rejetté. Lassé de tant attendre, il s'adressa au Roi, & lui demanda une place d'Inspecteur au sel, qui étoit vacante.

Le Roi envoya ſon placet au Miniſtre de *Werder*, avec la lettre ſuivante : » j'eſpere que vous ne rejetterez pas mes Invalides. Vous avez été ſoldat vous-même : je le ſuis encore moi, & ſuis bien aiſe que l'on prenne ſoin de mes Camarades ».

Frédéric étant un jour à regarder par une fenêtre, s'apperçut qu'un de ſes Pages prenoit une priſe de tabac, dans ſa boëte qui étoit ſur la table. Il ne l'interrompit point; mais un moment après, il lui dit : *cette tabatière eſt-elle de ton goût?* le Page tout honteux ne vouloit point répondre; *Frédéric* répéta ſa queſtion, & le Page ayant dit enfin qu'il la trouvoit fort belle; *eh! bien*, lui dit le Roi, *prens-là, elle eſt trop petite pour deux.*

Frédéric ſonna un jour, & perſonne ne vint. Il ouvrit ſa porte & trouva ſon page endormi dans un fauteuil. Il avança vers lui, & alloit le réveiller, lorſqu'il apperçut un bout de billet qui ſortoit de ſa poche. Il fut curieux de ſçavoir ce que c'étoit, le prit & le lut. C'étoit une lettre de la mère

du jeune homme, qui le remercioit de ce qu'il lui envoyoit une partie de ses gages pour la soulager dans sa misère. Elle finissoit par lui dire que Dieu le béniroit pour cette bonne conduite. Le Roi, après avoir lu, rentra doucement dans sa chambre, prit un rouleau de ducats, & le glissa avec la lettre dans la poche du page. Rentré dans sa chambre, il sonna si fort que le page se réveilla & entra. *Tu as bien dormi*, lui dit le Roi. Le page voulut s'excuser. Dans son embarras, il mit par hazard la main dans sa poche, & sentit avec étonnement le rouleau. Il le tire, pâlit, & regarde le Roi en versant un torrent de larmes, sans pouvoir prononcer une seule parole. Qu'est-ce, dit le Roi, qu'as-tu? ah! Sire, dit le jeune homme, en se précipitant à genoux, on veut me perdre; je ne sçais ce que c'est que cet argent que je trouve dans ma poche. *Mon ami*, dit *Fréderic*, *Dieu nous envoie souvent le bien en dormant. Envoie cela à ta mère, salue-la de ma part, & assure-la que j'aurai soin d'elle & de toi.*

Le premier Maître de musique de *Frédéric*, étoit *Heine*, organiste de la Cathédrale. Il lui avoit appris à jouer du clavecin, & *Frédéric* l'aimoit beaucoup. *Heine* avoit un fils que le Prince, à son avénement au trône, nomma Receveur des accises à Rupin. Le fils, qui étoit un libertin, fit des dettes, & en vint enfin jusqu'à détourner les deniers de sa caisse. Lorsque le Roi apprit cette nouvelle, il fit venir le père à Potzdam. Le pauvre homme au désespoir, s'attendoit à de vifs reproches. Le Roi le reçut de la manière la plus gracieuse, lui demanda comment il se portoit, & lui parla des opéra nouveaux. A la fin il dit : *à propos ton fils te donne bien du chagrin. Je vois bien que ce garçon-là n'est pas propre à administrer une caisse ; je lui donnerai une autre place : dis-lui qu'il soit honnête homme.* *Frédéric* tint parole. Le pauvre *Heine* fut si ravi de la bonté du Roi, qu'étant entré chez le Maître de chapelle Sidon, pour lui conter son aventure, il jetta de joie sa grande perruque au milieu de la chambre, en criant : *jamais il n'y a eu sur le*

utre un si bon Roi: Vive le Roi!

Quand *Frédéric* alloit à cheval dans les rues, il étoit toujours entouré d'une troupe d'hommes & d'enfans du peuple, qui faisoient autour de lui toutes sortes de démonstrations de joie & de tendresse. Les uns jettoient leurs chapeaux en l'air devant lui, en poussant de grands cris; d'autres essuyoient la poussière de ses bottes; quelques-uns donnoient de petits coups à son cheval; plusieurs crioient: *Bon jour*, *Fritz*. (Diminutif amical de *Frédéric*) *notre bon Fritz, vive Fritz*! *Frédéric* s'arrêtoit au milieu d'eux des heures entières, & quand ils battoient son cheval jusqu'à le faire cabrer, il se contentoit de leur dire: *Retirez-vous*. Puis il continuoit tranquillement son chemin. Ce grand Roi passoit une grande partie de la belle saison à Sans souci, sans aucun soldat pour le garder, & il dormoit aussi tranquillement, que s'il eut été entouré de dix mille bayonnettes. Un étranger que le Roi avoit fait mander, arrive à Sans-souci, frappe à une porte; un petit homme vêtu de bleu vient

ouvrir, & ce petit homme étoit *Frédéric*. Il traitoit ses domestiques avec beaucoup de douceur. Pendant sa dernière maladie, il se réveilla au milieu de la nuit, appella le domestique qui veilloit dans l'antichambre; & lui demanda quelle heure il étoit. On lui répondit qu'il étoit deux heures. *Je ne puis plus dormir*, dit le Roi, *vois un peu si mes gens sont éveillés; mais s'ils dorment, ne les réveille pas; car ils doivent être bien las. Si Neumann* (son hussard de la chambre) *est éveillé, dis lui seulement que tu crois que je me leverai bientôt. Mais, entens-tu, ne réveille personne.* Il avoit un vieux valet-de-chambre qui aimoit à boire, & qui venoit souvent yvre. Lorsqu'il ne pouvoit absolument faire son service, le Roi le faisoit sortir doucement par une porte dérobée, en lui disant d'aller dormir. Il avoit cette complaisance pour ne pas l'exposer aux railleries des autres domestiques & à la honte d'être renvoyé; & afin que ce secret fut bien gardé, il n'appelloit aucun autre domestique & se déshabilloit lui-même. Sur la

fin de sa vie, il lui arrivoit quelquefois de dormir plus long-temps qu'il ne s'étoit proposé; cela le fâchoit extrêmement; & il ordonna à ses valets-de-chambre de le réveiller à quatre heures, & même de le forcer à se lever, quelque chose qu'il pût leur dire. Un domestique qui étoit entré depuis peu à son service, étant entré un jour dans sa chambre, pour exécuter cet ordre, le Roi lui dit : *laisse-moi encore un peu dormir, je suis si las.* - Votre Majesté m'a commandé de venir de bonne heure. — *encore un quart-d'heure seulement, te dis je.* — Pas une minute, Sire, il est quatre heures, & il faut vous lever. —— *Bon*, dit le Roi en se levant, *tu es un brave garçon; voilà comme j'aime à voir qu'on fasse son devoir.*

Frédéric aimoit beaucoup les enfans, & permettoit que les fils du Prince Royal actuellement régnant, entrassent chez lui à toute heure. Un jour qu'il travailloit dans son cabinet, l'aîné de ces Princes jouoit au volant autour de lui. Le volant tomba sur la table du Roi, qui le prit, le jetta à l'enfant,

& continua d'écrire. Le petit Prince continue son jeu, & le volant tombe encore sur la table ; le Roi le rejette encore, regarde d'un air sévère le petit joueur, qui promet que cela n'arrivera plus. Enfin pour la troisième fois, le volant vient tomber jusques sur le papier sur lequel *Frédéric* écrivoit. Alors le Roi prit le volant, & le mit dans sa poche. Le petit Prince demande humblement pardon, & prie qu'on lui rende son volant. Le Roi le refuse ; les prières redoublent, on ne les écoute point. Enfin las de prier, le petit Prince s'avance fièrement vers le Roi, met ses deux poings sur ses côtés, & dit d'un air menaçant : *Je demande à votre Majesté si elle veut me rendre mon volant, oui, ou non ?* Le Roi se mit à rire, & tirant le volant de sa poche, il le lui rendit en disant : *tu es un brave garçon ; ils ne te reprendront pas la Silésie.*

Le Roi de Prusse, qui aimoit à plaisanter, recevoit gaiement des reparties ingénieuses, & quelquefois piquantes. Dans une revue ayant apperçu un Officier qui avoit une balafre,

il lui dit : *à quel cabaret avez vous attrapé cela ? à Collin*, répondit celui-ci, *où votre Majesté a payé l'écot.* On sçait que le Roi de Prusse avoit perdu la bataille de Collin.

Par le partage de la Pologne & la prise de possession du Roi, l'Evêque *de Warmie* perdit une grande partie de ses revenus. Ce Prélat, que *Frédéric* aimoit beaucoup, étant venu en 1776, lui rendre ses devoirs à Potzdam, le Monarque lui dit : « il est » impossible que vous m'aimiez. » L'Evêque répondit qu'il n'oublieroit jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. « Pour moi, dit le Roi, je suis vraiment votre ami, & j'ai beaucoup compté sur votre amitié. Si *St. Pierre* me refusoit un jour l'entrée du Paradis, j'espère que vous auriez la bonté de m'y porter sous votre manteau, sans que personne s'en apperçoive. » *Cela sera difficile*, reprit l'Evêque, *car votre Majesté me l'a tellement rogné que je ne pourrai jamais y cacher de la contrebande.* Le Roi se mit à rire & prit fort bien la plaisanterie.

Soupant un jour avec l'Abbé *Bastiani*, un des Italiens qu'il avoit souvent auprès de lui, *Frédéric* lui dit : « Quand vous aurez obtenu la tiare ; car je ne doute point que vos vertus ne vous la procurent un jour, comment me recevrez vous, lorsque j'irai à Rome pour vous rendre mes hommages ? « *Je dirai*, répondit l'Abbé, *qu'on laisse entrer l'aigle noir, afin qu'il me couvre de ses aîles ; mais en même temps je me garderai de son bec.*

Un Anglois causoit un jour avec le Roi de Prusse sur les débats du Parlement d'Angleterre. *Frédéric*, se plaignant du peu de ressort de l'autorité royale dans le Royaume britannique, dit : *Oh ! si j'étois Roi d'Angleterre..... Sire*, dit l'Anglois en l'interrompant ; *si vous étiez Roi d'Angleterre, vous ne le seriez pas vingt-quatre heures.*

Lorsqu'on publia le sexe du Chevalier d'*Eon*, le Roi de Prusse dit, en badinant, à l'envoyé de France : » Voilà ce qui arrive avec vous autres » françois ; on croit avoir affaire à » un homme ; & il se trouve à la fin

» que c'est une femme. » C'étoit reprocher un peu durement la honte de *Rosbac.*

Frédéric aimoit beaucoup les chiens. Dans ses premières campagnes, il en mena toujours un avec lui. Un jour qu'il s'étoit trop avancé vers les ennemis, il rencontra un parti de Houssards autrichiens, & fut obligé de se cacher sous un pont où personne ne pouvoit l'appercevoir. Il craignoit seulement que *Biche* sa levrette, ne vint à japper au bruit des chevaux, & ne le fit découvrir. Mais *Biche*, comme si elle eut senti la situation de son maître, se vint tapir auprès de lui, sans faire le moindre bruit. Un moment après, le Roi rencontra le Général *Rothenbourg*, & lui présenta *Biche*, comme son meilleur ami. A la bataille de Soor, *Biche* fut prise avec le bagage du Roi; le Général *Nadasti* la donna à son épouse qui eut bien de la peine à la rendre. Le Roi étoit occupé à écrire dans sa chambre, lorsque *Biche* revint. *Rothenbourg* la fit entrer doucement, aussi-tôt elle saute sur la table,

& met ses deux pattes de devant autour du cou de Sa Majesté. Le Roi en fut touché jusqu'aux larmes. *Biche* a un monument dans le jardin de Sans-Souci.

On a cru sur la fin de la vie de *Frédéric*, qu'il avoit changé de sentiment sur la religion. Les uns ont fondé cette conjecture, sur ce qu'après le départ de *Voltaire*, il défendit les plaisanteries irreligieuses : d'autres ont cru devoir le conclure du fait suivant : causant un jour avec la Comtesse de *Camas*, il lui dit qu'il estimoit fort heureuses les personnes qui pouvoient croire les vérités de la religion ; mais que pour lui ayant une fois pris son parti, il ne pouvoit plus changer ; car, ajouta-t-il, si mes sujets me voyoient maintenant aller à l'Église, ils se moqueroient de moi, & m'accuseroient de foiblesse. Non, Sire, lui répondit Madame de *Camas*, on les verroit verser des larmes de joie. Vos sujets vous aiment maintenant ; ils vous adoreroient alors.

L'espace nous manque pour rapporter toutes les anecdotes intéressantes

qui remplissent ces mémoires, sur-tout le quatrième volume, qui est très-précieux à cet égard. On desireroit que cette compilation fut rédigée avec plus d'ordre & dans un meilleur style. On sent que l'Auteur a voulu gagner de vîtesse les écrivains qui seront tentés de s'occuper d'un sujet si digne de fixer l'attention du public ; & pour paroître le premier, il s'est montré fort en négligé. Tel qu'il est, il se fait lire avidement ; on est si occupé du Héros, qu'on ne songe pas même à l'historien, si l'on peut donner ce nom à celui qui n'a fait que copier les nombreux matériaux qu'il a eu soin de rassembler, & qu'il a compilés avec beaucoup de désordre.

Je suis, &c.



LETTRE au Rédacteur de l'Année Littéraire, sur les Mémoires Académiques *ou* Nouvelles Découvertes, sur la lumière, relatives aux points les plus importans de l'Optique, *par M.* Marat, *Docteur en Médecine : 1 vol. in-8°., de 338 pages, avec dix planches de figures, dont quatre en couleurs. Prix 8 liv. broché. Chez* Méquignon, *rue des Cordeliers, à Paris.*

A Paris, ce 5 Février 1788.

A quelque chose malheur est bon ; car c'est à l'espèce de déni de justice, que l'Auteur éprouva en 1780, au sujet de ses premières découvertes sur la lumière, que le public doit l'ouvrage important que je vous annonce. On sent bien que pour avoir pareille suite, ce déni de justice devoit tomber

non sur l'un de nos charlatans modernes, qui n'effleurent les sciences que pour aller à la fortune; mais sur un vrai sçavant dévoré du désir de connoître, peu pressé de jouir, mûrissant ses idées dans le silence de la retraite, & doué d'une énergie, d'une constance à l'épreuve. C'étoit précisément le cas. Au lieu de chercher à faire du bruit, M. *Marat* s'oubliant en quelque sorte, & retardant son triomphe pour mieux l'assurer, s'est renfermé pendant plusieurs années dans son cabinet, livré à l'étude de la nature, observant avec soin les phénomènes de la lumière, recherchant leurs causes par des expériences fines & délicates, habilement analysées, établissant des principes lumineux, combattant les erreurs accréditées, élaguant, simplifiant, étendant la science: c'est ainsi qu'il s'est ouvert une carrière nouvelle, & qu'il a enfin opéré en optique, une révolution frappante qu'il méditoit depuis long-temps, Persuadé de l'importance de ses découvertes, & jaloux de les constater d'une manière authentique, il en a fait le sujet de plusieurs pro-

grammes, & il a provoqué lui-même l'examen sévère des sociétés savantes. Tels sont les titres avec lesquels ce Physicien célèbre se présente aujourd'hui au public, & il faut convenir qu'il seroit difficile d'en avoir de plus honorables. Mais j'ai à faire connoître son travail.

Il comprend quatre Mémoires académiques.

Dans le premier Mémoire, que l'on peut regarder comme un chef-d'œuvre polémique, l'auteur discute l'une après l'autre, les expériences capitales sur lesquelles *Newton* a établi le systême de la différente réfrangibilité. Il y fait voir par une suite de faits nouveaux & décisifs, que ces expériences sont toutes fausses ou illusoires; mais ce qu'il y a de plus piquant, c'est qu'il y montre géométriquement, que ce systême n'est rien moins propre qu'à rendre raison des phénomènes de la formation du spectre: espèce de paradoxe, de la vérité duquel il n'est plus permis de douter, & qui doit donner une idée assez mince de la judiciaire des enthousiastes du Philosophe anglois.

Dans le second Mémoire qui est purement physique, l'auteur présente cinq classes d'expériences absolument neuves, dont les résultats toujours uniformes, démontrent que les rayons hétérogènes sont tous également réfrangibles : car il y fait constamment émerger du prisme, la lumière directe du soleil, ou réfléchie par les corps blancs, aussi acolore qu'elle l'est à son incidence : démonstration à laquelle il est impossible de ne pas se rendre.

Dans le troisième Mémoire, l'auteur fait voir que la doctrine de *Newton* ne rend point raison des phénomènes de l'arc-en-ciel, & que la fameuse explication, donnée par ce profond géomètre, ne s'accorde pas même avec ses principes.

Dans le quatrième Mémoire, l'Auteur recherche les causes des iris, des plaques de verre & des bulles de savon. Quant aux premières, il montre que la tache noire centrale est produite par les rayons transmis, & les anneaux colorés par les rayons déviés & décomposés autour des points de contact des verres comprimés. Quant aux

dernières, il démontre qu'elles sont produites par des particules essentiellement différentes dont chaque espèce n'est guères propre qu'à réfléchir l'une des couleurs primitives qu'il restreint au rouge, au jaune & au bleu. Il fait voir ensutie le jeu de ces particules. Une fois dégagées de leur dissolvant par l'évaporation, elles se séparent les unes des autres par l'affinité plus étroite de celles d'une même couleur, puis elles se réunissent en anneaux; ces anneaux se placent au dessous les uns des autres à raison de leurs différentes pésanteurs spécifiques; enfin la pellicule irisée qu'ils forment, s'agite au dessus de la bulle; en suivant les divers mouvemens de l'équilibre.

Tels sont les différens sujets traités dans ces Mémoires. Indépendamment d'une multitude d'expériences & d'observations frappantes, on y trouve plusieurs principes particuliers dont l'Auteur tire grand parti : dans le nombre, la *vaste Atmosphère* de lumière, divisée & décomposée en zones concentriques, dont le soleil, la lune

&

& les autres corps céleſtes, ſont environnés, eſt un de ceux qui frappent le plus, par leur grandeur & leur nouveauté.

Un parallèle complet de la doctrine de *Newton*, avec celle de M. *Marat*, ſeroit une pièce curieuſe, & qui ne ſeroit certainement pas à l'avantage du premier. Les bornes de votre feuille, Monſieur, ne permettent pas de l'entreprendre : mais, à le borner ici à un ſeul point, quand on compare le charmant morceau ſur les bulles ſavonneuſes, au fatras des accès de facile réflexion & de facile tranſmiſſion : on voit d'un côté un Philoſophe illuſtre, oubliant le ton de la raiſon, s'enfoncer dans un dédale ténébreux, d'où il ne peut ſe tirer, & donner pour explication des phénomènes de la nature, les rêves creux d'une imagination exaltée; de l'autre côté, un ſage obſervateur, prenant la nature ſur le fait, dévoilant le jeu admirable de deux principes bien connus, ſe jouant avec les difficultés, & développant en quelques pages, ſous des points de vue auſſi neufs que

piquants, les causes ignorées de tous les phénomènes. Mais, pour avoir une idée complette de l'ouvrage, c'est à l'ouvrage même qu'il faut avoir recours.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Les découvertes que cet ouvrage contient, tendent à faire changer de face à l'Optique, qu'elles ramenent aux éléments; & s'il est vrai, comme on ne peut en douter, que la doctrine de la différente réfrangibilité ne soit qu'un tissu d'erreurs, la nouvelle théorie ne sçauroit manquer d'avoir une grande influence sur la construction des instrumens de dioptrique, d'astronomie & de marine. vous sentez, Monsieur, combien il est à desirer pour les progrès de ces sciences sublimes, que l'académie des sciences s'empresse de constater les nouvelles découvertes de M. *Marat*, & de leur imprimer le dégré de confiance qu'elles méritent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur DE LAGRANGE, Professeur de mathématiques, &c.

LETTRE XVI.

Les Etrennes de mon Cousin, ou *l'Almanach pour rire. Année 1788; par M.* C. D. *Avec cette Epigraphe :*

Souvent tout en riant on dit des vérités.

Un Volume in-12 *avec figures. A Falaise. Et se trouve à Paris chez* Desenne *au Palais Royal*; Leroi *rue St. Jacques*, Lesclapart, *rue du Roule*, & *les Marchands de Nouveautés.*

Le personnage de plaisant est bien difficile à soutenir, & je ne voudrois pas, Monsieur, y être condamné : telle est pourtant la situation où se trouve le Cousin *Jacques*. Il faut qu'il rie malgré qu'il en ait. Les premières pages de son Almanach, sont en effet assez plaisantes : mais, suivant l'usage, cela ne se soutient pas; chaque mois

à son anecdote ; mais la plupart de ces anecdotes sont triviales & un peu communes, pas une d'elles n'est plaisante : voilà la première moitié de l'Almanach : l'autre est une *parodie* ; cela n'est pas neuf, ce genre détestable est presque usé. Cette parodie est celle de *Romeo & Juliette* : la scène terrible *du Dante*, si énergiquement traduite par M. *Ducis*, est parodiée comme les autres, & je veux vous donner un échantillon de la manière du Cousin *Jacques* : c'est *Mangecrud* qui parle : (*Mangecrud* est l'Archevêque *du Dante*, le Montaigu de M. *Ducis*.)

Qu'entens-je ! & tel est donc l'excès de
ma misère,
Quoi ! quatre fils bossus ne trouvent dans
leur frère
Qu'un lâche, un cœur d'acier qui ne les
venge pas ?
Sçais-tu ce qui m'arrête aux portes du
trépas ?
Quelle fut jusqu'alors ma vie infortunée !
Sçais-tu dans quels chagrins, comme je
l'ai traînée ?

Au mont de l'Apennin, cultivant des
navets,
Je jurois nuit & jour contre les cascarets.
Seul, errant, sans secours, plongé dans
l'infortune,
Je bâtissois en l'air, je lisois dans la lune;
J'imaginois y voir mes quatre enfans
bossus, &c.

Pour comble de bonheur, le Cousin *Jacques* a trouvé un graveur aussi plaisant dans son genre, que lui-même l'est dans le sien: & à côté du frontispice de l'ouvrage, on voit les quatre frères de *Romeo*, bossus, montés sur un chameau, que *Romeo* conduit par la main:

Rare & sublime effort d'une imaginative
Qui ne le cède au monde à personne qui
vive!

Au fond, quand on y réfléchit un peu, on reconnoît que le *Cousin Jacques*, ayant dans son porte-feuille des anecdotes assez froides, & une assez plate parodie, & ne sçachant qu'en faire, a imaginé d'en faire un alma-

nach, & a espéré qu'à la faveur du titre des *Etrennes de mon Cousin*, les *Anecdotes* & *la Parodie* passeroient. Je le souhaite de tout mon cœur; mais je souhaiterois aussi qu'un Ecrivain si bien en fonds pour la plaisanterie, ne recourût point à des ressources étrangères, & ne s'amusât point à ridiculiser un Auteur respectable, & à travestir un ouvrage rempli de scènes excellentes : *le Cousin Jacques* me permettra cet avis charitable : entre parens on peut se dire ses vérités.

Je suis, &c.



LETTRE XVII.

Figures de l'Histoire romaine, accompagnées d'un Précis historique, en vingt-cinq cahiers de douze Estampes chaque. Imprimé sur papier velin. Avec approbation & privilège du Roi. (*)

SOUVENT, Monsieur, la peinture, ou la gravure accompagnent l'histoire, mais ne jouent que le second rôle. Ici elles jouent le premier: & l'histoire ne sert qu'à expliquer la figure. Au surplus ce sont deux sœurs qui de plus

* Chaque Livraison coûte 15 liv.; on se fait inscrire chez M. de *Myris*, Secrétaire des commandements de S. A S. Monseigneur le Duc de Montpensier, Cour des Princes, & au-dessus de l'appartement de leurs A. A. S. S. Messeigneurs les Ducs de Chartres & de Montpensier. On donnera gratuitement le frontispice, avec la liste des personnes qui auront souscrit à la huitième livraison, sans aucun délai.

en plus deviennent inséparables.

La livraison que je vous annonce, est intéressante. Elle a presque pour unique objet, la guerre d'*Annibal* en Italie. La première figure représente *Fabius* au Sénat de Carthage, montrant un pan de sa robe, plié dans sa main, & disant : *j'apporte ici la paix ou la guerre.* L'Historien vient alors au secours du Graveur, & ajoute qu'il secoue sa robe, & dit : je vous donne donc la guerre. On voit ensuite le jeune *Scipion*, depuis surnommé l'*Africain*, sauvant la vie à son père sur les bords du Tésin. Une autre figure retrace la liberté des Saturnales. Dans une autre, *Fabius* élu Dictateur fait descendre de cheval, le Consul qui vient à sa rencontre. Dans la suivante, c'est encore *Fabius* qui pardonne à *Minucius*, sa faute, en faveur de son repentir, & l'embrasse. Plus loin, c'est *Paul Emile* mourant. On croit voir *Bayard* expirant au pied d'un arbre, & comme on recueille avidement les dernières paroles du Chevalier françois, on s'attendrit à ces derniers mots du Consul romain, qui refuse le cheval

qu'un Tribun lui offre, & lui dit :

« Servez-vous en vous-même, pour
» vous sauver : pour moi mon parti
» est pris, j'expirerai sur ces monceaux
» des corps morts de mes soldats ;
» dites seulement à *Fabius*, que je
» m'étois souvenu de ses sages conseils,
» mais que je succombe à ma destinée ».

Dans la huitième figure, on admire cette fermeté plus qu'humaine qui porta le Sénat de Rome à refuser le rachat des prisonniers, sans être touché des cris & des prières des mères, des épouses, des enfans. Une république ainsi gouvernée devoit conquérir l'univers. Je suis charmé que le burin ait consacré le beau mouvement de *Calavius*, qui dissuade *Perolla*, son fils, du dessein de tuer *Annibal*, leur Hôte. *Tite-Live* méritoit cet honneur. *Magicus reprochant aux Campaniens, leur lâcheté*, est un trait moins connu, mais digne de l'être.

Mais un trait bien touchant, un trait qui m'affecte aussi vivement que s'il étoit tout récent, que s'il étoit arrivé à mon plus cher ami, c'est la mort d'*Archimède*. Le dessinateur a

saisi le moment où *Archimède* trace d'une main, une figure sur le plancher, & de l'autre, fait signe à un soldat de ne le pas détourner. Le barbare a le sabre à la main, levé, & va... Heureusement le Peintre ne peut saisir qu'un moment, & la tête d'*Archimède* n'est point encore abattue. Tournons vîte la feuille & reposons-nous sur le touchant spectacle d'une mère romaine embrassant *Scipion* encore jeune, & son frère nommés Ediles, avant l'âge.

En général, Monsieur, toutes ces figures sont bien dessinées; les sujets sont bien choisis, & les précis historiques ne laissent rien à desirer. C'est une heureuse idée, que celle de mettre l'Histoire Romaine en figures, elle est plus naturelle que celle qui étoit venue à *Mascarille*, de la mettre en madrigaux.

Je suis, &c.



LIVRE NOUVEAU.

Chronologie historique des Comtes de Génevois, contenant celle des Evêques-Princes, & les faits rélatifs à la constitution politique & au Gouvernement de la ville Impériale & République de Genève, depuis son origine jusqu'à l'établissement de la réformation en l'année 1535. Par M. Levrier, *Lieutenant Général du Bailliage Royal de Meullent, associé Correspondant de l'Académie Royale des sciences, arts & belles-lettres d'Orléans, tome 1. & 2. avec Approbation & privilége du Roi.*

UNE histoire politique de Genève, sembloit nécessaire à la suite de l'Histoire Naturelle de ses environs, par M. *de Saussure*, & de l'Histoire

Littéraire, par M. *Senebier*, qui ont paru depuis quelques années.

Celle que nous annonçons, peut être regardée comme un travail nouveau, qui réunit avec une juste étendue, tout ce qui a été dit d'intéressant, dans les divers ouvrages imprimés, ainsi que dans les manuscrits & des mémoires particuliers.

On y appreud, d'après les autorités citées, & sur les titres mêmes, quels étoient, ou quels devoient être les droits respectifs de la ville, de ses Evêques & des Comtes : & l'on demeure convaincu de l'indépendance ancienne de cette république.

Le lecteur ne verra pas sans intérêt, une opinion nouvelle, & qui paroît appuyée, sur l'origine de la maison de Savoye, & sur celle de la maison de Genevois; des tableaux généalogiques; les armes de la ville, & des Comtes, &c.

Il n'a été tiré que 750 exemplaires de cet ouvrage, c'est-à-dire, un très-petit nombre, ce qui ne peut manquer de le rendre fort rare dans quelques années.

LETTRE XVIII.

*Cours élémentaire de Chymie, Théorique & Pratique, pour servir à l'éducation des enfans de Monseigneur le Duc d'*Orléans. *Ouvrage dans lequel on a rassemblé la plûpart des procédés agréables & utiles qui dérivent de cette science. Par M.* A.** *Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'*Orléans, *avec cette épigraphe tirée d'*Horace.

Quidquid præcipies, esto brevis; ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.
Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor.
Nec jàm nunc dicat, jam nunc debentia dici,
Pluraque differat & præsens in tempore omittat.

1 volume in-8°. *A Paris chez* Royez *Libraire, quai des Augustins 1787.*

L'AUTEUR déclare lui-même qu'il n'a point eu dessein de donner un Traité complet de Chymie, mais

seulement de rassembler en peu de mots les principaux faits connus, pour en faciliter l'étude. Je crois avec lui, que bien que ce ne soit qu'à force d'opérer & de voir opérer, qu'on devient bon Chymiste, cependant un Livre élémentaire a toujours son utilité, sur-tout s'il est écrit avec clarté & avec goût. Ce Cours est divisé en deux parties.

» La première contient la théorie » nécessaire pour l'intelligence de tous » les phénomènes chymiques ; & la » seconde, tous les procédés qui en » sont suite. J'ai terminé le tout par » un tableau synthétique des princi- » pales combinaisons des minéraux » entr'eux, à l'aide duquel on peut se » les classer dans la mémoire en très- » peu de jours. »

Cet Ouvrage élémentaire destiné à l'éducation des augustes enfans d'un grand Prince, ne peut d'ailleurs qu'être bien reçu dans un siècle où la Chymie est si fort à la mode, & sera utile à ceux qui veulent s'y instruire, & à ceux qui ne veulent qu'en parler.

Je suis, &c.

EVENEMENT.

La mer offre souvent des spectacles terribles, & en voici un bien frappant. Le Navire *the Contrivance*, Capitaine *Topper*, venant à fret à l'Orient, sortit d'un petit Port de Cork le 30 Janvier dernier, de compagnie avec son père commandant un petit Bricq destiné pour Bordeaux. Ils se séparèrent en quittant le Port; & chacun d'eux suivit sa route. Le Capitaine *Topper* ayant tenu la mer pendant quatorze jours, découvrit une voie d'eau, & fut jetté par le vent entre les rochers de Ponnemare, à 15 lieues de l'Orient. Quelle situation! battu par la tempête pendant 24 heures, jouet des flots, ce Navire étoit brisé tantôt sur l'un tantôt sur l'autre des rochers dont il étoit environné. L'Equipage épuisé de fatigue, harassé par le service de la pompe que leurs efforts redoublés & continuels ne pouvoient affranchir, enfin désespéré, prenoit le cruel parti de se laisser couler à fond. Un Navire

paroît à quelque distance, qui envoie sa chaloupe pour les secourir, & à peine a-t-elle recueilli ces malheureux, que le Navire s'abime & disparoît. Le Capitaine *Topper* reconnoît dans son libérateur, qui ? son père, qu'il avoit quitté il y a quelques jours, & que les mêmes vents contraires forçoient vers l'Orient.

Quelle surprise & quelle joie pour un père, & de quels sentimens le fils dut être pénétré! recevoir une seconde vie d'une personne aussi chère.

Ces Navires ont rencontré dans leur route des débris d'un Navire auxquels étoit attaché un homme mort.

INCENDIE.

Lundi, 5 du courant, à cinq heures du soir, le feu a pris au Navire *la Louise-Marie*, appartenant à M. *Van-den-Driessche*, chargé de sel, chaux, &c. pour les Sables, & échoué sur les vases, de Paimbœuf. Le feu a commencé par la cuisine, d'où l'on a d'abord vu sortir la fumée & la flamme; mais il a bientôt gagné la cale, & s'est communiqué avec promptitude à deux autres bâtimens, *le Mai*, ap-

partenant à M. *Marcorelles*, & un vieux Navire étranger, d'environ 1000 tonneaux. Ces trois Bâtimens ont été consumés dans l'espace de cinq heures. Il y avoit près de là plusieurs autres Navires, comme *le Bien-Venu*, *le Marville*, *&c.* ainsi que plusieurs Gabares, dont quelques uns chargés en grain. Déjà le feu commençoit à prendre au grand mât de l'un deux, lorsque, réunissant tous les efforts, on est parvenu à couper mâts, beaupré & gouvernail, &, par là, on a mis ce bâtiment dans le cas de flotter & de gagner le large; ce qui a éloigné le danger. Cette manœuvre est due à l'intelligence & à l'activité de M. *Schutt*, Négociant de Nantès, qui, se trouvant alors à Paimbœuf, a animé tout le monde par son exemple. Une circonstance redoubloit l'inquiétude générale; c'est que le vent portoit droit sur le Magasin à poudre, éloigné seulement de trois cents pas du lieu de l'incendie, & sur lequel tomboient à chaque instant des brandons de feu; de sorte qu'on peut regarder comme un bonheur singulier qu'il n'ait pas sauté.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

Fin de la Table.



